



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

**André Durand présente**

**François-Marie Arouet  
dit**

**VOLTAIRE**

**(France)**

**(1694-1778)**



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres  
qui sont résumées et commentées  
(surtout "Zadig", "Candide" et "Le crocheteur borgne").**

**Bonne lecture !**

Né à Paris le 21 novembre 1694, chétif et presque mourant, il était le troisième enfant d'un bourgeois parisien, François-Marie Arouet, et de Marie-Marguerite d'Aumart, qui appartenait à une famille noble du Poitou. Originaires de Saint-Jouin-des-Marnes, près d'Airvault, en Poitou, les Arouet étaient Parisiens depuis trois générations.

François Arouet, notaire royal au Châtelet et trésorier de la chambre des Comptes, était un sympathisant janséniste. Voltaire le détesta au point de se prétendre fils de M. de Rochebrune, mousquetaire, officier et poète, ami de la famille, et en félicita sa mère, morte lorsqu'il avait sept ans.

Cependant, l'argent du notaire lui permit de faire, de 1704 à 1711, de brillantes études de rhétorique, de poésie et de philosophie, au collège Louis-le-Grand, où ses camarades portaient de grands noms. Il se lia avec Argenson, fidèle ami et futur ministre, avec le duc de Richelieu, avec le comte d'Argental. Sans être un modèle de piété, il fut réceptif à l'enseignement doctrinal des jésuites dont il garda un affectueux souvenir. Mais il subit parallèlement l'influence des milieux libertins dans lesquels, à partir de 1706, l'introduisit son parrain, l'aimable abbé de Châteauneuf. Ninon de Lenclos, qui animait toujours son salon, remarqua cet enfant précoce, et lui offrit une forte somme d'argent pour qu'il puisse faire l'acquisition de la bibliothèque de ses rêves. Il conçut dès l'âge de douze ans une tragédie et proclama à l'âge de quinze ans qu'il serait un grand poète et un homme d'affaires.

Mais, son père le destinant à la magistrature, il fut, à la sortie du collège, placé chez un procureur tandis qu'il entreprenait des études de droit. Jeune clerc guère enthousiasmé par son métier (« *Ce qui m'a dégoûté de la profession d'avocat, c'est la profusion de choses inutiles dont on voulut charger ma cervelle. Au fait ! est ma devise.* » [*"Lettre au marquis d'Argenson"* (1739)]), il ne tarda pas à faire étalage de ses brillantes dispositions littéraires, de sa grande agilité intellectuelle. En 1712, sa vocation poétique, pourtant contrariée par son père, s'affirma. Il concourut pour le prix de poésie offert par l'Académie française en écrivant une "*Ode à la Vierge*" (sujet imposé) mais échoua. Persuadé qu'il ferait mieux que Corneille, il commença une tragédie sur Oedipe. Long jeune homme aux yeux pétillants et aux boucles de fille, il fut introduit par l'abbé de Châteauneuf dans la Société du Temple où de grands seigneurs, de beaux esprits et des incrédules érigeaient en credo le culte du plaisir, et les roués du prince de Conti se l'arrachèrent. Il y acquit une grande liberté de pensée et devint vite célèbre pour ses frasques. Comme ce remuant libertin voulait se consacrer à la littérature, son père le menaça d'exil à Saint-Domingue. Insolent (« *J'ai l'insolence naturelle*»), il lui répondit par une ode, une satire en vers, des fantaisies telles que celle-ci :

*« Quelques femmes toujours badines,  
Quelques amis toujours joyeux,  
Peu de vêpres, point de matines,  
Une fille, en attendant mieux,  
Voilà comme l'on doit sans cesse  
Faire tête au sort irrité,  
Et la véritable sagesse  
Est de savoir fuir la tristesse  
Dans les bras de la volupté. »*

*( "À l'abbé X\*\*\*\*" )*

En 1713, il devint secrétaire d'ambassade à La Haye, appréciant en Hollande une liberté inconnue en France, la tolérance religieuse. Mais, s'étant épris d'une jeune protestante, "*Pimpette*" (Olympe Dunoyer), idylle sincère, malgré ses aspects romanesques, il fut chassé du pays. Il reprit donc ses études de droit à Paris. Clerc de notaire chez Me Alain, il fit la connaissance de Thériot, homme paresseux, ami du plaisir et parasite, à qui il allait vouer une amitié affectueuse et libérale qui ne se démentit jamais.

Il termina sa tragédie :

**“Oedipe”**  
(1715)

Tragédie en cinq actes et en vers

Commentaire

C'est une tragédie à l'antique, avec des choeurs, Voltaire se voulant le continuateur de Racine, affirmant son attachement aux trois unités, à l'alexandrin et aux maîtres grecs. Mais, quoi qu'il en ait pensé, la pièce était tout de même une déclaration de guerre à la tragédie racinienne. Non que le héros en soit coupable, comme l'avait voulu Houdar de La Motte (qui prônait aussi l'abandon de la règle des trois unités et des vers). Au contraire : l'horreur de soi qu'il éprouve au dénouement n'est inspirée, ni par la conscience d'avoir désobéi aux dieux, ni par le regret cornélien de n'avoir pas été à la hauteur de ce qu'attendait de lui le destin. Il n'est pas en l'être humain de pouvoir changer ou surmonter sa destinée. Le péché le plus grand qu'il puisse commettre, c'est de s'interroger sur elle. La seule crainte du héros, qui l'a poussé à s'enquérir d'une dangereuse vérité, est cause de son malheur actuel. “Oedipe”, en engageant son public à ne pas chercher à lire dans le livre de la destinée, préluda à “Zadig” et annonça “Candide”. Dénonçant surtout l'arbitraire divin, elle peut être lue comme une profession de foi philosophique et une satire de la religion :

*«Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense.  
Notre crédulité fait toute leur science.»* (IV, 1).

On crut pouvoir identifier le roi de Thèbes au Régent qui, cette fois, ne s'en formalisa guère. Après la première triomphale, le 18 novembre 1718, on compara le jeune Arouet, qui n'avait que vingt-quatre ans, à Corneille et à Racine. Mais c'est, en fait, une oeuvre sans grande portée qui tentait de retrouver la simplicité grecque.

---

Arouet s'éprit de la comédienne Duclos, que lui ravit le comte d'Uzès. Connu, dans le Paris frivole et frondeur de la Régence, comme bel esprit et poète mondain qui prêchait le luxe et vantait la mollesse, il écrivait aux écrivains renommés du temps pour solliciter humblement leur approbation et leur appui comme aux femmes à la mode qui s'intéressaient à lui. Mais, toujours animé du désir de blesser, il s'était déjà fait, à vingt et un ans, une telle réputation de malignité qu'on lui prêta une satire contre Louis XIV, qui parut peu après la mort du roi, et qui finissait par ce vers : *«J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.»* On lui attribua aussi de terribles épigrammes lancées contre le Régent. Dans des vers particulièrement insolents et d'une libertine désinvolture, il dénonça ses attachements incestueux. Cela lui valut, le 5 mai 1716, d'être exilé à Tulle, exil commué, en octobre 1716, en un séjour forcé (mais agréable) au château de Sully-sur-Loire où il s'éprit de Mlle de Livry. De retour à Paris, il fut, pour d'autres pamphlets qui déplurent aussi à Philippe d'Orléans, emprisonné à la Bastille du 17 mai 1717 au 11 avril 1718. Il choisit d'en rire :

---

**“La Bastille”**  
(1717)

Poème

*«J'eus beau prêcher et j'eus beau me défendre,  
Tous ces messieurs, d'un air doux et bénin,  
Obligamment me prirent par la main :  
“Allons, mon fils, marchons.” Fallut se rendre.  
Fallut partir. Je fus bientôt conduit  
En coche clos vers le royal réduit  
Que près Saint-Paul ont vu bâtir nos pères,*

*Par Charles V. Ô gens de bien, mes frères,  
 Que Dieu vous gard' d'un pareil logement !  
 J'arrive enfin dans mon appartement.  
 Certain croquant avec douce manière  
 Du nouveau gîte exaltait les beautés,  
 Perfection, aises, commodités.  
 "Jamais Phœbus, dit-il, dans sa carrière,  
 De ses rayons n'y porta la lumière ;  
 Voyez ces murs de dix pieds d'épaisseur.  
 Vous y serez avec plus de fraîcheur."  
 Puis me faisant admirer la clôture,  
 Triple la porte et triple la serrure,  
 Grilles, verrous, barreaux de tous côtés :  
 "C'est, me dit-il, pour votre sûreté."»*

### Commentaire

Avec une naïveté feinte, François-Marie Arouet plaisante sur des sujets sérieux, rit pour ne pas pleurer. La composition de cette petite comédie est claire : à la fois chronologique et logique, elle met en évidence la situation devant laquelle il se trouve. Maniant l'ironie et le badinage, il prétend se réjouir du fait qu'invité à les suivre par des individus aimables, dont la gentillesse est comme celle de parents à l'égard d'un enfant («*Allons, mon fils, marchons*», impératifs atténués), il ait bénéficié d'un coche, et du fait qu'il l'ont conduit dans un bel appartement où il est accueilli par un bon camarade aux manières douces, plein de prévenances et cultivé (son allusion à «*Phœbus*») et où on lui assure fraîcheur et sécurité, l'atmosphère dégagée en étant une d'agrément, de douceur et de sérénité.

Ce texte est marqué par des contradictions entre la pensée (sentiments de frustration, de rancœur, d'écrasement, d'impuissance devant une machine bien huilée qui ne déploie pas de brutalité, fonctionne avec une grande aménité) et l'expression légère et virtuose :

- le tour elliptique : «*Fallut se rendre. Fallut partir*», les pronoms sujets étant omis, ce qui a le double effet de parodier, d'en faire une sorte de chant goguenard du troupier résigné) on note des euphémismes («*le royal réduit*»);

- les vers 8-9 qui montrent un certain lyrisme amusé.

Le contraste s'établit aussi entre des moments secs : «*J'eus beau*»... (deux fois) et des moments fluides («*obligamment*»).

La parodie étant la réaction d'un lettré qui se tourne vers les Anciens pour leur demander malicieusement aide et protection, on détecte des souvenirs de La Fontaine («*doux...bénin*» définissent le chat dans "*Le cochet, le chat et le souriceau*", et la mère du souriceau mettra en garde son fils contre la méchanceté de cet animal qui se présente sous un jour sympathique) et surtout de Clément Marot qui fut emprisonné «*pour avoir mangé du lard en carême*», tous deux étant «*embastillés*» et feignant de ne pas comprendre la situation. Cela explique l'emploi de mots d'une langue devenue archaïque et de tours anciens qui confirment l'aspect parodique :

- comme Marot, Voltaire emploie le style direct et le dialogue ; il intervient lui-même en s'adressant à ses «*frères*» et il utilise pour cela le titre même d'une épître de Marot ;

- comme au temps de Marot, «*se rendre*» signifie aussi «*aller*» (emploi encore très vivant au Québec) ;

- il reprend des expressions ou des tours chers à Marot (vers 6-7-8-9).

Le poème est une sorte de fable dont la morale transparaît : c'est au nom de la charité chrétienne qu'on punit ceux qui ne pensent comme il faut. Ainsi, sous une attitude ironique et détachée, se cache une réaction profonde de l'auteur qui semble touché au vif et laisse percer ses vrais sentiments. Il se juge innocent et se voit condamné pour des motifs de divergence politique et religieuse avec le pouvoir. La rancœur est à peine déguisée contre le pouvoir royal et la justice, contre le pouvoir religieux suggéré par ces mots : «*prêcher*» - «*mon fils*» - «*Saint-Paul*» - «*nos pères*» - «*mes frères*». Les agents de ce pouvoir, tout en paraissant hypocritement doux et affables, traitent les gens comme

des bêtes, sans égard pour eux. Ils sont les instruments d'une sorte de fatalité. Leur victime ressent l'amertume d'un condamné politique. S'il réagit ainsi, c'est aussi pour se défendre du découragement qui guette tout homme actif.

---

---

À la Bastille, où il s'était endurci contre l'adversité, Arouet travailla à une épopée consacrée à la Ligue et Henri IV (la future "*Henriade*"). À sa sortie, il envoya au Régent un billet où il fit preuve d'une fière impertinence sous les dehors du respect ("*Lettre au Régent*").

La même année fut représenté "*Œdipe*" qui remporta un vif succès.

En 1719, Arouet, qui était choyé, invité dans la société, pensionné, quitta ce nom sous lequel il avait été, disait-il, trop malheureux, ce nom du père avec lequel il lui fallait rompre, pour prendre celui de Voltaire, anagramme d'« Arovet l(e) i(eune) » ou, peut-être, inversion d'Airvault, au Poitou, berceau de sa famille.

De nouveau suspect à la Cour, il quitta Paris et séjourna dans différents châteaux.

---

---

### **"Artémire"**

(1720)

#### Tragédie

Artémire, en proie à la plus vive douleur, ne cache point à sa suivante, Céphise, les tourments que lui fait éprouver l'humeur soupçonneuse et la cruauté de Cassandre, son mari, que la guerre a éloigné d'elle, et dont le retour la fait trembler. Cependant, elle doit respecter le noeud qui l'unit à lui, même si elle aime toujours Philotas qu'on lui a dit être mort. Pallante, le favori du roi, qui brûle d'amour pour la reine et qui ne désespère pas de vaincre sa résistance, s'enhardit dans le projet d'assassiner le roi :

*«Son trône, ses trésors, en seront le salaire :*

*Le crime est approuvé quand il est nécessaire.»*

Croyant pouvoir trouver un complice en la personne de Ménas, son parent et son ami, il lui confie alors l'amour dont il brûle pour la reine. Ménas n'en est point étonné ; mais il représente à Pallante que la vertu d'Artémire est égale à sa beauté. Pallante, qui ne regarde la vertu des femmes que comme une adroite hypocrisie, lui développe ses projets. Ménas lui promet de ne pas le trahir, mais refuse d'être complice de ses crimes. Céphise apprend à Artémire que Philotas n'est pas mort, lui reproche d'avoir trop bravé Pallante, lui conseille de le ménager, de gagner du temps, afin de redevenir maîtresse de sa destinée. Philotas apparaît et adresse des reproches à Artémire qui lui a manqué de foi en passant dans les bras de Cassandre, un lâche assassin indigne d'elle, lui rappelant l'amour dont ils ont brûlé l'un pour l'autre. Pallante les surprend ; Philotas sort en bravant ce favori qui presse Artémire d'accepter sa main pour sauver sa vie : elle la refuse. Il lui révèle alors ses projets criminels, et cherche de nouveaux moyens pour les réaliser. Il trompe Cassandre par une nouvelle imposture, en lui persuadant qu'il avait découvert une intelligence criminelle entre la reine et Ménas, et qu'il vient de poignarder celui-ci, l'ayant surpris chez la reine. Cassandre reprend toute sa fureur. Mais il est blessé dans un combat, est amené presque mourant sur la scène où il expire après avoir pardonné à Philotas, et rendu justice à la reine.

#### Commentaire

Artémire est une femme vertueuse persécutée par un mari cruel qu'elle n'aime point. La pièce n'eut pas de succès à la première, et fut traitée avec si peu d'égards que Voltaire, ne se possédant plus, bondit de la loge où il se tenait, sur le théâtre, et se mit à prendre à partie et à haranguer le parterre. Lorsqu'on sut qu'il était l'auteur, les clameurs s'apaisèrent ; il s'exprima avec tant d'adresse, d'éloquence, de pathétique même, que les murmures se convertirent en bravos. Il l'a retiré. Mais, à la demande de Madame, la mère du Régent, à qui il avait dédié "*Oedipe*", après quelques changements, on en donna une seconde représentation. Voltaire voulut l'empêcher et complota avec une petite

troupe de ses amis de l'interrompre par leurs clameurs, ce que les comédiens, avertis, s'étaient mis en mesure de prévenir, en lui faisant refuser l'entrée. Il força la garde et se mit à crier au milieu du parterre qu'il priait tout le monde de s'en retourner, et que c'était une chose indigne de jouer une pièce malgré l'auteur. Le chef des gardes voulut le faire sortir. Ayant fait quelque résistance, Voltaire fut maltraité et mis dehors par les épaules, sans que personne osât prendre ouvertement sa défense. Et "*Artémire*", représentée malgré lui, fut applaudie presque d'un bout à l'autre, et fut jouée encore six fois. Il n'a jamais voulu la laisser imprimer. Le texte en a été perdu : il n'en reste qu'une scène entre Cassandre et Artémire où l'on remarque que l'imitation de Racine est très marquée.

---

En janvier 1722, à la mort de son père, Voltaire hérita d'une belle fortune qu'il fit habilement fructifier en se livrant à diverses spéculations financières conseillées par les banquiers Pâris. La faillite de Law lui permit de décupler son capital, ce qui lui assura une rente annuelle de près de huit mille livres. Il sut toujours très bien gérer ses biens, achetant du blé en Barbarie, participant aux fournitures aux armées, à la traite des Noirs et au commerce colonial. Il fut ainsi le premier écrivain à ne dépendre d'aucun pouvoir, à sortir de l'âge du mécénat, à n'avoir pas à compter sur ses livres pour vivre, à disposer d'une grande liberté de manœuvre, à pouvoir rebondir de disgrâce en exil.

Il fut pensionné par le Régent qui était peu rancunier.

De juillet à octobre, il fit un voyage en Belgique avec Mme de Rupelmonde.

Il fit imprimer à Rouen son épopée :

---

*"La Ligue ou Henri le Grand"*

(1723)

devenu

**"La Henriade"**

(1728)

Poème en dix chants, écrits en alexandrins

Henri III, roi de France, assiège Paris et lutte avec Henri de Bourbon, roi de Navarre, contre la Ligue. Le dernier des Valois envoie Henri de Bourbon demander de l'aide à la reine Élisabeth d'Angleterre. Au cours d'une tempête, il se réfugie dans une île. Un vieillard lui prédit son changement de religion et sa prochaine accession au trône (chant I). Le messenger royal raconte à Élisabeth les horreurs de la guerre. Il lui parle en particulier de la Saint-Barthélémy et des événements qui suivirent, jusqu'à la lutte entreprise contre la Ligue par le roi de France après sa réconciliation avec le roi de Navarre (chants II et III). Le retour d'Henri de Navarre déconcerte les Ligueurs qui demandent de l'aide à Rome ; la Politique soulève la Sorbonne et arme les moines ; de terribles vengeances se déchaînent à Paris, même contre l'autorité royale (chant IV). Une conspiration de fanatiques fait assassiner Henri III ; Henri de Navarre est proclamé roi de France sous le nom d'Henri IV par l'armée assiégeante (chant V). Il combat héroïquement ; Saint Louis en personne apparaît pour lui recommander la patrie (chant VI). Il lui prédit la gloire de sa famille et de la nation (chant VII). Suivent de dures batailles ; malgré l'aide du comte d'Egmont et de l'Espagne, l'armée de la Ligue a le dessous. Bataille d'Ivry (chant VIII). Pour faire le jeu de la Discorde, Amour met Henri sous les lois de la belle Gabrielle d'Estrées, mais le sévère Duplessis-Mornay, confident du souverain, le ramène à son devoir (chant IX). Le combat reprend, après de rudes duels entre héros. Paris reconnaît la bonté du roi et lui ouvre ses portes. La ville est sûre qu'une fois les guerres civiles terminées le peuple retrouvera la paix et le bien-être (chant X).

Commentaire

Le poème, s'il est puissant dans la description de la Saint-Barthélémy, est long, gonflé d'images mythologiques et de digressions historiques. Voltaire a échoué dans son ambition de donner à la

France une grande épopée. Il n'a pas dissimulé ses sympathies pour la cause protestante. L'œuvre garde de l'importance par les sentiments profonds de tolérance religieuse et civile qui l'animent. Le sage roi Henri IV, ce héros de prédilection de la France, faisant preuve de grandes vertus politiques, met fin par son abjuration aux graves querelles religieuses du temps, qui opposent catholiques et calvinistes. Renonçant à sa foi de huguenot, il monte sur le trône de France, y apportant sa bonté et sa fermeté. Il personnifie aussi le type de souverain éclairé, tolérant et conciliateur, qu'attendaient les gens cultivés de cette époque et dont le «siècle des Lumières» fixa définitivement les caractéristiques. L'épopée intervenait en pleine querelle autour de la bulle "Unigenitus" et alors que le Régent jouait l'alliance avec l'Angleterre.

On y lit ces vers :

« *C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.* »

« *Descends du haut des cieux, auguste Vérité !  
Répands sur mes écrits ta force et ta clarté.* »

« *La sombre jalousie, au teint pâle et livide,  
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide.* »

"La Henriade" valut à Voltaire des éloges universels.

---

Voltaire eut alors une liaison avec Mme de Bernières. Très gravement malade en novembre (toute sa vie il souffrit de douleurs intestinales), il faillit mourir. Il allait rester d'une santé fragile : il digérait très mal, s'alimentait de panades, et était « *obligé de mourir de faim pour vivre* », comme il le disait lui-même.

En 1724, il accompagna le duc de Richelieu aux eaux de Forges.

S'étant illustré d'emblée dans les deux genres majeurs en vers, la tragédie et l'épopée, il connut donc des débuts littéraires et mondains si fulgurants, quoique entachés de polémiques et de brouilles diverses, qu'il fut reçu à la Cour et pensionné par la reine. Cette pension royale ajoutée à l'héritage paternel et à son capital personnel lui assuraient une rente annuelle de près de huit mille livres.

En 1725, il fut chargé de représentations théâtrales pour les fêtes du mariage de Louis XV et put songer à l'Académie française. Pour y entrer, il avait besoin de témoignages de bonnes moeurs. Il s'adressa directement au pape qui lui envoya l'imprimatur désiré, accompagné de son propre portrait gravé, et il le remercia ainsi : « *Je viens, Monseigneur, de recevoir le portrait du plus joufflu saint-père que nous ayons eu depuis longtemps. Il a l'air d'un bon diable qui sait à peu près tout ce que cela vaut* », « *cela* » désignant la religion ! Outre la satisfaction que pouvait y trouver « cet enfant amoureux de la célébrité » comme dit Sainte-Beuve, il pensait qu'elle serait un lieu plus difficilement accessible à ses adversaires. Mais le parti religieux, soutenu par le roi, lui fit une opposition ardente.

---

**"*Mariamne*"**  
(1725)

Tragédie

Après avoir fait égorger la famille royale des Asmonéens, le tyran Hérode, autant par politique que par amour, a épousé Mariamne, qui en est le seul rejeton. Mais elle le traite toujours avec autant de fierté que de mépris. Jusqu'ici l'amour qu'il a conçu pour elle lui a fait pardonner tous ses dédains. Mais Phérore, son frère, et surtout Salomé, sa soeur, ont juré la perte de la reine. Ils assiègent l'âme inquiète et cruelle d'Hérode, et la trouvent disposée à recevoir les impressions qu'ils veulent lui donner. Salomé fait des efforts auprès de l'échanson pour le décider à servir sa vengeance, en accusant Mariamne d'avoir voulu le séduire pour empoisonner le roi. Furieux contre son épouse,

Hérode est déterminé à la faire mourir. Mais aussitôt qu'il apprend que ses ordres ont été exécutés, bourrelé de remords, il s'abandonne au plus affreux désespoir.

### Commentaire

L'histoire de "Mariamne" fut racontée au long par Josèphe dans le quinzième livre de ses "Antiquités". Bien avant Voltaire, ce sujet avait tenté Alexandre Hardy, (1610) puis Tristan l'Hermitte (1636). Représentée le 15 février 1725, la pièce fut sifflée. On reprocha à Voltaire d'avoir fait rimer «*enfin*» avec «*asmonéen*» :

«*Souviens-toi qu'il fut prêt d'exterminer enfin  
Les restes odieux du sang asmonéen.*»

Il la remania au point qu'elle offrait tout l'imprévu d'une oeuvre nouvelle. Dans la première version, la mort de l'héroïne avait lieu sur le théâtre. La façon dont avait été accueilli le dénouement l'avait décidé à faire passer tout en récit. Et, le mardi 10 avril, on la représentait et elle fut applaudie.

---

### **"L'indiscret"**

(1725)

Comédie en un acte et en vers

### Commentaire

On y a vu un comique noble et épuré.

---

En décembre 1725, le chevalier de Rohan s'étant, dans la loge de Mlle Lecouvreur, où était présent Voltaire, moqué de ce bourgeois «*qui n'a pas même un nom*», celui-ci lui répondit : «*Mon nom, je le commence, et vous finissez le vôtre !*». Trois jours plus tard, l'aristocrate le fit bâtonner par ses gens. Outré, Voltaire, qui croyait jusque-là que mérite et naissance étaient reconnus comme égales sources de considération, qui mésestimait les rapports de force entre le roturier qu'il était et son gentilhomme d'ennemi, exigea une réparation par les armes ; mais les Rohan obtinrent contre lui une lettre de cachet. Il se débattit, envoya des suppliques, des protestations indignées. Mais, lâché en cette occasion par ses amis aristocrates (pour le maréchal de Villars, «*il ne s'agissait que d'un poète*»), il dut se résigner, admettre la dure réalité. Il fut, le 17 avril, conduit à la Bastille et y resta jusqu'au 1er mai où on le libéra à la condition qu'il ne rechercherait pas son offenseur et qu'il se rendrait en Angleterre pour un exil de trois ans. Il partit pour Londres. Les débuts de l'exil lui semblèrent bien durs (lettre du 12 «*auguste*» 1726, à Thiériot), d'autant plus que, dès son arrivée, son banquier londonien ayant fait faillite, il perdit dix mille livres. Bientôt, cependant, il reprit le dessus, décida de mettre à profit son séjour à Londres, qui dura deux ans (1726 à 1728), pour apprendre l'anglais et découvrir «*les ennemis héréditaires*» des Français, frayant avec la «*gentry*» comme avec les intellectuels et les hommes d'affaires qui lui firent tous un accueil empressé.

Il fut présenté au roi George Ier qui le pensionna, dédia à la reine d'Angleterre une nouvelle édition de "La Henriade", très appréciée des Anglais.

Il rencontra Pope, Gay et Swift, entre autres interlocuteurs prestigieux.

Il fréquenta les théâtres où il vit plusieurs pièces de Shakespeare.

Il put admirer la liberté de pensée et le progrès intellectuel atteint en cette «*île de la Raison*», exacte antithèse du «*royaume très chrétien*» noyé dans les brumes de la métaphysique, voire de la superstition. Il s'initia à l'empirisme philosophique et fortifia son penchant à l'incrédulité. Il étudia sérieusement les idées de John Locke qui mettait en question à la fois le droit divin des rois et l'autorité de l'État.



Il apprécia le développement scientifique auquel jusqu'alors il n'avait pas encore prêté beaucoup d'attention. Il s'enthousiasma pour toutes les nouveautés de la science, de l'inoculation à la physique de Newton, pour les recherches expérimentales

Il fut impressionné par les dispositions constitutionnelles qui assurent la liberté politique : «*Nous pouvons bien croire qu'une constitution qui a établi les droits de la Couronne, de l'aristocratie et du peuple, pour que chaque section y trouve sa propre sûreté, durera aussi longtemps que les institutions humaines peuvent durer*», qui font que l'Angleterre est la «*seule nation qui soit parvenue à limiter le pouvoir des rois*». Pour lui, il faut que la France prenne le chemin de la monarchie parlementaire, qui est celui de la modernité.

Il apprécia la liberté religieuse.

Il fut ébloui par la prospérité commerciale anglaise et, en homme d'affaires averti, il agiota dans la "City" et reconstitua sa fortune.

Il travailla à l'*"Histoire de Charles XII"*, à l'*"Essai sur la poésie épique"*, à *"Brutus"* (tragédie). Il recueillit de précieuses notes sur l'Angleterre, en vue des *"Lettres philosophiques"*. Il put écrire en anglais :

---

---

***"Essay upon the civil wars of France, extracted from curious manuscripts"***  
(1727)

Essai de trente-cinq pages

Commentaire

La censure de Paris ne permit pas l'impression de la traduction par l'abbé Granet : *"Essai sur les guerres civiles"* qui ne vit le jour qu'en Hollande, en 1729. Elle fut réimprimée, dans le même pays, en 1731. Pendant longtemps, cet écrit n'a pas été admis dans les œuvres de Voltaire. Enfin, on l'imprima, en 1768, dans la septième partie des *"Nouveaux mélanges"*.

---

---

***"Essay upon the epic poetry of the European nations from Homer down to Milton"***  
(1727)

L'exil, lui ayant, comme il l'a déclaré, appris à penser, transforma Voltaire en philosophe.

L'Angleterre lui donnant l'exemple d'un pays libéral, travailleur, puissant, éclairé, il eut alors un terme de comparaison et les arguments dont il devait plus tard se servir dans sa lutte contre la philosophie cartésienne, contre l'obscurantisme, l'intolérance et le fanatisme. Il mit donc en chantier plusieurs œuvres, l'idée des *"Lettres anglaises"* naissant dans son esprit.

Il put regagner la France à la fin de 1728 et s'enrichit encore de cinq cent mille livres par une habile spéculation sur les loteries municipales. De nouveau suspect à la Cour, il quitta Paris en mai 1729, séjourna dans différents châteaux en Lorraine et se livra à d'autres spéculations financières.

Il retrouva progressivement la faveur des Parisiens en donnant de nouvelles tragédies :

---

---

***"Brutus"***  
(1730)

Tragédie

Brutus l'aîné, consul à Rome après que le dernier roi, Tarquin le Superbe, en eut été chassé, se voit contraint de juger ses propres fils, Titus et Tiberius, coupables de haute trahison envers la république récemment fondée. Étouffant ses sentiments paternels, il les condamne inexorablement, en toute

justice, à la mort. Mais si Titus, gloire des armées républicaines et de la Patrie, s'est jeté dans la trahison, Arons, envoyé par Porsenna, cherchant à susciter dans Rome un mouvement favorable à Tarquin, c'est qu'il aimait Tullie, fille de Tarquin et prisonnière à Rome et qu'il était bouleversé par cette fatale passion dont il ressentait la honte avant même sa condamnation.

### Commentaire

L'épisode de Brutus avait déjà été rendu célèbre par les écrivains de la Renaissance, et avait offert à la casuistique jésuite un sujet de discussion sur le conflit entre sentiment et devoir. Voltaire, qui retenait la leçon de Shakespeare, mais un Shakespeare épuré, policé, francisé (il retira les scènes comiques sous prétexte qu'en France la tragédie ne tolérait pas ce genre d'écart), inséra dans la trame de la légende et de l'histoire un autre élément de pure invention, l'amour de Titus. Dans sa préface à lord Bolingbroke, il tenta de justifier l'introduction d'un thème amoureux dans un sujet aussi solennel et grave. En réalité, l'amour, dans cette tragédie, ne fait pas figure de galanterie frivole, mais constitue le motif suprême pour lequel Titus agit. Bien qu'on ne puisse la qualifier d'incohérente, l'œuvre n'atteint pas à la vraie poésie ; tout au plus témoigne-t-elle de la faveur dont jouissaient les anciennes légendes romaines à l'époque. Elle fut représentée à Paris le 11 septembre 1730. On en a retenu ce vers : «*Et qui pardonne au crime en devient le complice.*» (V, 1).

---

### ***“Discours sur la tragédie ancienne et moderne”*** (1730)

---

En mars 1730, mourut la comédienne fétiche de Voltaire, Adrienne Lecouvreur, dont le corps fut jeté à la voirie, comme celui de tous les comédiens qui refusaient de se rétracter à leur mort. Scandalisé, indigné, il publia :

---

### ***“Ode sur la mort de Mlle Lecouvreur”*** (1730)

---

Ayant, en Angleterre, recueilli de nouveaux documents sur le roi de Suède, Charles XII, Voltaire y écrivit la plus grande partie de sa première oeuvre historique qu'il acheva à son retour à Paris :

---

### ***“L'Histoire de Charles XII”*** (1731)

#### Essai en huit livres

Le caractère de ce roi de Suède (1697-1718), personnage aux desseins quelque peu extravagants mais à la volonté opiniâtre, est d'abord esquissé à larges traits. Puis l'auteur commence le récit de ses campagnes. Ayant à se défendre contre une coalition formée des Prussiens, des Russes, des Polonais et des Saxons, il triompha à la suite d'expéditions militaires éclairs contre Frédéric IV de Danemark, contre Auguste II de Saxe, roi de Pologne, et contre Pierre le Grand, tsar de Russie. Charles XII sembla régenter, pour un temps, le nord de l'Europe : il donna à la Pologne un nouveau roi. Mais, au lieu de profiter de la paix, il préféra continuer la conquête de la Pologne, attaqua la Saxe et la Russie. Alors le destin tourna et il s'acharna dans la voie qu'il avait prise : ce furent la bataille de Narva, la défaite de Poltava, sa résistance à Bender et à Varnitza. Amené par le cours de la guerre jusqu'aux frontières de la Turquie, coupé de ses bases, il trouva un adversaire digne de lui, Pierre le Grand, mais il résista encore. Cependant, victime de ses folles ambitions et de sa grandeur, il alla

vers la défaite inévitable, n'y échappant que par la mort, dans des circonstances douteuses, au siège de Frederickshald, qui brisa le rythme haletant de ses folles expéditions guerrières qui avaient épuisé le pays et mis son trône en péril.

### Commentaire

Voltaire n'était pas le premier à écrire sur ce singulier personnage, mais il sut renouveler complètement le sujet et faire oublier les oeuvres de ses prédécesseurs.

D'une part, il avait su recueillir un très grand nombre de documents de première main et en particulier les souvenirs de personnages qui avaient connu le roi de Suède : le roi de Pologne, Stanislas Leczinski, d'anciens ambassadeurs : Colbert de Croissy, Fierville, des Ailleurs ; des gentilshommes attachés à Charles XII : Poniatowski, Villelongue. Il avait rencontré autrefois Goertz, le ministre de Charles XII, dont il est si souvent question dans son livre ; enfin, à Londres, il avait fait la connaissance de Fabrice, chambellan de George Ier d'Angleterre, qui avait passé sept ans à la cour de Suède. Son "*Histoire*" s'appuyait donc sur les témoignages précis et personnels des contemporains.

D'autre part, il entendait être un novateur dans la manière d'écrire l'Histoire. Il réprouvait la conception classique qui astreignait l'historien à des règles littéraires et l'obligeait à donner une portée morale à son œuvre. Voltaire entendait créer une véritable discipline historique, appuyée seulement sur l'objectivité et la curiosité, donner un exemple de l'indépendance absolue qui doit caractériser l'œuvre historique.

S'il a habilement choisi le personnage de Charles XII, c'est tout d'abord parce qu'il laissa une image légendaire et héroïque et qu'il était à la mode, l'attention de l'Europe entière étant excitée par cet extraordinaire destin, par la singularité des aventures de ce monarque, le cliquetis des batailles, l'énormité des desseins de ce héros quelque peu anachronique des temps modernes. Cette biographie historique était déjà une oeuvre moderne.

L'ouvrage suit un ordre à la fois chronologique et synchronique. Le roi est le protagoniste d'une action dramatique qui se développe sur plusieurs actes, comprenant eux-mêmes un certain nombre d'épisodes. Avec un accent dramatique mais toujours mesuré, Voltaire fait revivre, devant nous, la personnalité de ce roi indomptable qui espérait forcer le destin par la seule puissance de sa volonté. Il le suit pas à pas, nous rend sensible l'encerclement progressif. Il a su trouver le ton qui convenait à son récit, rapide et épique.

Jamais, dans le cours de l'œuvre, l'historien ne s'arroge le droit de juger : il veut, avant tout, demeurer objectif, même s'il semble éprouver à l'égard de Charles XII un mélange d'admiration et de dédain. Il a fait preuve d'un souci moderne d'exactitude, citant ses références et commentant les coutumes et institutions qu'il mentionne.

La vie qui se dégage encore de ces pages faisait dire à Condorcet que l'"*Histoire de Charles XII*" «*n'avait de romanesque que l'intérêt*». La vivacité et la sobre élégance du style font de ce livre une œuvre qui n'a vieilli et qui, encore de nos jours, n'est moins estimée des historiens que des littérateurs. Enfin, elle demeure la première histoire moderne de notre littérature, conforme à cette nouvelle conception que Fénelon avait prônée dans sa "*Lettre à l'Académie*".

L'impression fut interdite et le livre parut, en 1731, à Rouen dans une édition semi-clandestine aussitôt saisie et elle-même interdite. Mais elle circula sous le manteau.

---

En 1731, à la parution du livre de l'abbé Prévost, Voltaire chargea Thieriot, qui était en Angleterre, d'un message pour «*le tendre et passionné auteur de "Manon Lescaut"*».

---

**“Essai sur la poésie épique”**  
(1732)

Commentaire

Il avait été composé pour servir d'introduction à la “*Henriade*”. Voltaire l'aurait écrit et fait imprimer en anglais, et fait traduire en français par l'abbé Desfontaines, qui commit un assez grand nombre de fautes dont Voltaire s'est plaint à plusieurs reprises.

---

**“Ériphyle”**  
(1732)

Tragédie

Polynice et les Sept Chefs, entreprenant l'attaque contre Thèbes, veulent qu'Ériphyle, soeur du roi d'Athènes, Adraste, dirigeant de l'expédition, convainque son mari, Amphiaräus, d'y participer. Ils lui offrent le collier de son ancêtre, Harmonie. Or Amphiaräus, qui est devin, lui avait solennellement interdit d'accepter un quelconque présent de Polynice. Il sait que l'expédition sera malheureuse et qu'il y périra. Mais il y participe quand même. Après sa mort, il apparaît à son fils, Alcméon, et le fait jurer de le venger et de repartir reconquérir Thèbes en temps voulu. À la tête des Épigones, il prend Thèbes et, à son retour, tue sa mère.

Commentaire

Ce qui incita Voltaire à composer cette tragédie fut son désir d'introduire un spectre sur la scène française. L'effet produit à Londres par le fantôme du père d'Hamlet l'avait vivement frappé. Il espérait obtenir une impression pareille avec l'ombre d'Amphiaräus. Mais, à cette époque, la scène était occupée par une jeunesse brillante et chamarrée, et il était impossible qu'une apparition fantastique produisît quelque illusion au milieu de tout ce beau monde. Il soumit la pièce à des amis et la remania de cent façons. Elle fut d'abord représentée dans un salon et remporta du succès. Elle parut sur un vrai théâtre le vendredi 7 mars 1732, et eut douze représentations dont sept avant Pâques. L'auteur profita encore de la clôture de Pâques pour la corriger de son mieux, et ces corrections consistèrent en pas moins de trois actes nouveaux. De plus, il avait rimé un compliment en vers que prononça un comédien à la réouverture du théâtre. On y trouve de belles tirades comme celle-ci :

*« Les mortels sont égaux. Ce n'est pas la naissance,  
C'est la seule vertu qui fait leur différence,  
C'est elle qui met l'homme au rang des demi-dieux,  
Et qui sert son pays n'a pas besoin d'aïeux. »*

Avec certains vers frondeurs auxquels il avait d'ailleurs déjà habitué les spectateurs, elles lui valurent des applaudissements.

Mais Voltaire avait trop de flair pour se méprendre sur les imperfections de son oeuvre en dépit de ses retouches et il renonça à l'impression. Et, bientôt, les représentations cessèrent.

---

**“Zaïre”**  
(1732)

Tragédie en cinq actes

À Jérusalem, à l'époque de la septième croisade (la guerre de saint Louis), le sultan Orosmane est épris de son esclave, Zaïre, qui, née chrétienne mais élevée dans la religion musulmane, partage son amour. Elle n'attend plus la délivrance que lui promettait le jeune chevalier français Nérestan qui,

libéré sur parole, est parti depuis deux ans en France pour se procurer la rançon de certains prisonniers. Il revient auprès du sultan apportant la rançon de Zaïre, de Fatime, sa confidente, et de dix chevaliers croisés. Le généreux sultan en libère cent, mais ni Zaïre qu'il veut épouser, ni le vieux Lusignan, dernier représentant de la branche des rois chrétiens de Jérusalem. Celui-ci, libéré grâce aux prières de Zaïre, découvre que la belle esclave est sa fille et que Nérestan est son fils. Il se plaint douloureusement du sort fait à Zaïre, qui n'est plus chrétienne et va épouser un infidèle, et s'essaie à la persuader de renoncer à cette union. L'amour et la religion se partagent le coeur de la jeune fille ; pressée par son père et son frère, elle diffère son union avec un musulman ; avant de s'engager définitivement, elle a une entrevue avec son frère. Orosmane les surprend et, dans un accès de jalousie, croyant être dupé à la lecture d'une lettre ambiguë de Nérestan, il poignarde l'innocente Zaïre. Puis il s'aperçoit de son erreur et se tue sur le corps de sa victime, après avoir ordonné la mise en liberté de tous les chrétiens.

### Commentaire

Voltaire, avec ce drame politique et ce mélodrame orientalisant, a prétendu faire une tragédie chrétienne ; nul endroit de la pièce ne donne prise au soupçon d'insincérité, quoique certains passages aient un reflet humanitaire qui détonne. Plus vraisemblablement, il s'est servi là du christianisme comme d'un moyen dramatique, le plus fort à son gré qui pût s'opposer à l'amour et triompher de lui ; la célèbre adjuration de Lusignan a même une puissance d'émotion qui semble puisée aux sources de la conviction et de la ferveur.

Outre le christianisme, Shakespeare a inspiré Voltaire ; il l'a dit lui-même dans son épître dédicatoire à M. Falkener : c'est au théâtre anglais qu'il doit « *la hardiesse qu'il a pris de mettre sur la scène les noms de nos rois et de nos anciennes familles* ». L'action, en effet, prétend ressusciter l'histoire, elle se situe au temps de saint Louis. Mais la dette de l'auteur s'étend plus loin, et il est difficile d'admettre qu'il n'ait pas puisé dans « *Othello* » quelques éléments de « *Zaïre* ». Ne serait-ce que pour l'affabulation.

Dans l'oeuvre de Voltaire, comme dans l'histoire du genre, cette tragédie a marqué un effort de renouvellement et d'adaptation. Elle introduisait des allusions à l'histoire médiévale, une atmosphère plutôt qu'un véritable traitement historique, et correspondait aux débuts de la mode «troubadour» qu'on remarque aussi dans « *Tancredi* » (1734) ou dans « *Adélaïde du Guesclin* », mais aussi dans les romans de Mlle de Tencin et les drames de Baculard d'Arnaud.

En même temps, « *Zaïre* » est une tragédie discrètement philosophique. L'héroïne est innocente, et son meurtrier, plein de noblesse. S'ils ne sont pas chrétiens, c'est simplement que les moeurs varient selon les régions du monde, et l'on ne conçoit guère de sympathie (quoi qu'en ait dit Chateaubriand qui retrouvait là ses propres sentiments) pour l'enthousiasme religieux de Nérestan.

Cette tragédie «sensible», répondant bien au goût du public, est celle dans laquelle il a fait le plus de place au sentiment, au sentiment amoureux en particulier. Elle répondait aux aspirations de son temps, où « *l'âme française semble gagner un degré de chaleur* ». L'amour n'y est donné comme coupable qu'occasionnellement ; il cesse d'y être présenté en lui-même comme une faiblesse ou un danger, peu s'en faut qu'il ne devienne vertu.

Afin de conformer le style au sujet, Voltaire « *a détendu les cordes de sa lyre* » : c'est de ses pièces celle dont la versification paraît la plus harmonieuse, dont la chaleur est la plus grande ; l'impression dominante est celle de la souplesse. Cette qualité a pour revers une aisance inexpressive, l'abus des périphrases, des épithètes, des synonymes.

Cependant, « *Zaïre* », classique de sujet, de structure, de langue (nombreuses réminiscences de Racine), voltairienne par ses hardiesses de pensée et d'exécution, tend déjà vers le romantisme par la recherche, encore superficielle, du pittoresque historique et local.

Elle fut créée le 13 août 1732 à la Comédie-Française, et publiée en 1738, année où elle eut trois éditions, la troisième comportant une épître dédicatoire et une épigraphe supprimée par la suite (« *Est etiam crudelis amor* » : «Cruel est aussi l'amour»). Deux éditions, en 1736 et 1738, comportent chacune des additions paratextuelles. L'édition de référence (dernière édition revue par l'auteur) est l'édition «encadrée» de 1775.

C'est la plus célèbre et presque la seule survivante des tragédies de Voltaire. Elle fut le plus grand succès théâtral de l'époque, redonnant au public parisien le goût du théâtre sérieux, et elle s'est maintenue longtemps au répertoire de la Comédie-Française, mais on ne la joue plus aujourd'hui.

---

---

Voltaire fréquenta de nouveau la Cour. Il étudia l'œuvre de Newton, sous la direction de Maupertuis. Il publia clandestinement un long poème qu'il avait écrit en 1722 :

---

---

**“Épître à Uranie”**  
(1732)

Commentaire

Intitulée aussi “*Le pour et le contre*”, cette critique et condamnation complètes des dogmes du christianisme, de la superstition, où l'auteur demande qu'on lui montre ce Dieu qui se cache, ce Dieu des chrétiens qui est un travestissement du Dieu naturel de l'univers, qui a créé les humains à son image afin de pouvoir les tromper, fit scandale et fit risquer à Voltaire une nouvelle lettre de cachet. Il la mit sur le compte de l'abbé de Chanlieu.

Y apparaissaient donc déjà le déisme de Voltaire, son Dieu qui est la force impersonnelle et vaguement favorable qui fait tourner l'univers, sa religion naturelle qu'il a gravée dans les coeurs des humains quelles que soient leurs religions sans demander qu'on lui voue quelque culte.

---

---

Après l’*“Épître à Uranie”*, Voltaire risquait une nouvelle lettre de cachet.

En 1732, il donna une première édition des “*Oeuvres de M. de Voltaire*”.

Il conçut le projet du “*Siècle de Louis XIV*”. Il en parla en particulier, dans une lettre à Formont, datée de septembre 1732 où il déclara : «*J'achèverai ces “Lettres anglaises” que vous connaissez ; ce sera tout au plus le travail d'un mois ; après quoi il faudra bien revenir au théâtre et finir enfin par l’“Histoire du siècle de Louis XIV”*»

---

---

**“Le temple du goût”**  
(1733)

Poème

Commentaire

L'oeuvre irrita par la désinvolture et le caractère irrévérencieux des jugements esthétiques portés sur les écrivains du siècle précédent, Voltaire ayant trouvé des défauts à Corneille, à Racine, à Boileau.

---

---

En 1733 commença la liaison de Voltaire, qui avait quarante ans, et de la belle Gabrielle Émilie le Tonnelier de Breteuil, marquise du Châtelet, qui en avait vingt-sept. Il eut, avec cette femme passionnée en quête de bonheur, ancienne maîtresse du duc de Richelieu, si volage qu'il eut plusieurs fois à subir ses infidélités pour ensuite lui pardonner, une relation amoureuse. Mais elle ne dura pas très longtemps, devint une relation intellectuelle et ils ne pensaient qu'à travailler selon un emploi du temps réglé. Car, très intelligente, elle était une véritable « femme savante » («*Jamais femme fut plus savante qu'elle et jamais femme mérita moins qu'elle qu'on dit d'elle : “C'est une femme savante”*»), détestée par beaucoup parce que géomètre, mathématicienne, polyglotte, philosophe, qui travaillait sur Maupertuis, Leibniz et, à une époque où, en France, on ne jurait que par Descartes et Fontenelle, traduisait et faisait connaître l'oeuvre, pour elle d'une importance capitale,

d'un inconnu nommé Newton. Elle permit à Voltaire de perfectionner ses connaissances en physique et de goûter le bonheur d'une amitié durable et réciproque.

En 1734, les banquiers Pâris intéressèrent Voltaire aux fournitures de vivres aux armées : il gagna six cent mille livres !

Voulant renouveler le grand succès de "*Zaïre*" qui lui avait prouvé combien l'amour avait d'empire au théâtre, et combien plaisaient des personnages aux noms français, il écrivit une tragédie dont le sujet était tiré des annales de Bretagne :

---

---

**"Adélaïde du Guesclin"**

(1734)

Tragédie

Le duc de Vendôme, en proie aux malheurs d'un amour sans espérance pour Adélaïde Du Guesclin, ayant pour rival son frère, le duc de Nemours, commande son assassinat au seigneur de Coucy. Celui-ci, le lendemain, prétend à Vendôme lui avoir obéi. Vendôme, voyant alors toute l'horreur de son crime, redoutant ses suites funestes, déchiré par ses remords, s'abandonne au plus violent désespoir. Il appelle un officier et lui ordonne de courir empêcher l'exécution de son frère. Mais Coucy le laisse encore quelque temps sentir sa faute, et se livrer au repentir ; enfin, il lui apprend qu'il l'avait aimé assez pour désobéir à ses ordres. Vendôme, rendu à la raison et à ses devoirs, se résout aux sacrifices les plus difficiles.

Commentaire

"*Adélaïde du Guesclin*" fut la première tragédie française franchement puisée dans la tradition nationale, la première du moins qui marqua l'histoire littéraire. Le sujet se trouvait dans les annales de Bretagne. Voltaire confia : «*Je l'avais ajusté comme j'avais pu au théâtre, sous des noms supposés*». Il illustra le thème de l'amour aux prises avec l'amitié.

Elle fut représentée le 18 janvier 1734, mais cette première représentation fut marquée de mésaventures. Elle fut sifflée dès le premier acte ; les sifflets redoublèrent au second, quand on vit arriver le duc de Nemours blessé et le bras en écharpe ; ce fut bien pis lorsqu'on entendit, au cinquième, le signal que le duc de Vendôme avait ordonné, et, lorsqu'à la fin il demandait : «*Es-tu content, Coucy?*» et que plusieurs bons plaisants crièrent : «*Couci-couci*». Il faut dire qu'on en voulait à celui qui venait de publier "*Le temple du goût*". La seconde représentation fut plus favorable car le public se figura que l'auteur avait, suivant sa coutume, refondu toute sa pièce. Il n'y avait fait que des corrections fort légères. Les spectateurs la redemandèrent à grands cris, mais Voltaire, résolu à la retirer, ne se laissa point fléchir.

En 1765, pendant son séjour à la cour de Prusse, il la renvoya à Paris, sous le nom de "*Le duc de Foix*", avec des changements, et elle fut jouée avec succès, revanche éclatante de l'échec de 1734. Le comédien Lekain, le jour de cette reprise, obtint un prodigieux succès, et Voltaire, pour lui témoigner sa satisfaction, lui accorda la permission de faire imprimer la pièce à son profit.

La pièce languit dans quelques endroits. Mais elle a un grand dessein et le duc de Vendôme, montre un caractère généreux, mais violent.

---

---

Voltaire réunit les conclusions de ses expériences et de ses observations en Angleterre dans :

---

---

**“Lettres sur les Anglais”** ou  
**“Lettres anglaises”** devenues enfin  
**“Lettres philosophiques”**  
(1734)

Essais

Les quatre premières lettres sont consacrées aux us et coutumes des quakers. Il a rendu visite à un vieux quaker, puis est allé dans une église où ils étaient réunis dans un grand silence avant qu'un d'eux, car ils n'ont pas de prêtres, se répandit dans un galimatias biblique. Sans doute Voltaire n'est-il pas insensible à certains ridicules de cette communauté dont on se moquait ; mais les quakers méprisent le formalisme des prétendues bonnes manières ; leur religion se fonde sur la stricte interprétation de l'Évangile ; ils se refusent à toutes les pratiques imposées par les Églises, qu'ils ne reconnaissent pas comme les dépositaires de la parole du Christ. C'est pourquoi ils sont, pour Voltaire, un exemple à proposer et le point de départ d'attaques, encore insidieuses, contre l'Église catholique.

Même attitude dans les trois lettres suivantes, consacrées aux différentes religions pratiquées en Angleterre, comme l'anglicanisme, le presbytérianisme, le socinisme (antitrinitaire). Là non plus, Voltaire ne peut se retenir de faire quelques remarques ironiques : « *La raison humaine est si peu capable de démontrer par elle-même l'immortalité de l'âme que la religion a été obligée de nous la révéler.* » ; mais il admire la tolérance anglaise qui en accordant la liberté des cultes, a aboli l'horreur sanglante des guerres de religion. Il se réjouit du fait qu'« *un Anglais peut aller au ciel par le chemin qui lui plaît.* » et ajoute : « *S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion, le despotisme serait à craindre ; s'il y en avait deux, elles se couperaient la gorge ; mais il y en a trente, et elles vivent en paix.* ».

La lettre VII est une des plus célèbres du recueil, elle est consacrée au Parlement anglais. Voltaire s'y montre, avant Montesquieu, l'admirateur sans restriction du régime constitutionnel.

Les deux lettres suivantes (IX et X) sont un éloge de la politique libérale de l'Angleterre et, par suite, implicitement, une critique de la politique française. Ceci est particulièrement net dans la lettre X, “*Sur le commerce*”, qui est l'apologie des méthodes commerciales anglaises. Voltaire s'y moqua des faux nobles : « *En France est marquis qui veut, et quiconque arrive à Paris du fond de sa province avec de l'argent à dépenser et un nom en “ac” ou en “ille”, peut dire “un homme comme moi”, “un homme de ma qualité”, et mépriser souverainement un négociant.* »

La lettre XI, “*Sur l'insertion de la petite vérole*”, est célèbre à cause du retentissement qu'elle eut en France, non que Voltaire ait été le premier, comme il l'a prétendu plus tard, à avoir défendu le principe de la vaccination auprès de ses contemporains, mais parce qu'il a donné à cette question une nouvelle actualité et qu'il s'y moque, avec son incomparable talent, de l'obscurantisme des praticiens français, qui considéraient encore cette invention anglaise comme une folie criminelle.

Les lettres suivantes (XII à XVII) sont consacrées aux philosophes anglais et à un parallèle entre le dogmatisme français et l'empirisme anglais : « *Jamais les philosophes ne feront une secte de religion. Pourquoi? C'est qu'il n'écrivent point pour le peuple, et qu'il sont sans enthousiasme.* » La lettre XII est un éloge de Francis Bacon, considéré comme l'initiateur de la philosophie expérimentale et comme l'homme qui a préparé les géniales découvertes de Newton. Dans la lettre XIII, Voltaire exprime toute son admiration pour l'esprit sage, méthodique, logique et limpide de Locke qui ne construisait ses raisonnements que sur ce que l'expérience peut prouver, en s'abstenant de toute considération qui ait besoin d'une affirmation dogmatique pour être valable. Les quatre lettres suivantes sont plus directement polémiques. Voltaire établit une comparaison entre Galilée et Descartes d'une part, et Newton d'autre part ; ce n'est que pour mettre mieux en valeur les grandes découvertes de ce dernier (système de l'attraction, optique, notion d'infini et système chronologique).

Les lettres XVIII et XIX sont consacrées au théâtre : la première traite de la tragédie anglaise que Voltaire juge mal composée et obscure, tout juste bonne pour un peuple quelque peu barbare et qui ignore l'élégance et la mesure françaises. Les tragédies de Shakespeare, qu'il admira à son retour d'Angleterre, étaient désormais, pour lui, des « *farces monstrueuses* », remplies d'« *idées bizarres et gigantesques* » qui passent pour sublimes. Il déclara : « *C'est moi qui le premier montrai aux Français*



*quelques perles que j'avais trouvées dans son énorme fumier.* » Quant à la comédie, il déclare en apprécier, parfois, l'esprit d'intrigue et même les dialogues ; mais cette appréciation est nettement restrictive.

Quatre autres lettres (XX-XXIII) célèbrent le goût et le respect qu'ont les Anglais pour la littérature, et la vigueur «*inouïe*» de la poésie anglaise. Dans la lettre XXIII, «*Sur la considération qu'on doit aux gens de lettres*», Voltaire insiste sur le fait qu'un écrivain se trouve être en Angleterre l'égal d'un grand seigneur, ce qui, étant donné l'incident qui l'avait fait emprisonner puis exiler devait lui tenir particulièrement à cœur : «*Entrez à Westminster.. Ce ne sont pas les tombeaux des rois qu'on y admire. Ce sont les monuments que la reconnaissance de la nation a érigés aux plus grands hommes qui ont contribué à sa gloire*».

C'est sur un mode plaisant et quelque peu persifleur que Voltaire traite, dans la lettre XXIV, des Académies et de leur mauvaise organisation.

Dans les deux dernières lettres, Voltaire s'élève contre la prétention de Pascal de prouver par la métaphysique la religion chrétienne, «*ose prendre le parti de l'humanité contre ce misanthrope sublime*», «*cet ennemi du genre humain*» : «*Il me paraît qu'en général l'esprit dans lequel M. Pascal écrivit ces "Pensées" était de montrer l'homme dans un jour odieux. Il s'acharne à nous peindre tous méchants et malheureux. Il écrit contre la nature humaine à peu près comme il écrivait contre les jésuites.*»

### Commentaire

Dans ce qui fut son premier ouvrage polémique et satirique, Voltaire, qui faisait part de son étonnement devant les mœurs des Anglais, de son désarroi devant leur mentalité si singulière, consacra le premier tiers à une apologie de la liberté religieuse et à une description de sa conséquence logique : la diversité des religions en Angleterre, leur donnant cette priorité parce que la liberté de croyance permet l'essor des autres libertés. Il plaidait non contre la religion, puisqu'il affirmait : «*La raison humaine est si peu capable de démontrer par elle-même l'immortalité de l'âme que la religion a été obligée de nous la révéler*», mais contre la persécution religieuse. Il exprimait la plus vive admiration pour le pays de la liberté : il vantait la tolérance religieuse et la politique libérale de cette nation qui savait également faire preuve de «*la considération due aux gens de lettres*», «*les arts étant honorés et récompensés*». Il n'en soulignait la puissance économique, politique et intellectuelle que pour mieux combattre le catholicisme et la monarchie français. En Angleterre, la raison remise en place gouverne l'organisation de la vie matérielle (éloge du commerce), de la politique (équilibre des pouvoirs, libertés civiques). Il balayait comme dangereuses chimères et sources de sanglantes divisions les spéculations de la métaphysique, optant pour les modestes certitudes de l'empirisme et de la logique déductive des sciences de la nature. Les croyances religieuses, réduites à l'essentiel (optimisme, déisme) respectent les lois de la nature. Il ruinait en quelques pages le culte de la tradition, le droit divin, l'orthodoxie religieuse.

Les deux dernières lettres, ajoutées dans l'édition de 1737, n'avaient plus rien à voir avec l'Angleterre, ce qui justifia le changement de titre. Elles sont en effet proprement philosophiques. La lettre XXV est demeurée célèbre, elle fut d'ailleurs publiée à part sous le titre de «*Remarques sur les "Pensées" de Pascal*». En fait, au-delà de Pascal, «*ce misanthrope méchant*», dont «*Les provinciales*» l'amusaient, c'est déjà à la religion chrétienne dans son essence que Voltaire s'attaquait, lui opposant son optimisme rationaliste et humaniste.

Voltaire annonçait le programme des Lumières et dirigeait des traits subversifs contre le futur ancien régime. Dans les «*Lettres philosophiques*», on trouvait en germe toutes les idées qui constitueront, petit à petit, sa philosophie et qui firent de lui le maître à penser de toute une époque.

Ces idées, il sut déjà les exposer dans cette langue limpide, dans ce style enjoué, mordant, ironique, éloquent, qui firent le succès de ses contes et de ses pamphlets.

Les «*Lettres*» connurent un éclatant succès, accru encore par le scandale et le caractère clandestin de l'ouvrage. Cinq éditions se succédèrent dans l'année 1734, suivies immédiatement de cinq autres. Deux nouvelles lettres (XXV et XXVI) sur d'autres sujets furent ajoutées dans l'édition de 1737 et le

titre de l'oeuvre fut modifié en conséquence : les "*Lettres sur les Anglais*" ou "*Lettres anglaises*" devinrent les "*Lettres philosophiques*".

Avec les "*Lettres anglaises*", Voltaire inventa, pour les Lumières une Angleterre « éclairée et tolérante », parée de son parlement et de son Shakespeare.

---

Les "*Lettres philosophiques*" provoquèrent un immense scandale, furent saisies sur ordre du Parlement de Paris, condamnées au pilori et au bûcher, en juin 1734. Leur imprimeur fut arrêté. Une lettre de cachet fut émise contre Voltaire qui, pour échapper aux poursuites, fut contraint de se réfugier à Cirey-sur-Blaise, en Champagne, à deux pas de la frontière lorraine, dans le château de M. et Mme du Châtelet.

Elle l'installa dans une aile de son château, lui ménageant, dans « *le paradis de Cirey* », une studieuse retraite savamment entrecoupée de divertissements mondains. Ils formèrent bientôt un parfait trio conjugal. Il embellit et agrandit le château, M. du Châtelet, qui était souvent absent, étant aux armées, ne s'en formalisant pas. Ils se livrèrent tous les deux à la physique, installant un laboratoire, faisant venir des instruments. Il enrichit beaucoup sa culture encyclopédique. Il travaillait beaucoup, mais le souper, de neuf heures à minuit, était délicieux ; il y causait avec un esprit éblouissant, se montrait sensible, brusque, plein d'humeur et d'amour-propre, jaloux de ses rivaux littéraires, impatient de toute critique. Il prodiguait aussi sa verve en de petits poèmes, en des pièces de théâtre composées comme on cause, avec le même entrain, avec la même vivacité, pour le petit théâtre du château. Cette salle, datant de 1735, est probablement l'une des plus anciennes scènes de France, et Voltaire en fit un lieu vraiment adapté, la scène, qui jusque-là était envahie par les spectateurs, plus préoccupés d'être vus que de voir, étant réservée aux comédiens ; le décor étant implanté selon des règles précises pour une illusion parfaite. La salle accueillait une quinzaine de spectateurs. Les comédiens étaient Voltaire, Mme du Châtelet et leurs invités, au point qu'on manquait parfois cruellement de spectateurs car il ne s'agissait que de représentations privées, destinées aux seuls habitants de la demeure pour lesquelles il s'occupait également de la distribution des rôles, imposait au minimum deux répétitions et deux représentations par semaine, faisant exécuter des affiches qu'on placardait sur les portes du château.

Émilie, qui le maternait, interceptait son courrier, le critiquait, le dirigeait, le retenait de faire des imprudences et le sauva de beaucoup de folies. Son grand souci était de le protéger contre lui-même, d'empêcher qu'il ne se mît à des ouvrages compromettants, et, quand ils étaient tout de même écrits, de les tenir sous clef. Par goût d'ailleurs autant que par prudence, elle le détourna vers les études scientifiques. Elle voulait favoriser son retour à Paris, mais le roi et son ministre, le cardinal Fleury, ne l'aimaient pas. Les dévots lui barraient le chemin de l'Académie.

Il écrivit :

---

### ***"Traité de métaphysique"***

(1734)

Introduction : "*Doutes sur l'homme*".

Chapitre I : "*Des différentes espèces d'hommes*".

Chapitre II : "*S'il y a un dieu*".

"*Sommaire des raisons en faveur de l'existence de Dieu*".

"*Difficultés sur l'existence de Dieu*".

"*Réponse à ces objections*".

"*Conséquences nécessaires de l'opinion des matérialistes*".

Chapitre III : "*Que toutes les idées viennent par les sens*".

Chapitre IV : "*Qu'il y a en effet des objets extérieurs*".

Chapitre V : "*Si l'homme a une âme, et ce que ce peut être*".

Chapitre VI : "*Si ce qu'on appelle âme est immortel*".

Chapitre VII : "*Si l'homme est libre*".

Chapitre VIII : “*De l'homme considéré comme un être sociable*”.  
Chapitre IX : “*De la vertu et du vice*”.

### Commentaire

On le trouva dans les papiers que Mme du Châtelet avait recommandé de brûler après sa mort. Il ne fut publié que posthume en 1785, dans les éditions de Kehl. Cet ouvrage est d'autant plus précieux que, n'ayant point été destiné à l'impression, Voltaire a pu y exprimer sa pensée tout entière. On y voit qu'il était fortement persuadé de l'existence d'un Être suprême, et même de l'immortalité de l'âme, mais sans se dissimuler les difficultés qui s'élèvent contre ces deux opinions, et qu'aucun philosophe n'a encore complètement résolues.

---

---

En mars 1734, Voltaire fut autorisé à rentrer à Paris, mais on découvrit des copies de :

---

---

### **“*La pucelle*”**

(1734, publication en 1755 seulement)

### Poème en décasyllabes

Saint Denis est descendu des cieux pour chercher en France un «pucelage» dont les mérites puissent assurer l'heureux sort de la guerre mis en péril par la négligence du roi Charles qui ne s'intéresse qu'à sa favorite, Agnès Sorel. Le saint découvre Jeanne d'Arc sous les traits d'une rubiconde et grossière servante d'auberge, et il a fort à faire pour la protéger et sauvegarder sa pureté souvent menacée. Jeanne a reçu en effet, après un examen méticuleux, un diplôme en règle de pucelle : si elle ne reste pas pure pendant un an, la France est perdue ; aussi résiste-t-elle victorieusement aux diverses tentations. Le démon hermaphrodite Conculix en fait l'objet de ses attentions et de ses désirs, mais elle préfère risquer la mort en refusant d'accéder à ses prières. Plus tard, un nouveau danger la menace : les assauts du franciscain (et magicien) Grisbourdon, qu'elle tue vaillamment. Elle se soustrait ensuite aux désirs d'un vulgaire muletier et échappe par miracle à l'attaque amoureux de Chandos, un brave guerrier anglais. Finalement, peu s'en faut qu'elle ne succombe aux tentations du diabolique baudet qui lui sert de coursier ; mais, lorsque l'année fatale prend fin, elle peut s'abandonner aux joies de l'amour entre les bras de Dunois, bâtard d'Orléans, preux chevalier de France.

Agnès Sorel, la maîtresse du roi Charles, se croyant trahie par le roi alors que celui-ci, plein d'ardeur belliqueuse, va avec Jeanne prendre le commandement des armées assiégées à Orléans, le suit, dérobe les armes de la Pucelle et, les ayant revêtues, a le malheur de tomber aux mains des Anglais. Conduite à la tente de Chandos, elle se voit obligée de se prêter à ses désirs fougueux : elle s'y résout en pleurant certes, mais non sans un certain plaisir. S'étant enfuie dans un couvent pour y trouver le repos et la paix, elle y trouve en réalité une nouvelle aventure. À l'aube, le couvent subit l'assaut d'un peloton de soudards anglais, qui gaiement obligent les sœurs à subir leurs désirs impies, jusqu'à l'arrivée de la vaillante et indomptable Pucelle qui fait un carnage des envahisseurs. Tout ceci pendant que le roi Charles, plus préoccupé de la perte de sa maîtresse que des aléas de la guerre, se ronge de tristesse et éprouve les pires tourments de la jalousie.

Un moine benêt, Lourdis, fait une visite au royaume de la Sottise, où se trouvent réunies toutes les bêtises humaines que le poète décrit minutieusement et avec verve. Dans le ciel luttent saint Denis, qui est pour les Français, et saint Georges, qui en tient pour les Anglais.

### Commentaire

Avec un esprit franchement libertin, Voltaire tournait en dérision l'héroïne nationale, couvrit Jeanne d'Arc de ses sarcasmes dans cette parodie mouvementée des poèmes chevaleresques, inspirée du

“*Roland furieux*” de l’Arioste, que cependant il admirait beaucoup, ne développant que le côté comique et parodique de son poème. Aux aventures héroï-comiques de Jeanne, il en ajouta d’autres, aussi irrévérencieuses et libertines, cette satire ne respectant rien ni personne, aucun scrupule d’ordre moral ne troublant son inspiration allègre. Il laisse libre cours à son ironie dans ses incursions amusantes ou sarcastiques, voluptueuses ou licencieuses, et n’a de respect que pour les exigences de son art. C’est cette désinvolture étincelante, jointe à la vivacité de la satire, qui fait de “*La Pucelle*” un chef-d’œuvre. On peut citer :

- cette précaution :

*« Si quelquefois l'innocent badinage  
Vient en riant égayer mon ouvrage,  
Quand il le faut, je suis très sérieux.  
Mais je voudrais n'être pas ennuyeux. »*

- cet apologue :

*« Connaissez-vous cette histoire frivole  
D'un certain âne, illustre dans l'École?  
Dans l'écurie on vint lui présenter,  
Pour son dîner, deux mesures égales,  
De même force, à pareils intervalles ;  
Des deux côtés, l'âne se vit tenter  
Également, et, dressant ses oreilles,  
Juste au milieu des deux formes pareilles,  
De l'équilibre accomplissant les lois,  
Mourut de faim, de peur de faire un choix. »* (Chant XII).

La première édition vit le jour en 1755, mais l’auteur la désavoua. Les suivantes eurent un sort identique, jusqu’à l’édition définitive de 1762, en vingt et un chants. Le poème a fait l’objet de jugements très divers : il faut noter le fait singulier que ceux qui se sont montrés les plus effarouchés par cette œuvre furent, à part quelques sévères moralistes, des hommes foncièrement licencieux, comme Casanova ; tandis que de hommes comme Goethe, Parini, Monti par exemple (qui l’a même traduit en italien) l’ont beaucoup admirée.

---

Voltaire regagna prudemment Cirey.  
Il écrivit :

---

**“*La mort de César*”**  
(1735)

Tragédie

Le sénat et des aristocrates romains, défenseurs de la liberté romaine, dont Cassius et Casca sont les chefs, se révoltent contre les ambitions du dictateur Jules César qui aspire à la royauté. Ils persuadent Brutus, qui est un adversaire des visées de César d’y participer. Mais ce n’est qu’à regret qu’il accomplit les actes auxquels il ne peut se soustraire. Et César lui révèle qu’il est le fils qu’à la suite d’un mariage secret qu’il a eu de Servilia, sœur de Caton, qui l’a élevé dans les principes républicains. L’aimant d’une affection cachée mais profonde et ressentant toute la douceur de la paternité, il tente d’émouvoir Brutus en lui adressant un pathétique appel. Mais son fils, caractère absolu et d’ailleurs superficiel, lui répond : « *Fais-moi mourir sur l’heure, ou cesse de régner.* » (acte II). La tragédie s’achemine donc vers la catastrophe ; les conjurés, Brutus en tête, poignardent le dictateur pendant une séance du sénat ; le peuple ne répond pas à leur appel, mais, excité par l’adroite éloquence d’Antoine, il se déchaîne contre les assassins de César.

## Commentaire

“*La mort de César*” fut le pendant de “*Brutus*” où Voltaire avait montré le vieux Romain immolant ses enfants à la liberté, tandis qu’ici il montrait l’autre Brutus immolant son père à la république. Il s’inspirait de la pièce de Shakespeare, les deux dernières scènes en étant tirées intégralement. Mais il s’en détachait aussi, ayant choisi dans l’histoire, l’ayant transformée, ayant inventé au-delà, ayant supprimé le personnage de Porcia et son amour conjugal. Surtout, rien de la grandeur royale du grand capitaine et du génial politique ne transparait : c’est un vulgaire ambitieux qui, en même temps qu’il rêve de l’empire, s’attendrit en pensant à Brutus. Aussi resta-t-il loin derrière son génial modèle, et sa tragédie apparaît bien froide et ampoulée, rien n’évoquant la puissance dramatique, le relief plastique, la profonde introspection du “*Jules César*” de Shakespeare. L’action est simple, depuis la première scène jusqu’au moment où César est tué. L’intrigue est serrée par un seul noeud, le secret de la naissance de Brutus, secret dont la découverte produit le combat entre la nature et la patrie, fait naître la pitié tragique.

La pièce, écrite en 1735, fut jouée pour la première fois à Paris le 29 août 1743.

---

### **“*Alzire ou les Américains*”**

(1736)

#### Tragédie

Au XVI<sup>e</sup> siècle, le gouverneur du Pérou, don Alvares cède sa fonction à son fils, don Gusman. Il a faire face à Zamora, un Inca qui, à la tête de ses guerriers, se bat contre les conquistadores. Sa bien-aimée, Alzira, est prisonnière de don Gusman qui la désire. Il prétend qu’il a été tué dans une bataille. Elle cède alors, accepte de se convertir au christianisme et d’épouser le gouverneur qu’elle hait. Mais Zamora est vivant et, bientôt, revient. Il se bat avec le tyran et le blesse mortellement. Aux portes de la mort, don Gusman se repent de ses méfaits et, voulant se racheter, nomme Zamora gouverneur. À son tour, celui-ci se convertit au christianisme. Alvares, le père de Gusman, qui est sage et détaché des tourments des passions, constate le triomphe de l’amour un temps empêché entre le chef guerrier et la belle et sensible Alzira, qu’il a appris à admirer.

## Commentaire

Le sujet fut transplanté par Voltaire de la Grèce au Pérou. Voltaire s’était intéressé au Nouveau Monde et aux moeurs des sauvages depuis qu’en 1725, il avait fait une rencontre déterminante à Fontainebleau. Dans son “*Dictionnaire philosophique*”, il s’en expliqua ainsi : «*En 1725, on amena quatre sauvages du Mississipi à Fontainebleau. J’eus l’honneur de les entretenir ; il y avait parmi eux une dame du pays à qui je demandai si elle avait mangé des hommes ; elle me répondit très naïvement qu’elle en avait mangé. Je parus un peu scandalisé : elle s’excusa en disant qu’il valait mieux manger son ennemi mort que de le laisser dévorer aux bêtes, et que les vainqueurs méritaient d’avoir la préférence. Les nations qu’on nomme policées ont eu raison de ne pas mettre leurs ennemis à la broche ; car, s’il était permis de manger ses voisins, on mangerait bientôt ses compatriotes, ce qui serait un grand inconvénient pour les vertus sociales. Mais les nations policées ne l’ont pas toujours été ; toutes ont été longtemps sauvages.*»

Dix ans après cette rencontre, il y repensa. «*J’étais las alors des idées uniformes de notre théâtre, il me fallait un nouveau monde.*» Si, plutôt que le Mississipi passé de mode avec la faillite du banquier Law, il choisit le Pérou comme le lieu privilégié d’“*Alzire ou les Américains*”, c’est précisément parce que les nations policées, dont les jésuites sont le flambeau religieux, s’y comportent en véritables sauvages, torturant, mutilant et exterminant au nom de Dieu pour s’emparer de l’or des indigènes. C’était la première fois qu’un auteur osait traiter de ce sujet-là sur la scène de la Comédie-Française ; c’était surtout la première fois qu’un auteur se montrait favorable aux indigènes et hostile aux conquistadores. Comme dit le rebelle Zamora, le personnage principal de la pièce :

*«Leur nouveauté qui seule a fait le monde esclave,  
Subjuge qui la craint et cède à qui la brave.  
L'or, ce poison brillant qui dans nos climats  
Attire ici l'Europe, ne nous défend pas.  
Le fer manque à nos mains, les cieux pour nous avarés,  
Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares.  
Mais pour venger enfin nos peuples abattus,  
Le ciel au lieu de fer nous donna des vertus.  
Je combats pour Alzire, et je vaincrai pour elle.»*

Mais l'anticolonialisme de Voltaire ne s'est vraiment manifesté qu'au théâtre, et surtout par stratégie : en abordant le thème nouveau de l'indigène bafoué par l'homme blanc, il espérait un scandale qui ferait oublier au monde tout ce qu'il y avait de larmoyant dans sa tragédie.

La pièce fut créée en janvier 1736.

En 1845, pour répondre à une commande du prestigieux San Carlo de Naples, Verdi en a fait un opéra, "Alzira", qui n'est pas très connu.

---

En mars-juillet 1736, Voltaire eut un procès contre le libraire Jore. Fut alors publié un violent libelle contre lui.

En août 1736, Frédéric, le jeune prince de Prusse, lui écrivit en français (qu'il préférait à sa langue, disant «l'allemand est pour mon cheval»), lui faisant les plus flatteuses avances. Voltaire répondit avec finesse et une déférence profonde à ce «*prince philosophe*», début d'une correspondance qui allait durer quarante ans. Partisan de la liberté individuelle, il discuta ardemment de cette question avec le prince qui y était opposé. Il entretenait avec son père des relations orageuses, préférait les arts à la guerre, se voulait philosophe, de langue et d'esprit français, souhaitait faire de Voltaire son confident, son guide. Mais cette correspondance exaltée où le prince donna l'image idéale d'un prince et Voltaire l'image idéale d'un homme de lettres (deux cent lettres avant la première rencontre) explique le fiasco des rencontres face à face. Le jeu était pipé de part et d'autre.

Il eut des démêlés avec Jean-Jacques Rousseau.

Il publia :

---

### **«Le mondain ou l'apologie du luxe»**

(1736)

*«Moi, je rends grâce à la nature sage  
Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cet âge  
Tant décrié par nos tristes frondeurs :  
Ce temps profane est tout fait pour mes mœurs.  
J'aime le luxe, et même la mollesse,  
Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,  
La propreté, le goût, les ornements :  
Tout honnête homme a de tels sentiments.  
Il est bien doux, pour mon cœur très immonde  
De voir ici l'abondance à la ronde» (vers 5 à 14)*

*«Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.  
Oh ! le bon temps que ce siècle de fer !  
Le superflu, chose très nécessaire,  
A réuni l'un et l'autre hémisphère.» (vers 20 à 23)*

## Commentaire

Voltaire y chanta, sous une forme volontairement provocante, avec une verve aisée et pétillante, les délices du paradis moderne, y fit un ingénieux plaidoyer en faveur du luxe, du bien-être, du plaisir, d'un hédonisme aimable mais sans nuances qui adoucissent la condition humaine. Il affirmait que « *La grande affaire et la seule que l'on doit avoir, c'est de vivre heureux* », il voulut faire connaître « *l'art d'être heureux qui est de modérer ses vœux* » et d'en changer, de tenir compte de la réalité de l'être humain, de modifier les rapports sociaux, d'abolir les préjugés. À l'idée religieuse d'une vie future, il opposait la jouissance terrestre comme le seul bonheur positif à notre portée : « *Le Paradis terrestre est là où je suis* ». Son impertinence gamine était destinée à scandaliser les moralistes austères et le poème fit effectivement un scandale durable.

En réalité, il s'était amusé à outrer sa pensée et, par la suite, dans la « *Défense du "Mondain"* » et l'« *Ode sur l'usage de la vie* », il définit avec plus de mesure « *l'art peu connu d'être heureux* » qui consiste à « *modérer ses feux* ».

L'œuvre provoqua un scandale.

---

Voltaire fut obligé de s'éloigner aux Pays-Bas. De retour à Cirey en avril, il reçut une lettre éperdument admirative et des présents du jeune prince Frédéric de Prusse.

Il écrivit en vingt-quatre heures :

---

### **« *Le comte de Boursoufle ou les agréments du droit d'aînesse* »**

(1736)

Comédie

Commentaire

Elle fut prit ensuite le titre de « *L'échange* ».

---

### **« *L'enfant prodigue* »**

(1736)

Comédie

Commentaire

C'est une comédie larmoyante. Dans la préface, Voltaire, défendant sa conception d'une comédie engagée où il voulait émouvoir au spectacle de la vertu malheureuse puis triomphante, déclarait que « *tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux* ».

---

### **« *Conseils à un journaliste* »**

(1737)

*sur la philosophie*

*sur l'histoire*

*sur le théâtre*

*sur les pièces de poésie*

*sur les mélanges de littérature*

*sur les anecdotes littéraires*

sur les langues et le style : «N'employez jamais un mot nouveau, à moins qu'il n'ait ces trois qualités : être nécessaire, intelligible et sonore.»

### Commentaire

Voltaire indiquait comment il fallait faire «pour qu'un journal plaise à notre siècle et à la postérité». Il montrait une belle illusion sur la pérennité d'une écriture dont, précisément, la volatilité fait le prix relatif. À son époque, seule la presse des marges de la France (Avignon, Liège, Clèves) ou des Pays-Bas jouissait de quelque liberté.

---

Le 20 janvier 1737, en Hollande, Voltaire rencontra l'abbé Prévost, dont il avait écrit : «Je n'ai jamais parlé de l'abbé Prévost que pour le plaindre d'avoir manqué de fortune. Si j'ai ajouté quelque chose sur ce que j'ai lu de lui, c'est apparemment que j'ai souhaité qu'il eût fait des tragédies, car il me paraît que la langue des passions est sa langue naturelle. » ("Correspondance", 1735). Comme l'abbé était menacé de poursuites par des fournisseurs, il lui demanda une somme de cinquante louis, moyennant quoi il lui proposait de composer rapidement une "Défense de M. de Voltaire et de ses ouvrages". Ce fut sans succès. Voltaire lui confia plutôt la correction de ses oeuvres. Mais, dès l'année suivante, il lui reprocha de mal le défendre des attaques de Desfontaines.

Alors que presque tous les savants français étaient cartésiens, que seuls Maupertuis et Clairaut, tous deux géomètres de l'Académie des sciences, mais alors très jeunes, étaient les seuls newtoniens connus du public, Voltaire publia :

---

### **"Éléments de la philosophie de Newton mis à la portée de tout le monde"** (1738)

«L'homme n'est pas fait pour connaître la nature intime des choses ; il peut seulement calculer, mesurer, peser et expérimenter».

### Commentaire

La prévention pour le cartésianisme était si grande que le chancelier d'Aguesseau refusa le droit d'impression à Voltaire. Son ouvrage contribua à rendre la philosophie de Newton aussi intelligible qu'elle peut l'être pour ceux qui ne sont pas géomètres, la présentant d'une manière piquante. Ces "Éléments" furent enrichis, dès 1741, de "La métaphysique de Newton".

---

### **"Traité sur la nature et la propagation du feu"** (1738)

### Commentaire

Le sujet avait été mis en concours par l'Académie des sciences de Dijon.

---

### **"Discours sur l'Homme"** (1738)

### Poèmes

Ils sont au nombre de sept :  
- "L'égalité des conditions"



- "De la liberté" : On a retenu ces vers :

*«Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.»  
«Ce mortel qui s'égare est un homme, ton frère,  
Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui.  
Fais ton bonheur, enfin, pour le bonheur d'autrui.»*

- "De l'envie"

- "De la modération"

- "De la nature du plaisir" : Voltaire s'attaque au jansénisme qui refuse à l'homme toute liberté intérieure, traite le janséniste de «*rêveur fantastique qui ferme le ciel au monde...* » Non seulement il est tolérant mais il approuve fermement la dispensation des plaisirs :

*«Partout d'un Dieu clément la bonté salutaire  
Attache à vos besoins un plaisir nécessaire.»*

Il ne veut pas, comme Pascal, le bannissement des passions indispensables à la société : son but et son désir sont de les diriger, sans pour cela renoncer au bien-être, et même au luxe que les progrès de la civilisation peuvent et doivent apporter. Donc, il n'approuve pas les excès, et, parlant des passions, il ajoute «*L'usage en est heureux, si l'abus est funeste*». il conseille de fuir également Épictète, représentant du stoïcisme, et Pétrone, tenant de la vie voluptueuse. Cependant, il reconnaît, et en cela il suit la tendance de son époque, qu'une passion quelle qu'elle soit est nécessaire à l'activité.

- "De la nature de l'homme" : On en a retenu ces vers :

*«Automates pensants, mus par des mains divines,  
Nous serions à jamais de mensonges occupés,  
Vils instruments d'un Dieu qui nous aurait trompés.»*

- "De la vraie vertu" : Ce discours était adressé à Louis Racine, fils du grand poète tragique, qui venait d'écrire son premier ouvrage, un poème janséniste intitulé "La grâce". La «*vraie vertu*» paraît à Voltaire :

*«un beau mot, sans doute, et qu'on se plaît d'entendre,  
Facile à prononcer, difficile à comprendre».*

Il parle de «*l'ermite à sandales, engraisé d'ignorance*» :

*«Le ciel puisse bénir sa piété profonde !  
Mais quel en est le fruit?  
Quel bien fait-il au monde?».*

Cette inutile passivité le rebute. S'il croit à la liberté de l'homme, sa vertu le laisse sceptique, et il en souffre avec une sorte d'aigreur révoltée qui le pousse à la lutte.

### Commentaire

Les "Discours" étaient les premiers pas de l'écrivain dans sa philosophie moraliste. Il approuvait et conseillait la croyance en Dieu, parlait avec assurance d'une vie éternelle, beaucoup plus pour les besoins de l'ordre social que par conviction, comme il aurait brandi une arme défensive pour le maintien de la justice. Il voulait éclairer les êtres humains, adoucir leur sort, en prêchant l'indulgence. Il exprima son épicurisme, affirmant qu'avec de la modération, l'être sans préjugés doit savoir se contenter de son sort et faire lui-même son bonheur.

---

**'Le préservatif'**  
(1738)

Pamphlet

## Commentaire

Il était dirigé contre Desfontaines qui répondit par *“La voltaïromanie”*. La querelle dura jusqu'en juin 1739.

---

### ***“Vie de Molière, avec des jugements sur ses ouvrages”*** (1739)

#### Biographie

- *«Le goût de bien des lecteurs pour les choses frivoles, et l'envie de faire un volume de ce qui ne devrait remplir que peu de pages, sont cause que l'histoire des hommes célèbres est presque toujours gâtée par des détails inutiles et des contes populaires aussi faux qu'insipides. On y ajoute souvent des critiques injustes de leurs ouvrages. C'est ce qui est arrivé dans l'édition de Racine faite à Paris en 1728. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte histoire de la vie de Molière ; on ne dira de sa propre personne que ce qu'on a cru vrai et digne d'être rapporté, et on ne hasardera sur ses ouvrages rien qui soit contraire aux sentiments du public éclairé.»*

- *«Il voulut jouer dans la tragédie, mais il n'y réussit pas ; il avait une volubilité dans la voix, et une espèce de hoquet qui ne pouvait convenir au genre sérieux, mais qui rendait son jeu comique plus plaisant. La femme d'un des meilleurs comédiens que nous ayons eus a donné ce portrait-ci de Molière : “Il n'était ni trop gras ni trop maigre ; il avait la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle ; il marchait gravement, avait l'air très sérieux, le nez gros, la bouche grande, les lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs et forts ; et les divers mouvements qu'il leur donnait lui rendaient la physionomie extrêmement comique. A l'égard de son caractère, il était doux, complaisant, généreux. Il aimait fort à haranguer ; et quand il lisait ses pièces aux comédiens, il voulait qu'ils y amenassent leurs enfants, pour tirer des conjectures de leur mouvement naturel.” »*

---

En mai-août 1739, Voltaire et Mme du Châtelet firent un séjour en Belgique.

En juin, il séjournait à Bruxelles, et s'occupait notamment de faire publier *“L'anti-Machiavel”*, ouvrage du prince royal de Prusse écrit en français et où il formulait sa théorie du pouvoir qui, pour lui, n'était plus fondé sur le droit divin mais sur un contrat. Il écrivit à Frédéric : *«Je prends la liberté d'adresser à Votre Altesse Royale une petite relation, non pas de mon voyage, mais de celui de M. le baron de Gangan. C'est une fadaise philosophique qui ne doit être lue que comme on se délasse d'un travail sérieux avec des bouffonneries d'Arlequin. Le respectable ennemi de Machiavel aura-t-il quelques moments pour voyager avec le baron de Gangan? Il y verra au moins un petit article plein de vérité sur les choses de la terre.»* Il n'y aurait pas beaucoup à tirer de cette indication, si le prince royal ne répondait le 7 juillet : *«Mon cher ami, j'ai reçu l'ingénieux “Voyage du baron de Gangan” à l'instant de mon départ de Remusberg ; il m'a beaucoup amusé, ce voyageur céleste ; et j'ai remarqué en lui quelque satire et quelque malice qui lui donne beaucoup de ressemblance avec les habitants de notre globe, mais qu'il ménage si bien, qu'on voit en lui un jugement plus mûr et une imagination plus vive qu'en tout autre être pensant. Dans votre ouvrage, vous rabaissez la vanité ridicule des mortels, vous réduisez à sa juste valeur ce que les hommes ont coutume d'appeler grand ; vous abattez l'orgueil et la préemption...»* Dans ce *“Voyage du baron de Gangan”*, dont nul n'a entendu parler, dont on n'a retrouvé aucune trace, il est tentant, à l'aide des jugements contenus dans ces deux lettres, de voir une ébauche de *“Micromégas”*.

L'accès du prince au trône favorisa le retour en grâce du turbulent exilé de Cirey car la cour de France cherchait à s'en faire un allié contre l'Autriche. Voltaire fit donc en septembre-octobre un séjour à Paris.

Il composa :

---

**“Réponse à toutes les objections principales faites en France  
contre la philosophie de Newton”**

(1739)

Essai

Commentaire

Cet ouvrage de vulgarisation contribua largement à la diffusion des idées nouvelles.

---

En novembre 1739, après un court séjour à Cirey, Voltaire partit de nouveau pour la Belgique où il allait rester jusqu'en novembre 1741.

Le 24 novembre, le début du “*Siècle de Louis XIV*”, paru dans un recueil de pièces fugitives en prose et en vers, fut saisi par la police et condamné.

En 1740, Voltaire travailla simultanément à des tragédies, au “*Siècle de Louis XIV*”, à la défense de Newton, à la révision de “*L’anti-Machiavel*” qu’il était chargé de faire imprimer. En septembre, il rencontra à Clèves celui qui était devenu roi depuis le 1er juin. En novembre, il fit un voyage à Berlin pour sonder les intentions de Frédéric, qui était devenu le roi Frédéric II, à propos de la Silésie.

---

**“Zulime”**

(1740)

Tragédie

Zulime a, pour son père, le roi africain Benassar tous les sentiments de respect et de tendresse. Mais il veut lui faire épouser le roi de Valence alors qu’elle est absolument dominée par sa passion pour Ramire. Roi vaincu, réduit en esclavage, il est le mari de l’innocente et paisible Atide que, la faisant passer pour sa soeur, il offre à Benassar en otage tandis qu’il sort du royaume. Elle devient la confidente de Zulime et aussi sa rivale. Zulime se révolte contre son père, et fuit pour retrouver Ramire. Mais Atide vient se venger de leur trahison. Arrachant le poignard à sa rivale, Zulime s’écrie : «*C’est à moi de mourir, puisque c’est toi qu’on aime.*»

Commentaire

La pièce a un sujet proche de celui de “*Bajazet*” de Racine, mais Voltaire voulut que ni l’amante abandonnée, ni le héros, ni l’amante préférée, ne fussent avilis. Les emportements de Zulime sont ceux d’une âme entraînée par son amour, mais née pour la vertu, que les passions ont pu égarer, mais qu’elles n’ont pu corrompre. C’est d’après cette idée que toute sa pièce a été combinée. Tous les personnages sont vertueux et malheureux. Il n’y en a pas un d’odieux ; mais amant, père, épouse, ils sont tous plats, et la douleur de Zulime même ne sait pas solliciter nos larmes.

Elle fut représentée, pour la première fois, en 1740. Le premier acte a paru excessivement froid parce que, avec un sujet de pure invention, il faut expliquer une foule de petits faits qui sont nécessaires pour établir le lieu de l’action, la condition et la situation des personnages, etc.. Le second acte a été fort applaudi ; le troisième, moins ; le quatrième, très peu. Au cinquième, l’apparition de Zulime avec le sabre à la main a fait rire, et le dénouement a déçu. Il a été hué aux représentations suivantes, et la pièce en a eu huit ou neuf. Elle a été reprise en 1762 et imprimée alors. Elle n’a eu qu’un succès très médiocre.

On en a fortement critiqué le plan, la conduite et les personnages. On a alors lancé cette épigramme :

«Du temps qui détruit tout Voltaire est la victime :

Souvenez-vous de lui ; mais oubliez “Zulime”.»

---

**“Le fanatisme ou Mahomet le prophète”**  
(1741)

Tragédie en cinq actes et en alexandrins

Mahomet, déjà reconnu et vénéré comme prophète et comme conducteur du peuple arabe pour qui il rêve d'une destinée glorieuse, veut rentrer à La Mecque et l'assiéger. Mais le sheik, le vieux Zopire, nourrit contre lui des sentiments de haine et de vengeance, voyant seulement en lui un rebelle, un imposteur et l'instigateur de ces massacres fanatiques, dans lesquels sont morts sa femme et ses fils, tandis qu'il lui a enlevé ses deux enfants. Au côté de Zopire se trouve Palmyre, esclave de Mahomet qui l'a traitée comme sa fille, si bien qu'elle ne rêve que de retourner près du faux prophète. Pour amener Zopire à un entretien et par là à un accord avec Mahomet, Omar, son lieutenant, et Séide, autre esclave de Mahomet, se rendent à La Mecque. Après un dramatique entretien avec Zopire, Séide reste en otage. Mahomet donne à Zopire le choix : revoir les siens ou défendre sa patrie. Il ne fléchit point et préfère sa cité à sa descendance. Pour se venger, Mahomet, rongé par la haine, d'une part, attise les «feux illégitimes» qui poussent les jeunes gens l'un vers l'autre et, d'autre part, est brûlé d'une atroce jalousie parce qu'il désire lui aussi Palmyre. Pour entretenir le fanatisme des siens, il convainc Séide d'assassiner Zopire, lui représentant le meurtre comme un devoir sacré commandé par Allah. Zopire meurt donc, mais il a eu le temps de reconnaître en son assassin et en Palmyre les enfants qu'il a regrettés pendant de longues années et qu'il considérait comme perdus. Séide expire à son tour, empoisonné par un breuvage qu'il a reçu de Mahomet, et Palmyre se tue avec le poignard de son frère. Mahomet, qui voit périr misérablement l'objet de ses désirs, est en proie à de tardifs remords et reconnaît, dans un soliloque, son intime perfidie. Mais il finit par ordonner à Omar de faire disparaître les traces de ses crimes et de sauver sa gloire naissante.

Commentaire

La pièce est d'allure plus mélodramatique encore que “Zaïre”. L'échange des enfants à l'insu d'un père prêt à venger leur absence, puis leur «reconnaissance», sont des ressorts classiques de la tragédie, depuis Eschyle jusqu'à Verdi. Zopire, vieillard inexorable, ne fléchit point et, tel le Créon de Sophocle, préfère sa cité à sa descendance. Séide, qui est défini comme «*un esprit amoureux de son propre esclavage*», est un type éternel.

La pièce n'a qu'une faible valeur littéraire. On n'en a retenu que ces vers :

*«L'amour, le fanatisme, aveuglent sa jeunesse ;  
Il sera furieux par excès de faiblesse.»*

*« Exterminez, grands dieux, de la terre où nous sommes,  
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes ! »*

*« Il est donc des remords ! Ô fureur ! Ô justice ! »*

*« Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne ;  
Mais peux-tu croire un dieu qui commande la haine ? »*

*« Les préjugés, ami, sont les rois du vulgaire. »*

Dans ce drame du pouvoir, Voltaire fit apparaître Mahomet comme un nouveau César, un stratège qui sait que l'Empire romain n'est plus, que la Perse est vaincue, que l'Inde est réduite en esclavage et l'Égypte abaissée, que Byzance ne lui plus... L'heure de l'Arabie est enfin arrivée :

*«Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers.  
Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.»*

Sa religion, Mahomet la voit donc comme une politique.

*« Mahomet citoyen ne parut à vos yeux  
Qu'un novateur obscur, un vil séditieux :*

*Aujourd'hui, c'est un prince ; il triomphe, il domine ;  
Imposteur à la Mecque, et prophète à Médine,  
Il sait faire adorer à trente nations  
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous détestons. »*

Il ne croit pas aux dogmes qu'il impose au peuple, mais sait que ce dernier les épousera avec la fureur des fanatiques. Il revendique le droit de berner le peuple pour peu que ce soit avec grandeur. Il sert un dieu qui s'appelle Intérêt et auquel Voltaire oppose l'Équité. Il peint le prophète comme un être dangereux qui commet un crime pour s'emparer d'une femme, un sanguinaire assoiffé de chair fraîche.

Mais il ne prétendait pas tant faire œuvre d'historien. Derrière l'Histoire, il y a la satire. Dans cette pièce, qui, comme l'indique bien son titre, se voulait une dénonciation du fanatisme, il stigmatisait en la personne de Mahomet les fondateurs de religion, faisait une œuvre de propagande, qui était le prétexte à un face-à-face philosophique entre Mahomet et Zopire. C'était une charge contre l'islam, mais aussi contre toute religion monothéiste, contre la superstition, la soumission aux dogmes et aux lois arbitraires, contre toute forme d'impérialisme, en faveur de la tolérance.

Pour se mettre à l'abri des sévérités de la censure, Voltaire eut l'audace de malicieusement dédier sa pièce à Benoît XIV, pape qui se disait en faveur de changements et qui, avec un grand sens de l'humour, accueillit spirituellement cet hommage ironique. Il aurait voulu gagner celui qui était son écrivain favori à la défense de l'Église alors que, pour l'Inquisition, l'apologie de la tolérance faisait de lui un hérétique : le Grand Inquisiteur Ganganelli aurait voulu vouer ses livres à l'autodafé.

Cette pièce caustique, engagée, la plus politique et la plus polémique que Voltaire ait écrite, créée en avril 1741 à Lille, provoqua un scandale à la Tartuffe, connut de violentes attaques pour sa critique audacieuse, encore que naïve. Elle fut interdite en août 1742. Elle contribua, avec l'"*Essai sur les mœurs*", à propager les idées de Voltaire, à faire de lui le chef reconnu des athées et des libres penseurs de l'époque.

Donnant la preuve que la littérature, lorsqu'elle est grande, ne vieillit jamais, elle a une troublante actualité. En septembre 1993, l'islamiste Tariq Ramadan établi en Suisse, qui fit alors son entrée dans le débat public et qui a depuis été très médiatisé, et Hafid Ouardiri, pote-parole de la mosquée de Genève, parvinrent à empêcher sa création dans la ville de Calvin à l'occasion des commémorations du tricentenaire de la naissance de Voltaire. En 2005, la pièce fut jouée dans un théâtre parisien sans l'ombre d'un problème. En 2005, une simple lecture de la pièce devant avoir lieu à Genève et dans une localité française voisine, Hafid Ouardiri intervint de nouveau auprès des autorités françaises et suisses pour qu'elle soit interdite. Mais, cette fois, les responsables politiques et artistiques de Genève et de la France décidèrent de faire respecter les règles laïques : la lecture tant redoutée eut donc lieu en présence d'un nombreux public et sous la protection de la police. Ainsi a été réaffirmé le droit du théâtre de questionner, de déranger, voire de séduire, la liberté de parole qui règle l'échange entre les comédiens et les spectateurs.

---

En juin 1741, Voltaire commença la rédaction de l'"*Essai sur les mœurs*".

En novembre, il revint à Paris.

Frédéric tenta de le brouiller avec Versailles. Sous le nom de Frédéric II, il monta sur le trône et fut libre désormais de voir Voltaire qui rêvait de rencontrer «le Salomon du Nord». Les premières rencontres les laissèrent insatisfaits. Le prince philosophe était devenu un roi guerrier et Voltaire condamnait la guerre pour des raisons économiques et morales.

En décembre, il fit un séjour à Cirey.

En 1742, la nomination de son ancien condisciple de Louis-le-Grand, le marquis d'Argenson, au ministère des Affaires étrangères lui permit de rentrer à Paris. En juin-octobre, il se fit alors à nouveau envoyer à Berlin comme diplomate amateur pour deviner les desseins du jeune souverain qui, en 1741, avait rompu l'alliance de son pays avec la France et signé, en 1742, une paix séparée avec l'Autriche.

En 1743, Voltaire fit la connaissance d'un de ces jeunes écrivains qui lui demandaient conseil et auxquels il répondait toujours avec une exquise courtoisie : Vauvenargues. Cette amitié, qui dura

quatre ans et ne se termina qu'avec la mort du jeune homme en 1747, est un des plus nobles épisodes de la vie de Voltaire. Immédiatement conquis par la finesse et la profondeur de l'écrivain, non seulement il le traita d'égal à égal, mais il sollicitait ses avis et ses critiques. Il professa pour ses ouvrages une admiration enthousiaste et certainement sincère, proclamant l'"Introduction à la connaissance de l'esprit humain" (1746) «un des meilleurs livres que nous ayons en notre langue». Pour tenter de nouveau d'entrer à l'Académie française et à l'Académie des sciences, il s'assura la protection de la duchesse de Châteauroux. Mais elle fut insuffisante. Le roi s'y opposait et il échoua. On lui préféra Marivaux, auteur au coeur sensible et raffiné qu'avec un malin plaisir il tournait souvent en ridicule : il ne fait que «peser des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée». Il fit jouer :

---

---

**"Mérope"**  
(1743)

Tragédie

Après avoir tué le roi Cresphonte ainsi que ses deux fils (le troisième, lui aussi appelé Cresphonte ayant été sauvé par sa mère, Mérope, et envoyé se réfugier en Grèce auprès d'un vieux serviteur alors que tout le monde le croit mort), Polyphonte se proclame tyran de Messénie. Il offre alors à Mérope de l'épouser. Elle consent mais à la condition que le mariage n'ait pas lieu avant dix ans. Ainsi espère-t-elle, au moment propice, pouvoir se venger de tant de crimes. Plusieurs années plus tard, paraît à la Cour un jeune homme appelé Égisthe qui a eu, se trouvant en état de légitime défense, le malheur de tuer un de ses compagnons. Mais, voyant au doigt du jeune homme une bague qu'elle connaît bien, Mérope croit reconnaître en lui le meurtrier de son troisième fils, et, à deux reprises, tente de lui enlever la vie. Avertie enfin par un serviteur que le prétendu Égisthe est son propre fils, la reine prépare sa vengeance. Les dix ans sont passés et déjà commence la cérémonie du mariage différé avec Polyphonte. Mais, soudain, Cresphonte arrache de la main du prêtre la hache du sacrifice et tue le tyran. Et le peuple en liesse le proclame roi.

Commentaire

On pourrait croire que Voltaire refait "*Andromaque*", mais, en fait, l'histoire de la reine de Messénie avait donné naissance à toute une tradition littéraire dès l'Antiquité, Euripide lui ayant consacré une tragédie dont il ne reste qu'une cinquantaine de vers. Puis elle tenta différents auteurs tels que le cardinal de Richelieu, Pomponio Torelli et Franscesco Scipione Maffei (1714). C'est cette oeuvre que Voltaire, qui fit la connaissance de l'Italien à Paris en 1733, a d'abord traduite puis imitée, traitant toutefois le sujet d'une manière toute personnelle. Dans une aimable lettre à Maffei, il exalta chaleureusement l'«ingénuité» de sa "*Mérope*" non sans ajouter toutefois que «*Paris et le parler français exigent un autre genre de simplicité*». Pour Voltaire, en effet, le tyran, loin d'être amoureux de la reine, ne voit dans le mariage qu'un moyen de consacrer son usurpation. De même, il supprima la scène où Mérope ordonne qu'on ligote Égisthe et se jette sur lui une hache à la main. Néanmoins, la pièce est plus «construite» que «sentie», et l'heureux dénouement est acquis au prix de quiproquos, de reconnaissances et de péripéties peu supportables pour le lecteur moderne. La pièce ne manque pas d'une certaine tenue.

Elle fut créée le 20 février 1743 avec un immense succès. On a retenu ces vers :

« *La vie est un opprobre, et la mort un devoir.* »

« *Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,  
La vie est un opprobre, et la mort un devoir.* » (II, 7).

« *Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.* »

---

---

Bientôt, son habileté diplomatique à Berlin, la protection que lui accordait la nouvelle favorite du roi, Mme de Pompadour, l'appui du duc de Richelieu, permirent à Voltaire, en 1744, un retour en faveur à la Cour où il fut de nouveau fêté, étant nommé historiographe du roi (avec une pension de deux mille livres) et gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Devenu poète officiel, il composa pour le mariage du dauphin un ouvrage de commande :

---

**“*La princesse de Navarre*”**  
(1745)

Opéra

Constance, princesse de Navarre, prisonnière du cruel roi de Castille, Don Pedro, parvient à s'enfuir. Elle se réfugie, sous une fausse identité, chez le baron Don Morillo, à la cour duquel elle rencontre le jeune Alamir, qu'elle prend en sympathie. Mais Alamir n'est autre que Gaston de Foix, l'ennemi héréditaire de la famille de Constance. Il tombe éperdument amoureux de la jeune fille, sans en rien laisser paraître, et refuse l'amour de Sanchette, fille du baron. Au cours d'une fête, Alamir apprend que des émissaires du roi réclament Constance. Il s'engage à la défendre, et elle lui avoue qui elle est. Don Pedro est vaincu par les Français, avec le soutien déterminant des armées du faux Alamir. Constance sent qu'elle aime Alamir, mais hésite : Sanchette l'aime aussi et la princesse le croit, en outre, de trop humble condition pour elle. Lorsque le héros vainqueur dévoile sa véritable identité, Constance peut l'épouser, oubliant la haine qui opposait les deux familles.

Commentaire

La musique fut composée par Rameau. L'oeuvre ne connut qu'un médiocre succès.

---

Le roi ayant souhaité que l'opéra lui soit à nouveau représenté après quelques remaniements et les deux auteurs s'étant poliment déchargés de la besogne, on la confia à un débutant plein d'avenir, Jean-Jacques Rousseau qui était à la fois musicien et écrivain. Il écrivit donc à Voltaire une lettre fort déférente, lui demandant la permission d'apporter des changements à son texte. Celui-ci répondit assez légèrement qu'il pouvait bien en faire ce qu'il voulait. Rousseau s'exécuta, coupa, réécrivit, changea le nom de l'opéra qui devint “*Les fêtes de Ramire*” et fut représenté à Versailles. Mais il fut bien blessé que ni Voltaire, ni Rameau, ne prirent la peine de savoir ce qu'il était advenu de leur oeuvre. Lui, qui avait seize ans de moins, qui n'avait pas encore commencé à écrire, avait beaucoup d'admiration pour l'oeuvre de la star internationale, mais allait, toute sa vie, souffrir de ce que l'autre ne le considère pas comme un interlocuteur sérieux : «Je vous hais... en homme digne de vous aimer si vous l'aviez voulu !».

En mai 1745, Voltaire célébra la victoire de Fontenoy, la plus grande victoire du règne, dans :

---

**“*La bataille de Fontenoy*”**  
(1745)

Poème

---

En août 1745, Voltaire correspondit avec le pape Benoît XIV qui accepta la dédicace de sa tragédie, “*Mahomet*”, et qui en retour, lui fit parvenir des médailles bénites. Il fut chargé de rédiger certaines lettres diplomatiques. Il composa en l'honneur du roi :

---

**“Le temple de la gloire”**  
(1745)

Opéra en un prologue et trois actes

Prologue : «*La Caverne de l'envie au fond du temple de la Gloire.*»

Premier acte : «*Bélus. Le Bocage des Muses. On aperçoit le temple de la Gloire.*»

Deuxième acte : «*Bacchus. Même lieu.*»

Troisième acte : «*Trajan. Une place de la ville d'Artaxabe.*»

---

La même année, la nièce de Voltaire, Marie-Louise Denis, devint sa durable maîtresse et commença à jouer ce grand rôle qu'elle allait avoir dans sa vie.

Il fit la connaissance de Rousseau et rencontra d'Alembert.

Ayant multiplié les démarches auprès de ses ennemis, Boyer, Languet, Gergy, Maurepas, leur donnant des gages de son orthodoxie en matière religieuse, désavouant les “*Lettres philosophiques*” qu'on lui reprochait, il fut enfin, le 2 mai 1746, élu à l'unanimité à l'Académie française dont les portes lui avaient été deux fois fermées. Il fut reçu le 9 mai. Son discours fut uniquement littéraire et il n'y fit aucune allusion aux questions qui auraient pu soulever des protestations ; il avait pris pour sujet : “*Des effets de la poésie sur le génie des langues*”.

Il eut des démêlés avec le poète Roi qui faisait circuler des libelles contre le nouvel académicien et entra dans un long procès contre le musicien Travenol qui les distribuait.

En juillet 1747, il fit publier à Amsterdam, sous le titre de “*Memnon*”, une première version de “*Zadig*”.

Le 14 octobre, Mme du Châtelet jouait au jeu de la reine et perdait une somme considérable. Voltaire lui dit en anglais : « *Ne voyez-vous pas que vous jouez avec des fripons?* » La phrase fut comprise par les assistants, et il dut quitter la Cour précipitamment. Cela mit fin à trois années de courtoisie officielle qui s'étaient révélées amères : il ne parvint jamais à se faire réellement apprécier du roi qui était horripilé par sa familiarité (l'ayant, dans “*Le temple de la gloire*” représenté sous les traits de Trajan, il lui demanda sur un ton jugé inconvenant : « *Trajan est-il content?* »), qui goûtait peu ses insolences et ne se laissait guère impressionner par le prestige des gens de lettres ; il essuya les jalousies des cibles de son ironie et sentit la vanité et les limites de la factice royauté mondaine et littéraire à laquelle il était parvenu.

Ces mésaventures les poussèrent à se réfugier à Sceaux, chez la jeune duchesse du Maine, petite-fille du grand Condé qui était mariée au fils aîné de Louis XIV et de Mme de Montespan, était impressionnée par l'esprit vif et aiguisé de Voltaire. Elle y tenait des «nuits blanches» au cours desquelles il donnait des représentations théâtrales. Il travailla de nouveau à “*Zadig*” et compose “*Le monde comme il va*”.

Par prudence, voulant s'éloigner encore plus de Versailles, il se rendit à l'invitation du roi de Pologne Stanislas Leszcynski qui était alors duc de Lorraine. Lors de ce séjour à Commercy et à Lunéville, de février à mai 1748, il eut, lui qui était surmené et souvent malade, la douleur de surprendre Mme du Châtelet dans les bras du médiocre poète Saint-Lambert, ce qui le fit bouder une semaine avant de se remettre à gazouiller.

L'année suivante, il fit reparaître sans nom d'auteur, sans indication de ville et sous un nouveau titre :

---



**“Zadig ou la destinée, histoire orientale”**  
(1748)

Nouvelle de 88 pages

Un jeune Babylonien, nommé Zadig, de bonne mine et paré de toutes les qualités, malgré son jeune âge, plein des meilleures dispositions, aussi honnête que sagace, s'est mis en tête d'être heureux. Mais Sémire, sa fiancée, l'abandonne, et Azora, qu'il épouse, lui est infidèle. Alors il étudie la nature, et acquiert ainsi une sagacité qui lui vaut de sévères condamnations. Toutefois, ayant évité les coups de l'envieux Arimaze, il devient le favori du roi et de la reine, remporte le prix de la générosité, est nommé premier ministre et donne la mesure de sa sagesse. Mais il tombe amoureux de la reine Astarté, et la jalousie du roi l'oblige à s'enfuir. Arrivé en Égypte, il délivre des mains d'un brutal une femme qui, se plaisant à être battue, l'accable de malédictions, devient l'esclave d'un marchand arabe auquel il rend d'éminents services, mais ayant contribué à détruire en Arabie la coutume barbare du bûcher, il est l'objet de la haine des prêtres. Dans l'île de Sérendib, sa sagesse l'ayant encore désigné aux coups du clergé, il s'enfuit, tombe au pouvoir d'Arbogad le brigand, finit par retrouver Astarté, et, après bien des épreuves, combats et énigmes, après avoir reçu de l'ange Jesrad, déguisé en ermite, une leçon étrange de résignation, il devient l'heureux roi de Babylone.

Pour un résumé plus complet et une analyse, voir VOLTAIRE – “Zadig”

---

Comme, dans sa disgrâce, on affecta de lui préférer Crébillon père, Voltaire se vengea en refaisant avec une grande supériorité les tragédies de son rival : c'est à cette lutte que sont dues : “*Sémiramis*”, “*Oreste*”, “*Rome sauvée*” (1752).

---

**“Sémiramis”**  
(1748)

Tragédie

Courtisane qui a séduit le roi, femme pleine d'orgueil et d'excès, meurtrière de son époux, Sémiramis prend le pouvoir par la ruse, prend la tête des armées qui luttent contre les Mèdes. Puis, mère incestueuse se livrant à la débauche, elle tue son fils.

Commentaire

Considérant que la “*Sémiramis*” de Crébillon est «*mal écrite, mal conduite, et sans intérêt*», Voltaire a osé en composer une autre version, où la courtisane incarne «la grande prostituée de Babylone» dont parle la Bible. L'intrigue complexe comporte reconnaissance et coups de théâtre. Il confia à Frédéric II : «*J'ai tâché d'y répandre toute la terreur du théâtre des Grecs, et de changer les Français en Athéniens. Je suis venu à bout de la métamorphose, quoique avec peine. Je n'ai guère vu la terreur et la pitié, soutenues de la magnificence du spectacle, faire un plus grand effet. Sans la crainte et sans la pitié, point de tragédies... La religion, combattue par les passions, est un ressort que j'ai employé, et c'est un des plus grands pour remuer les coeurs des hommes. Sur cent personnes il se trouve à peine un philosophe, et encore sa philosophie cède à ce charme et à ce préjugé qu'il combat dans le cabinet. Croyez-moi, sire, tous les discours politiques, tous les profonds raisonnements, la grandeur, la fermeté, sont peu de chose au théâtre ; c'est l'intérêt qui fait tout, et sans lui il n'y a rien. Point de succès dans les représentations, sans la crainte et la pitié ; mais point de succès dans le cabinet, sans une versification toujours correcte, toujours harmonieuse, et soutenue de la poésie d'expression.*»

Mais la pièce, jouée à Paris en 1748, échoua et Voltaire attribua cet échec aux carences de la salle de la Comédie Française.

La tragédie a été mise en musique sous le titre de “*Semiramide*”.

---

**“Le monde comme il va. Vision de Babouc écrite par lui-même.”**

(1748)

Nouvelle de 20 pages

Pour le compte de l'ange Ituriel, Babouc mène à Persépolis une enquête qui l'amène à la conclusion que «si tout n'est pas bien, tout est passable». Persépolis ne sera pas détruite : s'il y a des scandales, il y a des traits de vertu qui les compensent.

Commentaire

L'esprit du “*Mondain*”, la philosophie de Pope inspiraient toujours l'historiographe de Louis XV, le gentilhomme ordinaire de la chambre. Mais, s'occupant de faire jouer “*Sémiramis*” à Paris, il avait découvert l'Orient. Il lui permit d'exercer sa satire : «*Ce mage divisa en plusieurs parties ce qui n'avait pas besoin d'être divisé ; il prouva méthodiquement tout ce qui était clair ; il enseigna tout ce qu'on savait. Il se passionna froidement, et sortit suant et hors d'haleine. Toute l'assemblée alors se réveilla, et crut avoir assisté à une instruction.*»

Le titre “*Le monde comme il va*” pourrait convenir à l'ensemble de l'œuvre romanesque de Voltaire. C'est en effet le monde comme il va qu'il déroule sous nos yeux, et ce monde va mal, de plus en plus mal, sauf quelques éclaircies, que le philosophe constata à mesure qu'il vieillit.

---

**“*Memnon, histoire orientale*”**

(1749)

Nouvelle de six pages

« *Memnon conçut un jour le projet insensé d'être parfaitement sage [...] et par conséquent très heureux.* » Pour cela, il décida de renoncer aux femmes, d'être toujours sobre, de limiter ses biens. Mais il voit une femme en pleurs, ne peut s'empêcher de lui venir en aide, de s'unir à elle ; or l'oncle de la belle le menaçant, il doit lui céder ses biens. Pour se consoler, il s'enivre, joue, se dispute et se fait éborgner. Là-dessus, il apprend que l'argent qu'il avait placé a été perdu dans une banqueroute. Comme il veut protester contre le banqueroutier auprès du monarque de Ninive, un satrape l'en dissuade fermement. Dans sa détresse, il voit en songe le bon génie de la famille qui lui apprend que, pour sa part, il ne peut connaître de tels ennuis car il est un pur esprit venu d'une lointaine étoile, qu'il n'a pu veiller sur lui car il a dû s'occuper de son frère qui, en Inde, est encore plus malheureux, que, pour être « *assez heureux* », il ne faut jamais faire « *le sot projet d'être parfaitement sage* ». Memnon trouvant que « *certain poètes, certains philosophes, ont donc grand tort de dire que "tout est bien"* », le génie rétorque qu'il faut considérer « *l'arrangement de l'univers entier.* »

Commentaire

Des trois contes que Voltaire écrivit pour les cours qu'il fréquentait, “*Memnon*” est assurément le plus sombre : Dans “*Zadig*”, dans “*Le monde comme il va*”, bien et mal se trouvaient mêlés. L'espoir cependant subsistait d'un équilibre meilleur. Rien, dans “*Memnon*”, ne fait contrepoids à l'empire du mal. On n'y trouve pas cette élévation finale par laquelle s'achèvent les précédents récits. Le héros reste pitoyablement jeté à terre, bafoué, isolé, trahi, à jamais infirme, et ne reçoit pas même la consolation d'une bonne parole qui sonne juste. Pour la première fois, Voltaire se refusa à prendre de

la hauteur, et à jeter sur « *notre petit globe terraqué* » un regard en surplomb qui rajuste les choses. La perspective est tout à l'opposé de celle de "Zadig". Les paroles de Jesrad révélaient, dans un monde en apparence absurde, un ordre secret qui lui donnait un sens. L'ange qui fait à Memnon cette même révélation se couvre de ridicule à mesure qu'il parle, et c'est le pauvre borgne qui triomphe au milieu de son malheur. Pour belle et séduisante que soit la théorie de l'optimisme, elle ne peut effacer comme par enchantement les misères trop réelles de l'existence. Voltaire semblait vouloir appliquer la thèse de Mme du Châtelet, dans "*Institutions de physique*" (1740) : « Pour juger d'un événement, il n'en faut point juger en particulier et hors de la liaison et de la suite des choses ; mais il en faut juger par rapport à l'univers entier, et par les effets qu'il produit dans tous les lieux et dans tous les temps. » Cependant, vue par l'homme qui souffre, l'harmonie universelle n'est qu'une ironie. « *Je ne croirai cela que quand je ne serai plus borgne.* » "Memnon" dit la défaite la plus complète du corps, du cœur, de l'esprit.

On ne saurait parler cependant d'une liquidation du système optimiste. Cette nouvelle reflète le désarroi de Voltaire après l'infidélité de Mme du Châtelet, alors qu'il était lui-même, soumis à des états dépressifs, déçu par son expérience des cours. Il ne parvenait pas à accorder les exigences de sa pensée et celles de sa sensibilité. Il perdit pied un moment. On retrouvera la même crise dans "*Candide*".

Être philosophe, c'est comprendre qu'il faut extirper de son cœur toute exigence d'absolu, s'il est vrai que l'absolu n'est pas la mesure de l'être humain. Le besoin de perfection, qui dévore Memnon, semble à Voltaire aussi ridicule que l'inquiétude métaphysique de Micromégas. L'un tente d'escalader des chimères qui s'écrouleront sous lui ; l'autre, annihilé par sa propre angoisse, se noie dans la conscience de son propre néant. À égale distance de ces deux démesures, le bonheur commence avec l'acceptation détendue et enjouée de notre destin, et le vrai bon sens ne consiste pas à choisir ni à construire, mais à s'accommoder des choses telles qu'on les trouve.

La nouvelle fut achevée en février 1749 et parut la même année. La rédaction dut se situer entre octobre 1748 et janvier 1749.

---

**"Des embellissements de Paris"**  
(1749)

Essai

Commentaire

Voltaire dénonçait les carences dont souffrait la capitale et énonçait : « *Quand un souverain fait ses dépenses pour lui, il témoigne de sa grandeur ; quand il les fait pour le public, il témoigne de sa magnanimité.* »

---

Voltaire revendit sa charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, mais il en garda le titre. Le 10 septembre 1749, Mme du Châtelet, grosse des oeuvres de Saint-Lambert, mourut en accouchant d'une petite fille. Cette femme sensible et supérieurement intelligente avait occupé quinze ans de la vie de Voltaire qui fut accablé d'un profond chagrin parce qu'il avait perdu « *son meilleur ami* ». Il revint pour un temps à Paris où Mme Denis vint habiter avec lui. Il réagit d'abord en redoublant d'ardeur au travail pour produire :

---

**“Oreste”**  
(1749)

Tragédie

Oreste, qui, après le meurtre d'Agamemnon par Clytemnestre et Égisthe, a été envoyé par sa sœur, Électre, chez le roi de Phocide, Strophios son oncle, où il a passé sa jeunesse, rentre furtivement dans Argos. Il se fait reconnaître d'Électre et, de concert avec elle, venge la mort de son père par celle des deux coupables. Mais il est aussitôt poursuivi par les Érinyes, et, depuis, promène partout ses remords et sa démence.

Commentaire

C'était un autre sujet repris de Crébillon. C'est la seule tragédie de Voltaire où l'amour n'intervient pas. La pièce reçut un accueil mitigé.

---

**“Rome sauvée ou Catilina”**  
(1749)

Tragédie

Cicéron, consul romain, déjoue la conjuration de Catilina et fait exécuter ses complices. Il peut alors croire avoir réalisé autour de lui l'union de tous les honnêtes gens. Mais, accusé par le tribun Clodius Pulcher d'avoir fait exécuter sans jugement des citoyens, il est exilé en Grèce.

Commentaire

C'était un autre sujet repris de Crébillon. Voltaire raconta que, à la suite de la pièce de celui-ci, le 3 août 1749, le diable lui commanda : «Venge Cicéron et la France, lave la honte de ton pays» car ce monstre de Catilina ne méritait pas d'être le héros d'une tragédie tandis que Cicéron le méritait, et qu'en huit jours, il composa sa pièce, s'exclamant auprès d'un de ses correspondants : *«Cinq actes en huit jours, cela est très ridicule, je le sais bien ; mais si l'on savait ce que peut l'enthousiasme, et avec quelle facilité une tête malheureusement poétique, échauffée par les “Catilinaires” de Cicéron, et plus encore par l'envie de montrer ce grand homme tel qu'il est pour la liberté, le bien-être de son pays et de sa chère patrie ; avec quelle facilité, dis-je, ou plutôt avec quelle fureur une tête ainsi préparée et toute pleine de Rome, idolâtre de son sujet et dévorée par son génie, peut faire en quelques jours ce que, dans d'autres circonstances, elle ne ferait pas en une année ; enfin, “si scirent donum Dei”, on serait moins étonné. Le grand point, c'est que la chose soit bonne ; et il ne suffit pas qu'elle soit bonne, il faut encore qu'elle soit frappée au coin de la vérité, et qu'elle plaise. Vous aimez “Brutus” ; ceci est cent fois plus fort, plus grand, plus rempli d'action, plus terrible et plus pathétique. Je voudrais que vous eussiez la bonté de vous en faire lire les premières scènes, dont j'ai envoyé la première ébauche à M. d'Argental.»*

Il fit d'abord jouer “Rome sauvée” dans son logis de la rue Traversière-Saint-Honoré, lui-même tenant le rôle de Cicéron avec une verve extraordinaire et Lekain commenta, dans ses “Mémoires” : «Je ne crois pas qu'il soit possible de rien entendre de plus vrai, de plus pathétique et de plus enthousiaste, que M. de Voltaire dans ce rôle. C'était en vérité Cicéron lui-même, tonnant à la tribune aux harangues contre le destructeur de la patrie, des lois, des mœurs et de la religion». La pièce fut applaudie avec enthousiasme. Il la fit alors jouer à Sceaux, chez la duchesse du Maine, puis à Berlin, enfin à la Comédie-Française où elle eut onze représentations. Elle ne reparut pas souvent ensuite.

C'est une pièce où on s'intéresse ni à un seul personnage, ni à une famille, mais à un grand événement historique. Il lui manque l'intérêt de curiosité qu'on éprouve à suivre une intrigue avec l'effet de situations extraordinaires, de coups de théâtre ou de déclarations d'amour. Voltaire avait

voulu faire connaître aux jeunes les grandeurs passées des Romains et Cicéron : ses ouvrages servaient à l'éducation ; mais on ne savait pas jusqu'à quel point sa personne était respectable ; l'auteur était superficiellement connu ; le consul était presque ignoré. Ce qui attache, c'est le développement de grands caractères placés dans une situation forte : Catilina montre des contrastes de férocité et de séduction ; César naissant, est factieux et magnanime, fait pour être à la fois la gloire et le fléau de Rome ; Cicéron fait paraître dans le péril toute sa vertu et tout son courage. On a le plaisir d'entendre de grandes idées exprimées dans de beaux vers : «Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire».

---

**“Nanine ou le préjugé vaincu”**  
(1749)

Comédie en vers en trois actes

Fille de paysans, élevée par une noble dame qui, à sa mort, la confie à son fils, Nanine résiste aux avances de ce dernier, jeune libertin sans scrupules. Elle parvient à le rendre amoureux et à s'en faire épouser.

Commentaire

La pièce fut tirée du fameux roman de Richardson, “*Pamela ou la vertu récompensée*”. Ce sujet, qui était tout à fait dans l'esprit et dans le goût de l'époque, avait déjà séduit Boissy (“*Paméla ou la vertu mieux éprouvée*”) et Nivelles de Lachaussee (“*Paméla*”), mais les deux pièces avaient échoué, surtout la seconde, qui n'eut qu'une seule représentation et ne fut pas imprimée. Voltaire jugea prudent de débaptiser l'héroïne, et “*Nanine*” fut plus heureuse que “*Paméla*”. Elle réussit et eut douze représentations consécutives. À la troisième, où il assistait, placé aux troisièmes loges en face de la scène, il s'éleva un petit ricanement dans le parterre ; il se leva et cria tout haut : «*Arrêtez, barbares, arrêtez !*» et le parterre se tut. Après les premières représentations, il fit des changements non seulement dans le dialogue, mais encore dans la conduite de l'action, et il songea à la mettre en cinq actes, mais y renonça.

La pièce est une de ces «comédies larmoyantes» si chères aux gens du XVIIIe siècle. Voltaire négligeait la question morale et posait à une société inégalitaire la question politique du droit à la mésalliance pour un cœur amoureux et un esprit éclairé : la comédie devenait ainsi «philosophique», comme le sont ses contes. Mais c'est la meilleure de ses comédies. Elle reçut cependant un accueil mitigé. On y a remarqué cette maladresse cacophonique : «*Non, il n'est rien que Nanine n'honore*» (III, 8).

---

**“Micromégas”**  
(1750)

Nouvelle de 20 pages

Les habitants de Sirius sont immensément grands et doués d'une longévité infinie. L'un d'eux, Micromégas (nom qui signifie «petit-grand»), ayant été condamné à ne pas se présenter à la Cour pendant de longues années à la suite de la publication d'un de ses livres, va d'astre en astre, se rend ainsi sur Saturne dont les habitants ont une taille et une longévité bien moindres, d'où une conversation avec le secrétaire de l'Académie de Saturne sur la relativité des idées. En s'entretenant des sujets les plus divers, ils voyagent de conserve et arrivent sur la Terre sans même se rendre compte de l'existence de ses habitants dont les proportions sont si réduites qu'elles échappent à leurs sens. En faisant d'un diamant une sorte de microscope, Micromégas découvre d'abord une baleine qu'il observe en la tenant sur l'ongle de son pouce, puis un vaisseau portant des hommes, que les

voyageurs prennent d'abord pour des insectes, mais qu'ils finissent par reconnaître comme des êtres doués d'une âme, une fois qu'ils ont réussi à se faire comprendre de l'un d'eux et à apprendre leur langage. Lors d'un banquet de philosophes appartenant aux diverses écoles, ils exposent successivement leurs théories sur la nature de l'âme et la formation des idées. Au moyen de ces exposés, l'auteur se livre à une critique satirique de l'aristotélisme, ainsi que des systèmes de Descartes, de Malebranche et de Leibniz. Seul un disciple de Locke trouve grâce aux yeux des étrangers. Mais une tempête soudaine interrompt le colloque : tout disparaît jusqu'à ce que Micromégas retrouve dans une poche de sa culotte le vaisseau ainsi que l'équipage auquel il adresse des paroles pleines de bonté tout en déplorant l'orgueil ridicule de ces êtres minuscules, capables d'évaluations scientifiques exactes sur lesquelles ils sont d'accord mais qui se perdent dans de vaines spéculations métaphysiques divergentes.

### Commentaire

Les allusions historiques montrent le rapport qui existe entre "*Micromégas*" et les événements de la période où fut conçu le baron de Gangan : guerre russo-turque de 1736-1739, expédition scientifique de Maupertuis en Laponie (1736-1737), railleries contre le cartésien Fontenelle (l'auteur des célèbres "*Entretiens sur la pluralité des mondes*" caricaturé dans le secrétaire de l'Académie de Saturne), avec qui le newtonien Voltaire et Mme du Châtelet sont en mauvais termes. À la fin de l'introduction du "*Traité de métaphysique*", qui fut rédigé et remanié entre 1734 et 1738, se trouvent deux phrases qui nous orientent aussi vers le thème de "*Micromégas*" : «*Je suppose, par exemple, que, né avec la faculté de penser et de sentir que j'ai présentement, et n'ayant point la forme humaine, je descends du globe de Mars ou de Jupiter. Je peux porter une vue rapide sur tous les siècles, tous les pays, et par conséquent sur toutes les sottises de ce petit globe.*»

Micromégas est issu de Gangan. Est-il Gangan? Voltaire a-t-il retouché son oeuvre de 1739? C'est probable. Mais on n'a qu'un indice. Frédéric II faisait allusion, dans sa lettre, à un éloge flatteur que Voltaire avait glissé dans le conte à son intention. Or il n'y a rien de tel dans "*Micromégas*". Voltaire l'a peut-être supprimé à un moment de son séjour en Prusse où les relations avec le roi avaient déjà perdu de leur chaleur. Hypothèse qui expliquerait peut-être aussi que l'édition ait été anti-datée. La sérénité amusée, la sagesse souriante de ce texte sont le reflet des heures de Cirey et de Lunéville.

"*Micromégas*" est une histoire de science-fiction, celle d'un voyage interplanétaire fantaisiste, dont l'intention est satirique car le visiteur est un juge du monde qu'il découvre. Mais c'est un des premiers récits de voyage renversé, de voyage d'un extraterrestre qui vient sur la Terre, non d'humains qui vont dans l'espace. Ce voyage dans l'espace appartient à la fiction pure, les déplacements se faisant d'abord par des bonds de lune en lune, puis par la transformation d'une comète en engin spatial. Les étapes du trajet sidéral sont indiquées avec une fausse précision : l'anneau de Saturne, Jupiter, Mars, deux lunes, la côte de la Baltique en Botnie. Les distances, d'abord infinies (de lune en lune), s'amenuisant de plus en plus, sont chiffrables par millions de kilomètres, enfin presque à la mesure humaine. En même temps, se rétrécissent les surfaces, de Jupiter à une «*petite lueur*».. On a, à la fois, une descente vertigineuse et un rapetissement prodigieux.

Cependant, Voltaire s'abstient de tout pittoresque, de tout poncif romanesque et, avec humour, prête à ses deux géants planétaires la mentalité de voyageurs humains, soucieux de leur confort.

Mais il maîtrise parfaitement la technique de l'extrapolation, qu'il appelle «*proportion*». Quand il reprend à Cyrano le thème du voyage renversé, il met des proportions partout. Micromégas vient d'une planète tournant autour de Sirius, l'étoile la plus brillante du ciel : ce personnage est donc un géant et sa planète est «*en proportion*». Il est vrai que Voltaire attribue ce raisonnement à «*quelques algébristes*» (pour les partisans de la pluralité des mondes habités, c'était un lieu commun) et le tourne en dérision. Mais cette précaution d'humoriste, attentif à ne pas s'en laisser conter, ne l'empêche pas de multiplier les proportions un peu plus loin : Micromégas vit plus longtemps que nous et a des sens plus nombreux que les nôtres ; son soleil a plus de couleurs primitives que le nôtre ; même la matière a plus de propriétés chez lui. Plus fort que Gulliver et Gargantua, il pousse le gigantisme jusqu'aux abstractions.

La deuxième trouvaille de Voltaire fut le Saturnien. Micromégas, dans son voyage, ne rencontre pas directement les humains ; il aborde le système solaire par Saturne (qui était alors, de toutes les planètes connues, la plus éloignée du soleil) et constate sans surprise que les Saturniens ont une taille proportionnée à celle de leur planète, c'est-à-dire infime par rapport à celle des Siriens. Quand les humains entrent en scène, ils ne sont pas seulement des nains : situés à la sortie d'une double règle de trois, ils sont des nains pour les nains, une variation souriante sur un thème emprunté, cette fois, à Pascal. L'espérance de vie et le nombre de sens sont en proportion ; seules les couleurs primitives sont au nombre de sept, ce qui nous rappelle un peu cruellement que le soleil des Saturniens est aussi le nôtre. La taille de l'espèce intelligente est proportionnelle à la taille de la planète, mais en englobant bien des choses dans la notion de taille : le Saturnien et surtout le Sirien ont de meilleures perceptions et (sensualisme aidant) une plus grande intelligence que la nôtre. Mais Voltaire est beaucoup trop malin pour écrire noir sur blanc cette dernière proposition ; il se contente de la laisser planer sur l'ensemble de son texte.

Troisième gag : le Saturnien est secrétaire de l'Académie de sa planète, ce qui, pour le contemporain de Voltaire, comportait une allusion directe (et satirique) à Fontenelle, secrétaire de l'Académie des sciences et auteur des *“Entretiens sur la pluralité des mondes”*. À la fin de *“Micromégas”*, le secrétaire de l'Académie des sciences de Paris, c'est-à-dire Fontenelle en personne, est directement mis en scène et implicitement mis en proportion avec le Saturnien. Quelques perfidies nous rappellent que le personnage était un faux savant qui ne participait pas aux voyages d'exploration (il est vrai qu'il avait quatre-vingts ans au temps de celui auquel Voltaire fait allusion) et un vrai mondain qui mettait la vulgarisation scientifique en style fleuri. Le plus curieux, c'est que Voltaire adhéraient tout à fait aux attaques contre l'anthropocentrisme lancées par Fontenelle. Mais les *“Entretiens sur la pluralité des mondes”* sont un livre optimiste, où il y a partout des planètes habitées par des espèces intelligentes ; et Voltaire tenait à l'idée que les planètes ne sont pas égales entre elles et que notre espèce se situe très bas dans l'échelle de l'intelligence. Les savants de la Terre et même le savant de Saturne sont peu de choses à côté de Micromégas, qui dans sa planète n'est rien de plus qu'un honnête homme comme tant d'autres.

Toutes ces extrapolations successives n'ont qu'un but : préparer la rencontre du Sirien et des Terriens. Physiquement, ils se ressemblent (on nous a dit qu'ils ont les mêmes proportions) mais la différence de taille est telle qu'ils ne peuvent pas se voir, Voltaire va jusqu'à dire que les Terriens sont trop petits pour les meilleurs microscopes, et qu'ils ont beaucoup de peine à se parler. Il y a un véritable abîme, une transcendance des extraterrestres par rapport aux humains. Si l'on cherche dans la science-fiction moderne un authentique écho à *“Micromégas”*, on le trouvera chez Clarke.

Dans *“Memnon”*, paru avant *“Micromégas”*, mais probablement écrit longtemps après, le héros, après ses malheurs, reçoit en rêve la visite de son «bon génie», qui vient d'*«une petite étoile auprès de Sirius»* et appartient à une espèce très évoluée qui a résolu tous ses problèmes : *«Nous ne sommes pas trompés par les femmes, parce que nous n'en avons point ; nous ne faisons pas d'excès de table, parce que nous ne mangeons point ; nous n'avons point de banqueroutiers, parce qu'il n'y a chez nous ni or ni argent ; on ne peut pas nous crever les yeux, parce que nous n'avons point de corps à la façon des vôtres ; et les satrapes ne nous font jamais d'injustices, parce que dans notre étoile tout le monde est égal»*. Dans ces conditions, demande Memnon, à quoi passer le temps ? Et le Grand Galactique de répondre : *«À veiller sur les autres globes»*. On se croirait dans *“2001, odyssée de l'espace”*.

Micromégas, personnage nettement moins désincarné, fait du tourisme sur Terre et, en apprenant ce que sont les humains, éprouve tour à tour de la colère, de la sympathie et de l'hilarité. Il les aide tout de même en leur donnant un livre où ils verront *«le bout des choses»*. Il s'agit d'un livre blanc, et nous retrouvons le non-sens qui, pour Voltaire, est en effet le bout des choses.

*“Micromégas”* est un conte sur les proportions et, dans une proportion, il y a quatre termes (ou six, ou huit...) qui sont relatifs les uns aux autres, il n'y a donc aucun objet qui se définisse tout seul et qui puisse du même coup justifier les autres. Nous sommes dans un univers de signes qui jouent aux quatre coins comme en un palais de miroirs. La seule sagesse possible est de nous en apercevoir, comme *«le petit partisan de Locke»* par la grâce duquel cette histoire n'est pas tout à fait négative. On peut même rêver sur la dernière phrase, où Fontenelle dit à la vue du livre blanc : *«Je m'en étais bien*

*douté*». Douté de quoi? Douté que Micromégas s'est moqué des humains? Ou que le bout des choses est blanc? Le secrétaire de l'Académie des sciences n'était, peut-être, pas tout à fait idiot.

On pourrait croire que Rabelais ait donné à Voltaire l'idée de la disparité des tailles. Rien cependant de la truculence et de la bouffonnerie de l'auteur de "*Gargantua*". On pense plutôt à certains épisodes de "*Gulliver*" de Swift, devant le sérieux mathématique et l'exactitude parodique. Sérieux scientifique : si l'auteur s'amuse à faire saisir un infime vaisseau par le géant de Sirius, s'il égare un moment les navigateurs dans une poche de culotte, nous retrouvons ses convictions newtoniennes dans l'allusion aux lois de la gravitation, son intérêt pour les recherches savantes dans le recours au microscope, dans la référence à Réaumur ou à Van Leuwenhoek, sans parler de l'utilisation de termes connus, comme le thème pascalien des deux infinis exploité de façon neuve dans le but d'illustrer la relativité universelle, la pluralité des mondes habités illustrée récemment par Fontenelle, et, plus largement, la raillerie mordante à l'égard de nombre de systèmes philosophiques, le rejet des hypothèses hasardeuses, la modestie nécessaire du savant devant les résultats de son enquête, et, pour couronner le tout, la confiance dans la science.

Cette énumération ne doit pas rebuter : rien qui soit pédant ; rien non plus qui ressemble à ce que nous appelons science-fiction. Le sérieux n'est que feinte : le lecteur et l'auteur ne sont dupes à aucun moment du scénario, la fantaisie se fait poésie quand nos voyageurs célestes empruntent rayon de soleil, comète ou aurore boréale comme moyens de transport. Rien qui pèse dans des calculs dont le seul énoncé se teinte d'humour par une précision ou une allusion inattendue.

De ces moyens souriants, Voltaire se sert pour faire passer un certain nombre de vérités ou satisfaire quelques humeurs dans cette fable concluant à la vanité des humains. De passage sur Saturne, il égratigne un Fontenelle qui n'est pas suffisamment convaincu des mérites de l'attraction newtonienne. Ailleurs, c'est Derham, c'est le père Castel ou Maupertuis, et, évidemment, l'Inquisition, qui éprouvent les effets des rancunes de Voltaire. L'édition posthume de Kehl nous informe, par une note ajoutée au premier chapitre, que Fontenelle éprouva du dépit de ce qui est écrit du secrétaire de l'Académie de Saturne. Mais les pichenettes de "*Micromégas*" sont bien légères au regard des écrivains et des coups de griffe que Voltaire administra dans "*Candide*" ou "*La princesse de Babylone*".

Les vérités sont celles d'une sagesse éternelle. Non que Micromégas ait une personnalité bien affirmée : malgré sa taille, il est loin de s'égaliser à Pantagruel. Il est une sorte de réactif qui oblige les autres, le Saturnien d'abord, assez légèrement, les êtres humains ensuite, plus grossièrement, à révéler leur sottise : précipitation des jugements, prétention à parler de tout ce qu'on ne peut connaître, de l'âme par exemple, sottise surtout de nos guerres. Tout cela fait éclater la relativité de toutes les notions, que ce soit dans le monde physique, durée de notre vie, capacité de nos sens (le nom du Sirien, qui signifie «petit-grand», est on ne peut plus clair) ou dans le monde moral. La sagesse est de proportionner nos aspirations à nos sens, à notre constitution, bref de ne pas rêver l'impossible. Car nous ne percerons jamais le mystère d'un monde que nous ne pouvons saisir dans sa totalité. Voltaire dit-il jamais autre chose? «*L'homme n'est pas fait pour connaître la nature intime des choses ; il peut seulement calculer, mesurer, peser et expérimenter*», écrivait-il dans les "*Éléments de la philosophie de Newton*" en 1738. C'est ce que font les animalcules humains, et ils obtiennent des résultats exacts qui ne sont pas négligeables. Pascal l'avait déjà constaté, mais avec des conclusions bien différentes.

L'esprit mordant de Voltaire, inégalable dans l'art de dissocier tout un système au moyen d'une anecdote, cet esprit rusé et malicieux, qui sait se déguiser sous un masque d'ingénuité et d'innocence, s'exprime comme toujours dans un style d'une parfaite pureté, la langue étant, comme toujours chez lui, elliptique et limpide. Mais le conte ne possède pas la grâce souriante de "*Zadig*" et de "*Candide*", car, plus que dans ces deux autres contes, apparaît le caractère un peu abstrait d'un récit qui vise à exposer et à répandre des idées, et non à mettre en scène des personnages. Ce voyageur céleste qui n'est pas un homme, qui possède une sagesse supérieure à la nôtre, permet à l'auteur de réduire à ce qu'elles valent nos grandeurs et nos prétentions. On voit ici s'affirmer, chez l'écrivain ami des Lumières et du progrès, la vision désolée d'une humanité ignorante et sottise, infiniment petite et démesurément orgueilleuse.



En 1750, Voltaire fut publiquement diffamé par un certain Rousseau prénommé Pierre. Jean-Jacques Rousseau prit aussitôt sa plume pour assurer à Voltaire qu'il ne s'agissait que d'une homonymie regrettable et que lui-même n'était pour rien dans cette attaque, ajoutant que, d'ailleurs, il n'ambitionnait en aucun cas de devenir homme de lettres. Voltaire répondit avec humour qu'il n'en doutait pas.

L'échec d'une dernière tentative pour rentrer en grâce à la cour de Louis XV, la perte, contre les usages, de sa fonction d'historiographe du roi de France, la nouvelle qu'un poète médiocre, Baculard d'Arnaud, était en passe de l'éclipser, décidèrent Voltaire à répondre à l'invitation de Frédéric II de venir s'installer à Berlin, faite depuis longtemps et avec insistance mais à laquelle s'opposait Mme du Châtelet. Le roi de Prusse voulait que celui qu'il appelait «divin poète» devienne son professeur de français, de poétique, de rhétorique, de philosophie. Comme le roi se piquait de poésie en français, son «confrère en Apollon» avait déjà accepté d'être son correcteur littéraire (tout en se plaignant à un de ses correspondants : «*Voilà le roi qui m'envoie son linge sale à blanchir*»), lui signalant des erreurs mais terminant, en courtisan habile, par cet éloge : «*C'est Achille qui joue de la flûte en revenant de battre les Troyens*».

Voltaire se laissa persuader, envisageant le rôle qu'il pourrait jouer auprès d'un monarque éclairé et n'étant pas insensible aux honneurs et aux émoluments que lui promettait le roi de Prusse. Il signa un traité en bonne et due forme, et partit pour la Prusse. En juillet 1750, il arriva à Potsdam, au château de Sans-Souci, imitation rococo du château de Versailles, où il fut logé, nommé chambellan de Sa Majesté, doté de vingt mille livres de pension, ses exigences financières ayant irrité le roi qui tenait cependant beaucoup à l'avoir auprès de lui, en faire l'ornement de sa cour. Cependant, à Berlin comme à Potsdam, s'il s'amusa, il travailla beaucoup, passant quelques heures à corriger les ouvrages du roi, continuant son abondante correspondance.

Ce séjour nous vaut une série de lettres fort pittoresques. Ce fut d'abord l'enthousiasme et le bonheur, Voltaire ne tarissant pas d'éloges dans ses lettres à d'Argental et à Mme Denis sur le roi philosophe, «*mon patron, mon disciple et mon précurseur*», sur «*le Salomon du Nord*», sur «*les banquets de Platon*». En fait, ces propos emphatiques dissimulaient une relation complexe : tout en admirant le philosophe, Frédéric méprisait quelque peu l'homme, tandis que Voltaire attendait du monarque plus de vertus qu'il n'en avait, mentionnant ses relations homosexuelles avec, en particulier, le Français Darget : «*Il n'entrait jamais dans le palais ni femme ni prêtre. Mais les soupers étaient bien agréables*». Surtout, il voulait le convaincre de gouverner selon ses idées pour qu'il soit vraiment un «*despote éclairé*». Mais le gouvernement se marie mal avec la philosophie tolérante.

Se rendant compte qu'il n'était pas aimé, à l'instigation de Mme Denis, il prit des précautions. Frédéric, qui ouvrait son courrier, comprit qu'il n'allait pas rester longtemps auprès de lui. Les relations se refroidirent. Voltaire se brouilla avec le jeune poète Baculard d'Arnaud, avec le juif Hirschell (à cause d'une spéculation sur des billets de la banque saxonne qui entraîna un procès qui dura de novembre 1750 à février 1751), avec Maupertuis qui avait été nommé par le roi à la tête de son Académie mais dont il ridiculisa les projets. Cette plaisanterie passa pour manque de respect à sa majesté le roi qui entreprenait une politique culturelle pour faire rattrapper à la Prusse son retard. Voltaire acheva :

---

## **“Le siècle de Louis XIV”**

(1751)

### Essai en trente-neuf chapitres

Le premier chapitre sert d'introduction. Dès les premiers mots, Voltaire affirme son dessein : «*Ce n'est pas seulement la vie de Louis XIV qu'on prétend écrire : on se propose un plus grand objet. On veut essayer de peindre à la postérité non les actions d'un seul homme, mais l'esprit des hommes dans le siècle le plus éclairé qui fût jamais.*» En effet, explique-t-il, on ne compte que quatre grands siècles dans l'histoire du monde : le grand siècle grec qui fut celui de Philippe et d'Alexandre, ou celui de

Périclès ; le siècle de César et d'Auguste ; le siècle qui suivit la prise de Constantinople par les Turcs, l'époque des Médicis ; le siècle de Louis XIV, sous lequel « *il s'est fait dans nos arts, dans nos esprits, dans nos mœurs, comme dans notre gouvernement, une révolution générale qui doit servir de marque éternelle à la véritable gloire de notre patrie* ». Auparavant, les Français étaient des « *barbares* ». Ils n'avaient aucun des « *arts aimables* » et ils négligeaient les « *arts utiles* ». Chez eux, pas de commerce, pas d'industrie, pas de lois, pas de coutumes fixes. « *Pendant neuf cents années, le génie des Français a été presque toujours rétréci sous le gouvernement gothique.* » Soudain parut Louis XIV et ce fut l'épanouissement, l'apparition de cette lumière qui devait éclairer toute l'Europe.

Après un tableau des « *États de l'Europe avant Louis XIV* », où il résume la situation de chaque royaume, dépeint celle de la France comme lamentable aux points de vue matériel, intellectuel et moral, et montre notre nation « *plongée dans l'ignorance* » (chapitre II), l'historien raconte, dans un ordre chronologique approximatif, les grands événements politiques et surtout militaires du règne : troubles civils, guerres, coalitions, succès et défaites, négociations et traités de paix. Ce récit occupe la plus grande partie de l'ouvrage (chapitres III à XXIV). Cette épopée glorieuse, qui se termine dans la lassitude et les revers de la fin du règne, fait l'objet d'un récit clair et alerte ; Voltaire se joue des complications de la politique de l'époque pour nous en présenter un tableau d'une noble sobriété et d'une grande ampleur. Se détachent particulièrement certains épisodes comme celui des victoires foudroyantes de Condé, celui très pittoresque et plein de vie de la bataille de Steinkerque, et d'admirables portraits : ceux de Turenne, du maréchal de Luxembourg, de Catinat, celui surtout de Villars, dont Voltaire fut le protégé et l'enthousiaste admirateur et de qui il proclame qu'il aurait pu sauver les troupes françaises des défaites des dernières années.

Dans une suite de quatre chapitres (XXV à XXVIII) intitulés « *Particularités et anecdotes* », Voltaire rassemble tout ce qu'il a pu connaître sur la vie de la Cour par les témoins oculaires : sans doute certaines des informations qu'il a recueillies ne sont-elles que des bruits, des racontars : la plupart cependant ont un cachet d'authenticité et projettent sur l'époque de menues mais vives lueurs. Ce sont :

- Le procès de Fouquet, auquel Voltaire témoigne une indulgence excessive.
- L'histoire du mystérieux Masque de fer. Il racontait l'arrivée à l'île Sainte-Marguerite, avant son transfert à la Bastille, d'un « *prisonnier inconnu, d'une taille au-dessus de l'ordinaire, jeune et de la figure la plus belle et la plus noble* », donnant ce détail alors que le captif portait « *un masque dont la mentonnière avait des ressorts d'acier qui lui laissaient la liberté de manger avec le masque sur son visage* » ? À la Bastille, il le dépeignait « *logé aussi bien qu'on peut l'être dans ce château et toujours satisfait dans son grand goût pour le linge d'une finesse extraordinaire et pour les dentelles* ». Il jouait de la guitare, « *faisait grande chère et le gouverneur s'asseyait rarement devant lui* ». La réimpression de 1752 ornait un peu plus la légende de « *l'homme au masque de fer* ». Le mystérieux inconnu aurait jeté par sa lucarne un plat d'argent portant un message gravé au couteau. Au pêcheur venu le rapporter à M. de Saint-Mars, le gouverneur de l'île, celui-ci aurait déclaré : « *Allez, vous êtes bien heureux de ne pas savoir lire* ». En 1753, Voltaire relança le mystère par une nouvelle précision : « *C'était un homme qui avait tous les secrets de M. Fouquet. Or pourquoi des précautions si inouïes pour un subalterne ? Qu'on songe qu'il ne disparut en ce temps-là aucun homme considérable* ». De nouveaux détails apparurent encore sous la plume de Voltaire en 1763 et en 1770, préparant la bombe finale qui explosa en 1771 dans « *Questions sur l'Encyclopédie* », mais que l'auteur attribua avec prudence à une « *addition de l'éditeur* » : « *le Masque de fer* » était un frère aîné de Louis XIV dont celui-ci aurait découvert l'existence à la mort de Mazarin. Par un souci d'égratigner l'absolutisme monarchique ou par un désir de s'amuser au détriment de ses contemporains, en les faisant douter de la légitimité des Bourbon, Voltaire avait habilement fixé par écrit la tradition orale dans son effort pour cristalliser sur un modèle unique des traits empruntés à des sources différentes.
- Le terrible drame des Poisons.
- Le tableau des fêtes et des intrigues de la Cour.
- Les amours du roi avec Mlle de La Vallière, Mme de Montespan, Mlle de Fontanges, l'histoire de Mme de Maintenon.

- Sur Louis XIV lui-même, après la relation de sa mort, nombre d'anecdotes, de mots qu'il a prononcés, qui permettent à Voltaire de le déclarer «bon père, bon maître, toujours décent en public, laborieux dans le cabinet, exact dans les affaires, pensant juste, parlant bien et aimable avec dignité».

Si certaines anecdotes contenues dans ces quatre chapitres nous paraissent aujourd'hui bien ressassées, il ne faut pas oublier qu'elles ne furent rendues publiques que par "*Le siècle*" et que ces quatre chapitres contribuent à nous restituer l'atmosphère de l'époque, l'air du temps, beaucoup mieux que de longues dissertations.

Voltaire revient ensuite aux affaires politiques, mais, cette fois, il s'agit du gouvernement intérieur de la France, de l'administration sous Louis XIV : le grand homme dans ce domaine, c'est Colbert, qui a mis dans un tel ordre les finances et le commerce, dès le début du règne, que son œuvre ne pourra pas être tout à fait compromise, même par les catastrophes de la fin. Voltaire insiste sur les tentatives de codification de l'époque, sur le développement du commerce qui fit de la France, nation toute paysanne sous Henri IV, la rivale heureuse de la Hollande et de l'Angleterre et même une puissance coloniale. Le moyen de cette expansion dans le monde, c'est la marine, à laquelle Colbert attacha tous ses soins. L'organisation de l'armée, l'état des finances font l'objet d'exposés clairs mais succincts.

Les trois chapitres suivants (XXXI à XXXIV) revêtent une importance toute particulière. C'est un peu pour eux que Voltaire a écrit "*Le siècle*", c'est aussi un peu pour eux, que nous le lisons. Voltaire commence son tableau de cette «*révolution dans l'esprit humain*» par un rapide exposé des progrès accomplis dans le domaine des sciences et surtout des sciences expérimentales : il y signale l'apport considérable des savants anglais et la part prise en France par le pouvoir royal dans le développement des sciences. Le chapitre XXXII, "*Des beaux-arts*", est tout entier consacré aux lettres. Voltaire y expose avant tout les progrès de la langue et du style. Après avoir montré la contribution des grands prédécesseurs : Jean de Lingendes, Guez de Balzac, Voiture, Olivier Patru, il arrive à la date de 1656, qui vit paraître «*le premier livre de génie qu'on vit en prose*» : "*Les provinciales*". Les étapes suivantes de la formation de la littérature classique sont marquées, selon lui, par les "*Maximes*" de La Rochefoucauld, les "*Sermons*" de Bourdaloue, supérieur à Bossuet, "*Les caractères*" de La Bruyère, "*Les aventures de Télémaque*" de Fénelon. Toutes ces œuvres ont d'autant plus d'importance aux yeux de l'historien, qu'elles sont des créations originales de ce siècle. Rien qui leur soit comparable n'existait chez les Anciens. Cette admirable floraison de la prose française fut précédée de la renaissance de la poésie, de la poésie lyrique avec Malherbe, de la poésie tragique avec Corneille. Mais Racine est très supérieur à Corneille : «*La raison en est que Racine, dans tous ses ouvrages, depuis son "Alexandre", est toujours élégant, toujours correct, toujours vrai ; qu'il parle au cœur ; et que l'autre (Corneille) manque trop souvent à tous ces devoirs.*» - «*Il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés.*» Et Racine atteint au plus haut de son génie, avec «*le chef-d'œuvre de la scène*» : "*Athalie*". Passant au théâtre comique, Voltaire en vient à l'auteur qui éclipse tous ses rivaux : Molière, à qui il reconnaît comme principal mérite, dans son siècle, d'avoir été un «*législateur des bienséances du monde*». Puis il montre fort pertinemment la part personnelle et fort éclairée que prit le roi dans cet éclat des lettres. C'est grâce à cette extraordinaire floraison de génies que la langue française a triomphé de par le monde. Mais cet excès même de talents rend difficile la tâche à leurs successeurs : «*Il ne s'éleva guère de grands génies depuis les beaux jours de ces artistes illustres ; et, à peu près vers le temps de la mort de Louis XIV, la nature sembla se reposer.*» La route maintenant est difficile pour les artistes, car elle a été trop battue. «*Les grands hommes du siècle passé ont enseigné à penser et à parler ; ils ont dit ce qu'on ne savait pas. Ceux qui leur succèdent ne peuvent guère dire que ce qu'on sait. Enfin, une espèce de dégoût est venu de la multitude de ces chefs-d'œuvre.*» Toutefois, Voltaire se réserve pour lui-même une porte de sortie ; il ajoute, en effet, que, dans le domaine épique par exemple, il n'existe, au témoignage de l'abbé Dubos, qu'un seul vrai sujet : «*la destruction de la Ligue par Henri le Grand*» ; c'est le sujet de sa "*Henriade*". Le chapitre XXXIII est consacré aux arts. Il est d'une très grande brièveté et insiste surtout sur la fondation par Colbert de l'Académie de peinture à Rome (l'actuelle villa Médicis). Au chapitre XXXIV, Voltaire donne un tableau

passablement incomplet "*Des beaux-arts en Europe, du temps de Louis XIV*", la plus grande partie du chapitre est consacrée aux poètes anglais qu'il a connus.

"*Le siècle de Louis XIV*" se termine sur cinq chapitres consacrés aux affaires ecclésiastiques (XXXV à XXXIX). Là, Voltaire devint polémiste : ce siècle serait en tout point admirable s'il n'avait laissé tant de place à la superstition et aux querelles religieuses ; Louis XIV serait le souverain idéal s'il n'avait eu pour confesseur un jésuite. L'auteur étudie successivement les tentatives pour constituer l'Église gallicane (l'affaire de la Régale, les assemblées du clergé), le quiétisme, et, en leur consacrant à chacun un chapitre à part, le calvinisme (révocation de l'édit de Nantes, exode des réformés hors de France) et le jansénisme. Enfin, l'œuvre s'achève sur un curieux chapitre (XXXIX) : "*Disputes sur les cérémonies chinoises. Comment ces querelles contribuèrent à faire proscrire le christianisme à la Chine.*"

En appendice à son œuvre, Voltaire a ajouté de nombreuses notes biographiques d'une grande utilité (la "*Liste raisonnée des enfants de Louis XIV, des princes de la maison de France de son temps, des souverains contemporains, des maréchaux de France, des ministres, de la plupart des écrivains et des artistes qui ont fleuri dans ce siècle*"). Le plus intéressant pour nous est le "*Catalogue de la plupart des écrivains français qui ont paru dans le siècle de Louis XIV*", liste de plusieurs centaines de noms, contenant de précieuses indications biographiques et bibliographiques, ainsi que de brefs jugements qui complètent heureusement le trop succinct panorama du chapitre XXXII. Par contre, le catalogue des artistes célèbres nous semble bien maigre : parmi les musiciens, Voltaire n'étudie que Lully et ne cite, à côté de lui, que Colasse, Campra et Destouches ; parmi les peintres, il s'étend longuement sur Lebrun et Lemoine et ne fait que citer Watteau.

### Commentaire

C'est le livre que Voltaire a mis le plus longtemps à composer ; puis, une fois paru, à compléter et à modifier. Il est impossible de porter un jugement sur cette œuvre, si on n'a d'abord retracé les étapes de sa composition, car le dessein de l'auteur alla sans cesse en s'élargissant.

Quand, en 1732, il conçut le projet de ce livre, il voulait montrer la supériorité de ce XVIIe siècle, si fertile en grands esprits, et la supériorité de Louis XIV (qui sut non seulement récompenser les artistes et les faire respecter, mais les susciter) sur le gouvernement de Louis XV qui l'avait embastillé et envoyé en exil ; faire ressortir ainsi les défauts de son temps. Il y avait quelque audace et quelque courage à entreprendre, à cette époque, une telle œuvre. La mémoire de Louis XIV était honnie, on ne se souvenait que des misères de la fin du règne, de l'austérité des dernières années, auxquelles avait succédé le joyeux désordre de la Régence. Voltaire avait vu les dernières années du grand roi, sa vie accidentée l'avait mis en rapport avec un grand nombre de témoins directs, de personnages qui avaient joué un rôle important sous Louis XIV. C'est la grandeur de ce siècle, l'éclat des arts et des lettres, la protection qui leur fut accordée, leur rayonnement sur l'Europe entière qui l'éblouirent et lui firent déprécier son temps. L'injustice de ses contemporains le choquait : il lui fallait réhabiliter l'époque et le souverain.

Dès 1733, il commença à s'enquérir auprès de ses correspondants, plus âgés que lui, les d'Argenson, le duc de Richelieu, les Vendôme, la duchesse du Maine, Villeroi, Villars, les parents de Fouquet et Mme de Maintenon, de renseignements inédits, de leurs souvenirs sur cette époque ; il lut beaucoup, rassembla une documentation considérable.

Les événements de 1734 interrompirent bientôt son labeur. Ayant dû fuir en Lorraine, étant séparé de ses notes, de ses documents, il dut abandonner sa tâche. Mais, dès qu'il se trouva installé à Cirey, au calme et disposant de ses livres, ce fut "*Le siècle*" qui l'occupa. Il y travailla en 1735, 1737 et 1738. De plus en plus, déçu dans ses ambitions mondaines, il se tournait vers le clan des philosophes, et l'orientation de ses travaux s'en ressentit ; de là, la tendance de plus en plus anticléricale de l'ouvrage. De plus, le propos devint lui-même plus ample : si le XVIIe siècle avait été l'apogée du classicisme, il n'était qu'une étape dans l'histoire du progrès de l'esprit humain, incarné désormais par le «siècle des philosophes».

En 1739, Voltaire rendit publics, sous le titre d'«*Essai sur le siècle de Louis XIV*», les deux premiers chapitres. Ils furent imprimés à Amsterdam d'abord, puis à Paris, en tête d'un «*Recueil de pièces fugitives*». Ils furent saisis aussitôt que parus.

Voltaire, effrayé et découragé, ne fit pas paraître, en 1740, comme prévu, l'ouvrage complet que nous connaissons assez bien, dans ses lignes générales, par trois de ses lettres fort importantes : dans la première, écrite aussitôt après la parution de l'«*Essai sur le siècle de Louis XIV*» et adressée à «*milord Hervey, garde des sceaux d'Angleterre*», il expliquait, à l'usage des étrangers, les raisons de la grandeur de Louis XIV et le titre qu'il avait choisi : le XVII<sup>e</sup> siècle a bien été le siècle de Louis XIV, car «*Louis XIV a instruit les nations : tout, jusqu'à ses fautes, leur a été utile [...] Il n'a pas fait du bien seulement aux Français, il a fait du bien aux hommes*», et il précisait : «*En un mot, c'est encore plus d'un grand siècle que d'un grand roi que j'écris l'histoire.*» ; dans la deuxième, adressée au marquis d'Argenson (1740), il justifiait les vues exposées par lui ; enfin, la troisième, antérieure à la publication de l'«*Essai*» (1738), adressée à l'abbé Dubos, qui était historien, nous renseigne à la fois sur les sources qu'il a consultées, la manière dont il a traité son sujet, le plan de l'ouvrage dans son premier état : on y voit que, par la suite, il a singulièrement augmenté le nombre de chapitres consacrés à la vie privée de Louis XIV, qui passèrent d'un à quatre, et ceux consacrés aux affaires ecclésiastiques à cinq au lieu de deux ; par contre, il diminua sensiblement la place réservée à l'histoire des arts. Ceci suffit à montrer l'évolution dit projet : conçu d'abord comme un parallèle entre l'état des sciences, des lettres et des arts au XVII<sup>e</sup> siècle et au XVIII<sup>e</sup>, l'œuvre s'élargit et prit une portée sociale : elle devint une histoire des mœurs.

Peu après, Voltaire rentra en grâce, et fut chargé de missions diplomatiques, poète attiré à la Cour, historiographe du roi. Il fut alors bien obligé de convenir que le roi était un protecteur éclairé des lettres au même titre que son aïeul. Non seulement il serait pour le moins inopportun de publier «*Le siècle*», mais l'ouvrage n'avait plus de sens. Toutefois, ce accommodement avec le pouvoir ne dura pas ; de nouveau, Voltaire était brouillé. Il se réfugia auprès de Frédéric II. Il travailla alors «*comme un bénédictin, jour et nuit*» ; il «*s'enfonça jusqu'au cou*» dans son œuvre. Sa préoccupation, déjà affirmée en 1740 dans une lettre à d'Argenson, de faire non l'histoire d'un roi, mais celle d'une nation, fut beaucoup plus sensible dans ce remaniement.

En 1751 et 1752, parurent à Berlin les deux volumes du «*Siècle de Louis XIV publié par M. de Francheville, conseiller aulique de Sa Majesté, et membre de l'Académie royale des sciences et belles lettres de Prusse*». Outre le fait que l'œuvre n'était pas signée par Voltaire, elle présentait cette particularité d'être imprimée tout entière avec l'orthographe de l'auteur (pas de capitales dans le texte en particulier). Le succès fut immédiat et immense.

Une édition nouvelle parut en 1752 à Dresde. La même année, Voltaire annonça, dans deux «*Avertissements*», qui parurent en juin et en novembre dans «*Le Mercure*», qu'il allait compléter son œuvre. Mais, en 1753, une édition pirate parut par les soins de La Beaunelle, qui ajouta quelques notes aigres-douces de son propre cru. Voltaire répondit aussitôt dans un «*Supplément au Siècle de Louis XIV*». Depuis 1756 jusqu'à l'édition définitive de 1768, il compléta son œuvre : il y ajouta des références à des mémoires nouveaux, il y incorpora des renseignements recueillis depuis, il la grossit de notes, mais surtout il la rattacha à l'«*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*», de telle sorte que «*Le siècle*» apparaît comme une illustration fort développée de l'«*Essai*».

C'est une des plus belles œuvres de Voltaire. Il s'y montre un classique et, dans un genre qu'ils n'avaient point abordé, l'égal des grands écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle, dont il proclamait ici l'éclatante supériorité. Mais, s'il a le sens de l'anecdote, son style manque de vie. S'il a une précision, une clarté, une aisance qu'on ne peut qu'admirer, si la prose est remarquable de concision et de clarté, il est sec et abstrait ; le réel, le sensible, la couleur disparaissent trop souvent. On peut également critiquer sa composition. Traitant un aspect après l'autre, il montre mal les liens intimes qui les relient : la description du château de Versailles ne se trouve qu'après la narration de la vie privée de Louis XIV qui s'y est déroulée ; il n'est question qu'au chapitre XXIX de la politique commerciale de Colbert, alors que la guerre de Hollande qu'elle a provoquée est traitée au chapitre X.

C'est le plus important des travaux historiques de Voltaire. Il y fit preuve d'une grande sûreté de jugement, l'échelle des valeurs au nom desquelles il loue ou condamne étant d'une solidité permanente ; d'un esprit critique sérieux, si l'on met à part son attitude polémique quand il abordait les

affaires religieuses qui entachèrent le règne de Louis XIV et quand il voulait critiquer indirectement le règne de Louis XV. Avec une incroyable netteté d'esprit, il se dirige avec aisance au milieu du chaos des faits, saisit le fil conducteur et ne le lâche plus : chaque chapitre est un chef-d'œuvre de lucidité, de rapidité, d'intelligence, d'esprit de synthèse. Il reconnaissait que Louis XIV fut un despote, mais «*un despote éclairé*», le modèle des rois, le roi fait homme, et il ne manqua pas d'être très sensible à cette espèce de perfection de la vie, des attitudes, des mots du roi. Il n'est pas insensible non plus à sa gloire militaire, ni à sa gloire politique, qu'il condamne cependant par principe. Avec un instinct très sûr d'historien, il savait fort bien que les siècles à venir reviendraient sur cette condamnation et qu'ils remettraient les choses en place. Ce qui est remarquable, c'est qu'il ait tenté d'anticiper le jugement de l'Histoire et qu'il y ait, somme toute, admirablement réussi. En traitant les événements diplomatiques et militaires mais plus encore le développement du commerce et le rayonnement des lettres et des arts, Voltaire voulait glorifier «*tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou dans l'agréable*». Mais ce qui importe, c'est la conception qu'il se faisait de l'Histoire et la manière dont il la mit en œuvre : par là, il était tout moderne. Si l'*"Histoire de Charles XII"* était déjà une oeuvre moderne, ce n'était encore qu'une biographie historique ; "*Le siècle de Louis XIV*" est un tableau des progrès de l'esprit humain au XVIIe siècle, un ample tableau de mœurs, ce qui intéressait étant «*l'esprit, les mœurs, les usages des nations principales, appuyés de faits qu'il n'est pas permis d'ignorer*» ; ce qu'il lui fallait montrer, c'est «*quelle était la société des hommes ; comment on vivait dans l'intérieur des familles ; quels arts étaient cultivés*». Avec "*Le siècle de Louis XIV*", il donnait la première grande oeuvre historique, où le personnage central était la nation et non plus le souverain seul, où l'intérêt était concentré sur les mœurs et non sur les batailles. Avec cette oeuvre, encore imparfaite sans doute au point de vue de la science historique, il ouvrait la voie à l'Histoire telle que la comprendra et l'illustrera le XIXe siècle.

---

---

**"Dialogues philosophiques"**  
(1750-1751)

---

---

En 1751, la belle passion des débuts entre le roi et le philosophe s'était transformée en mariage de raison, Voltaire devenant las du roi. Or on lui rapporta que Frédéric aurait dit : «*J'aurai besoin de lui encore un an, tout au plus ; on presse l'orange et on en jette l'écorce*». Il était donc éclairé, mais il ne pouvait partir : il aurait fallu qu'il obtînt un congé qu'on ne lui accordait pas. Et il ne savait où aller. De plus, il avait deux éditions sur les bras, celle du "*Siècle de Louis XIV*" et celle de ses "*Œuvres*" et jetait aussi les premières esquisses de son futur "*Dictionnaire philosophique*", ouvrage destiné par son maniement plus commode à concurrencer "*l'Encyclopédie*" en cours d'élaboration. Enfin, par son penchant à la raillerie, il se fit des ennemis acharnés, surtout parmi les écrivains français établis à Berlin. Jaloux de Baculard d'Arnaud, il le fit chasser. Il eut, avec un banquier, des tractations suspectes. Contre l'abbé La Mettrie, il écrivit :

---

---

**"Poème sur la loi naturelle"**  
(1752)

---

---

La loi naturelle, sur laquelle la religion est fondée, stipule que Dieu a donné aux êtres humains les idées de la justice, et la conscience pour les avertir, comme il leur a donné tout ce qui leur est nécessaire. C'est une morale universelle. Mais les êtres humains ont pour la plupart défiguré, par les opinions qui les divisent, le principe de la religion naturelle qui devrait les unir. Le gouvernement devrait calmer les malheureuses disputes religieuses qui troublent la société.

## Commentaire

Voltaire entendait s'opposer au matérialisme de La Mettrie et exposer en liberté sa thèse déiste dans ce poème qui fut composé pour Frédéric II, en 1751, chez la margrave de Bayreuth, qui était sa sœur. On remarque ces vers :

« *L'univers est ce temple où siège l'Éternel* ».

« *Le ciel fit la vertu ; l'homme en fit l'apparence.* »

« *Que conclure à la fin de tous mes longs propos ?  
C'est que les préjugés sont la raison des sots.* »

Le poème fut imprimé à Paris.

---

---

### **‘L'Histoire de la guerre de 1741’**

(1752)

---

---

Une querelle avec le président de l'Académie de Berlin, le mathématicien français Maupertuis, que Voltaire accusa de mauvaise conduite et d'abus de pouvoir envers un érudit, tourna mal. Il le ridiculisa en lançant contre lui :

---

---

### **“Histoire du docteur Akakia et du natif de Saint-Malo”**

(1752)

Pamphlet de 44 pages

## Commentaire

C'était la réunion de quelques opuscules publiés séparément : “*Diatribes du docteur Akakia*” (comprenant “*Le décret de l'Inquisition*”, “*Le jugement des professeurs*”, et “*L'examen des lettres*”) ; “*La séance mémorable*” ; “*Le traité de paix*” ; “*La lettre du docteur Akakia*”, etc. En réunissant ces pièces, on y ajouta un petit préambule, et entre chacune d'elles quelques phrases en forme de N. B.. Ces opuscules furent composés à l'occasion de la querelle de Maupertuis avec Koenig. C'est un texte féroce.

---

---

Le 25 décembre, Frédéric de Prusse, furieux, ordonna la destruction publique, par le feu, de cette oeuvre. Ainsi, sept mois à peine avaient suffi pour que la situation de Voltaire se gâte sérieusement, pour que l'intérêt de l'État s'oppose à la liberté de penser. En janvier 1753, à une lettre menaçante du roi, Voltaire répondit sur un ton de soumission, se présentant comme « *un vieillard accablé* ». Ils eurent un « *souper de Damoclès* », mais Voltaire était décidé à quitter celui qu'il avait cru philosophe et qui le traitait comme un quasi-valet. Si, pour Frédéric II, Voltaire était le contemporain capital, pour Voltaire, Frédéric II était le despote.

Il demanda son congé, essuya d'abord un refus du roi qui ne l'autorisa à partir qu'en mars. Le 26 mars, il quitta la cour après un semblant de réconciliation, prenant prétexte d'aller aux eaux pour regagner à lentes étapes la frontière française, en prenant son temps, en passant par des cours où on le fêta, s'arrêtant chez la duchesse de Saxe-Weimar, à la prière de laquelle il rédigea les “*Annales de l'Empire*”, le plus médiocre de ses ouvrages. Mais il avait emporté un livre de poèmes du roi dont il s'apprêtait à faire gorge chaude. Aussi, ripostant à son tour, Frédéric lui tendit un piège à Francfort, pourtant ville libre de l'Empire, le fit arrêter et l'humilia aux yeux de l'Europe entière, faisant fouiller ses bagages par un de ses agents qui voulait mettre la main sur « l'œuvre de poésie du roi, son maître ». Il

resta emprisonné plus d'un mois tandis qu'un autodafé de ses livres était allumé dans les rues de Berlin. Sa mésaventure était abondamment commenté dans tous les salons.

Dans ses lettres, Voltaire raconta cette aventure burlesque avec une verve moqueuse où percent cependant la rancune et l'indignation. Dans une lettre à Mme Denis (Mayence, «9 de juillet» 1753), il lui confia ses inquiétudes : en France, on le considérait comme Prussien, le roi ne voulait pas l'y laisser rentrer : il était «*le cul entre deux rois*», situation précaire et critique. La leçon de Berlin ayant porté, il voulut s'établir dans un pays libre, à l'abri de tout despotisme.

En décembre 1753, une édition pirate de l'"*Abrégé de l'Histoire universelle*", futur "*Essai sur les moeurs et esprit des nations*", faisant scandale, il fut interdit de séjour à Paris. Il séjourna à Strasbourg, près de deux ans à Colmar, puis à Lyon et dans plusieurs autres villes de France.

Il rédigea alors quelques articles pour l'"*Encyclopédie*" et publia :

---

---

**"L'histoire des voyages de Scarmentado"**

(1753)

Nouvelle

Commentaire

C'est un "*Candide*" en miniature, au ton amer et désabusé, où se reflète le désenchantement profond de Voltaire qui réglait ainsi, par l'écriture, un problème existentiel et, en quelque sorte, l'exorcisait.

---

---

Voltaire répondit à "*La profession de foi du vicaire savoyard*" de Jean-Jacques Rousseau avec :

---

---

**"Sermon des cinquante"**

(1753)

Pamphlet de 27 pages

Commentaire

Ce texte burlesque et violemment antichrétien, qui fut publié anonymement, fut attribué à différents auteurs et même à «un grand prince très instruit», ce qui désignait le roi de Prusse Frédéric II. Mais ce fut le premier ouvrage où Voltaire, qui n'avait jusqu'alors porté à la religion chrétienne que des attaques indirectes, osa l'attaquer de front. Il était un peu jaloux du courage de Jean-Jacques Rousseau, et c'est peut-être le seul sentiment de jalousie qu'il ait jamais eu. Mais il le surpassa bientôt en hardiesse, comme il le surpassait en génie.

---

---

En 1754, après un séjour à l'abbaye de Senones, chez Dom Calmet, où il travailla à l'"*Essai sur les moeurs*", Voltaire passa en Suisse, à Lausanne d'abord. Puis, en 1755, il acheta une propriété dans les environs de Genève, siège de ses imprimeurs, les Cramer, qui lui faisaient jouir d'une liberté de presse considérable. Il l'appela "*Les Délices*", s'y installa avec Marie-Louise, y cultiva son jardin avec passion, y savoura son confort, tout étant déchiré par les guerres qui ravageaient l'Europe. Il l'aima beaucoup jusqu'au moment où il allait découvrir que le consistoire calviniste de la République de Genève n'était pas plus tolérant que Louis XIV.

Lui à qui, suivant l'usage, Jean-Jacques Rousseau avait fait parvenir des copies de son "*Discours sur les lettres et les arts*" (1750) puis de son "*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*" (1755) lui fit la surprise de lui envoyer, le 30 août 1755, une lettre de remerciements qu'il fit publier. Mais Voltaire avait des comptes à régler avec d'autres personnes et profitait plutôt de



l'occasion pour les attaquer en prenant peu de peine à réfuter les théories de Rousseau qu'il jugeait assez farfelues, lui assenant cependant : «*J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain [...]. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes ; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi...*». Rousseau, lui, mit beaucoup de soin à sa réponse, expliquant à quelqu'un qui, apparemment, n'avait pas compris sa thèse, que, pour lui, ce ne sont pas les Sciences et les Arts qui ont produit les Vices, mais que, bien au contraire, ce sont les Vices qui sont à l'origine des Sciences et des Arts, prenant ainsi Voltaire en flagrant délit de lecture superficielle. Ce qui n'eut pas l'heur de plaire à l'aîné. Mais, pour l'instant, il ne fut toujours pas question de querelle.

D'abord bien accueilli en Suisse en tant que persécuté, Voltaire continua à écrire et à publier, à faire jouer des pièces :

---

---

**“L'orphelin de la Chine”**  
(1755)

Tragédie en cinq actes et en vers

À l'époque de la conquête mogole et de Gengis Khan, le dernier descendant de la dynastie des Tchao, qui a été massacrée, est dans une relation d'absolue confiance avec le mandarin Zamti et sa femme, Idamé. Zamti, pressé par le jeune héritier du trône que les conquérants recherchent pour le mettre à mort, livre à sa place son propre fils. Mais Idamé se révolte, la mère, en elle, ne pouvant consentir à ce sacrifice, et elle va révéler la substitution à Gengis Khan, en dépit de l'amour et de la fidélité qu'elle a toujours témoignés à son mari, qui, cependant, ne vont pas jusqu'à cette inhumaine obéissance. La situation se complique par suite de l'amour que Gengis Khan porte à Idamé, qu'il a connue autrefois, au cours de ses vagabondages à travers la Chine. Tout d'abord, le despote menace la suppliante, qui refuse de répondre à son amour. Mais il rend les armes devant la noblesse spirituelle d'Idamé et de Zamti. De tyran, il devient le protecteur de la vertu, et fait grâce non seulement aux époux et à leur jeune fils, mais encore à l'héritier du trône.

Commentaire

Le sujet est tiré d'un drame chinois du X<sup>IV</sup>e siècle, “*L'orphelin de la famille Tchao*” dont une traduction française, d'ailleurs fort incomplète, avait paru en 1730. Esprit curieux et avide de nouveautés, Voltaire avait senti les qualités exceptionnelles de l'œuvre chinoise et tout le parti qu'on en pouvait tirer. Le théâtre étant pour lui un instrument de propagande, il vit immédiatement que le sujet pouvait lui servir à défendre, une fois de plus, par un exemple frappant, la supériorité des forces spirituelles sur l'instinct brutal. Malheureusement, il ne se contenta pas de remanier la pièce chinoise dans ce sens, pour en faire un véhicule pour ses idées politiques, et de l'abrégé ; il voulait plaire et crut nécessaire d'y introduire une intrigue amoureuse qui n'ajoute rien à sa tragédie, le conflit étant, en fait, entre l'amour parental et le devoir patriotique. Il est certain qu'il a trahi l'esprit de l'original. “*L'orphelin de la Chine*” est rempli de discours humanitaires, traversé d'un didactisme insistant qui, de nos jours, le rend d'une lecture pénible. .

La pièce n'en connut pas moins un éclatant succès, tant à cause de la gloire que s'était déjà acquise son auteur que par ses tirades, qui nous semblent maintenant si ennuyeuses. Enfin, le cadre de l'action contribua à la popularité de “*L'orphelin de la Chine*”. Ce pays était depuis de nombreuses années la terre de prédilection de tous les partisans du «siècle des Lumières». Après avoir séduit par l'attrait du dépaysement et le pittoresque, et avoir exercé une grande influence sur les arts et en particulier sur la décoration, l'image fort conventionnelle qu'on s'en faisait alors, la connaissance fragmentaire qu'on avait prise de la pensée chinoise au travers des traductions et des adaptations qui commençaient à se répandre, avait enthousiasmé les philosophes. La Chine leur était apparue

comme le foyer de la morale laïque et philosophique ; selon eux, elle avait su concilier les traditions vénérables d'une civilisation ancienne et patriarcale avec un respect de la liberté d'esprit, une attitude religieuse, une sagesse sans illusion qui paraissaient toutes modernes. Ce sont ces préjugés, ces naïfs enthousiasmes que Voltaire exprimait : c'est pourquoi sa pièce fut accueillie avec ferveur.

---

**"Précis du siècle de Louis XV"**

(1755)

Essai

Commentaire

Il fut repris en 1763 et augmenté de plusieurs chapitres en 1769.

---

Voltaire put méditer sur les grandes tragédies collectives quand, le 1er novembre 1755, un tremblement de terre détruisit Mequinez, Tétouan et la ville basse de Lisbonne, fit des milliers de victimes et terrifia à l'époque. Voltaire fut scandalisé de «*ces milliers de fourmis écrasées dans notre fourmilière*», fut obsédé par le massacre de ces innocents.

De cette catastrophe il tira argument dans :

---

**"Poème sur le désastre de Lisbonne"**

(mars 1756)

Pour Voltaire, jusqu'alors optimiste, le tremblement de terre confirmait que le monde est soumis au mal. Par-delà une méditation sur le Mal, il s'en prit à ceux, de Leibniz à Pope, qui ne prêtaient alors à la « Providence » que des desseins mystérieux mais bienveillants ; exposa une thèse pessimiste, mit en cause l'existence de Dieu ou du moins la notion de bonté divine :

*«Philosophes trompés qui criez "Tout est bien",  
Accourez, contemplez ces ruines affreuses,  
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,  
Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés,  
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés ;  
Cent mille infortunés, que la terre dévore,  
Qui, sanglants, déchirés, et palpitants encore,  
Enterrés sous leurs toits, terminent sans secours  
Dans l'horreur des tourments leurs lamentables jours  
Aux cris déformés de leurs voix expirantes,  
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,  
Direz-vous : "C'est l'effet des éternelles lois  
Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix" ?  
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes :  
"Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes" ?  
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants  
Sur le sein maternel écrasés et sanglants ?  
Lisbonne, qui n'est plus, eut-elle plus de vices  
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices ?»*

*«Que suis-je, où suis-je, où vais-je, et d'où suis-je tiré ?»*

«Nul ne voudrait mourir, nul ne voudrait renaître.»

« Un jour tout sera bien, voilà notre espérance :  
Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion. »

« C'est le propre des censures violentes  
D'accréditer les opinions qu'elles attaquent. »

### Commentaire

Ce fut le début du combat de Voltaire contre l'optimisme, la philosophie alors dominante. Il n'acceptait pas la conception du mal qu'on se fait dans le christianisme : pour lui, le mal est un mystère insondable, est inacceptable. Il s'élevait contre l'axiome : «Tout est bien». Le monde lui apparaissait comme un chaos. Il se mit à dos tous les providentialistes, dont Jean-Jacques Rousseau avec lequel l'opposition se précisait.

Celui-ci, choqué, envoya à Voltaire sa fameuse "*Lettre sur la Providence*" où il lui reprochait son athéisme. Voltaire n'y répondit pas, n'ayant jamais eu qu'une indifférence polie, voire un certain mépris, pour ce jeune provocateur ambitieux qui «écrit des inepties dans le seul but de se faire un nom par une réputation d'original» ! Comment Voltaire pouvait-il réagir autrement à des affirmations telles que «la philosophie doit disparaître... parce que tout homme qui réfléchit n'est qu'un animal dépravé.»?

Le "*Poème sur le désastre de Lisbonne*" fut à nouveau évoqué et médité à la suite du terrible tsunami qui a ravagé les rives de l'Océan Indien à la fin de 2004.

---

En 1756, Louis XV déclara la guerre à l'Angleterre pour contrer ses ambitions impérialistes et celles de la Prusse. Bien avant que ne commencent les hostilités, Voltaire mit la France en garde contre elle-même, la corruption la saignant de ses richesses. Grand admirateur de la formidable marine de guerre britannique, il voulait que le gouvernement mette ses énergies et l'argent de la nation à bâtir rapidement une flotte de guerre capable de concurrencer celle des Anglais, principalement en Asie.

Pourquoi préférait-il l'Inde aux Amériques où la France avait les colonies du Canada, de la Louisiane et des Caraïbes? Certaines de ses raisons n'avaient rien de très honorables. Étant frileux de nature (même en été, il se chauffait et s'emmitouflait à la sibérienne), il n'avait guère de sympathie pour les pays nordiques : quand la marine française arraisonna un navire anglais, il écrivit à son chargé d'affaires, Thériot : «*Ce qui me console, c'est que nous avons pris dans la Méditerranée un vaisseau anglais chargé de tapis de Turquie, et que j'en aurai à fort bon compte. Cela tient les pieds chauds, et il est doux de voir de sa chambre vingt lieues de pays et de n'avoir pas froid*». Amateur de sucre et de tabac qu'on importait alors de Guyanne et de Saint-Domingue, ayant des intérêts dans le trafic des esclaves noirs qu'on transportait d'Afrique aux Caraïbes afin de bénéficier d'une main-d'oeuvre à bon marché, il aurait souhaité que la France concentrât ses activités commerciales dans cette seule partie des Amériques qu'il considérait rentable, aussi bien pour son pays que pour lui-même. Quand le roi d'Espagne envoya quatre vaisseaux de guerre à Buenos Aires afin de mater et de détrouser la compagnie de Jésus qui avait installé l'un des siens, le père Nicolas, à la tête du pays, Voltaire finança une partie de l'opération et s'en vanta au comte d'Argental : «*Le roi d'Espagne envoie quatre vaisseaux de guerre contre le père Nicolas à Buenos Aires, avec des vaisseaux de transport chargés de troupes. J'ai l'honneur d'être intéressé dans le vaisseau "Le Pascal" qui va combattre la morale relâchée au Paraguay. Je nourris des soldats. Je fais la guerre aux jésuites. Dieu me bénira.*» Quand un tremblement de terre engloutit la moitié des Açores, il fut triste parce qu'on lui envoyait de là le meilleur vin du monde et qu'il en serait privé !

Il ajoutait : «*Je m'intéresse encore plus, cependant, à Constantinople qu'au Paraguay.*» car il était aussi actionnaire de la compagnie des Indes Orientales qui, de son florissant comptoir de Pondichéry, écumait l'Asie au profit de l'Europe. Mais, pensant aux intérêts plus considérables qu'il avait dans la compagnie des Indes Orientales, ce ne sont pas tellement les hommes y mourant qui le préoccupent

que la simple idée qu'à Ferney, on pourrait bientôt manquer de bougies, de sucre et de café. Prévoyant, il en fit stocker de grandes quantités dans les caves de son château et, rassuré sur l'approvisionnement, suivit avec plus que de l'intérêt les péripéties de la guerre, et pas toujours en sa qualité de philosophe. Il essaya ainsi de vendre au ministère de la guerre un char de combat de conception révolutionnaire dont il était lui-même l'inventeur !

Cependant, pour le philosophe, le déclenchement de la guerre portait un coup encore plus rude aux tenants de l'optimisme, était une autre confirmation de la soumission du monde au mal. Il essaya de jouer les diplomates en négociant une paix séparée entre la France et la Prusse, mais là n'était pas sa place. La guerre continua donc à faire rage et à ravager l'Europe, tout en diminuant l'influence française. Elle allait durer sept ans et se terminer au grand désavantage de la France : pour obtenir la paix, elle dut céder à l'Angleterre ses possessions de l'Inde et du Canada.

La même année, il collabora au septième tome de l'«*Encyclopédie*», tout en gardant quelques distances avec un ouvrage dont il déplorait autant la diffusion limitée par son coût que la modération en matière religieuse, due au privilège officiel. Lors de la crise que connut l'«*Encyclopédie*» en 1757, il fut partisan de l'abandon.

Cela ne l'empêcha pas d'inspirer assez largement l'article «*Genève*», dans lequel d'Alembert considérait les tristes pasteurs calvinistes de Genève comme proches des «*sociniens*» des «*Lettres philosophiques*», et s'étonnait que le théâtre fût toujours interdit dans cette ville par le Consistoire, appuyant ainsi les efforts de Voltaire pour en établir un. Mais ce projet, comme l'article qui le soutenait, fit scandale et fut repoussé par les pasteurs.

Cet article entraîna, la même année, la fameuse «*Lettre à d'Alembert sur les spectacles*» où Rousseau justifiait cette interdiction du théâtre en insistant sur ses effets pervers sur les bonnes mœurs, et, surtout, faisait le procès de la culture en général, affirmant que c'est cette culture faussée qui mène l'être humain à sa ruine, consommant aussi sa rupture avec les philosophes. Il envoya aussi une lettre d'insultes à Voltaire pour qui attaquer le théâtre, c'était l'attaquer lui-même, attaquer la culture relevait de la stupidité puisque, selon lui, bien au contraire, c'est l'ignorance qui est la source du fanatisme et de l'intolérance. C'est à partir de ce moment que Voltaire commença, dans sa correspondance, à traiter Rousseau de «*fou*», d'«*âne bâté*» avec tout un florilège assez étonnant. Ce qui le mettait particulièrement en rage, c'était la protection que Rousseau obtenait de certains grands de ce monde comme Madame d'Épinay ou Madame de Luxembourg, et le fait que cet hurluberlu puisse jouir de quelque considération.

Au même titre que Diderot et d'Alembert, Voltaire fut l'objet d'une campagne sans précédent du front des antiphilosophes.

Sur le plan littéraire, il acheva et publia :

---

### **«*Essai sur les mœurs et esprits des nations*»**

(1756)

Essai en 174, puis 197 chapitres

Voltaire répondait à une exigence fondamentale : celle d'expliquer le monde de l'Histoire à la lumière de l'éternelle «*raison*», tout comme Newton l'avait fait pour le monde de la nature. Mais, à la différence de Montesquieu, dans «*L'esprit des lois*», il ne réduisit pas l'Histoire à l'expression d'exigences politiques : il étendit son souci d'enquête et d'information au domaine des passions humaines, et montra ainsi ce qu'est la lente ascension de l'esprit humain pour atteindre la parfaite connaissance rationnelle. Ce mouvement, qui monte de la profondeur des siècles et qui tend à extérioriser et rendre objectives les lois intrinsèques du travail humain, constitue à proprement parler le sens historique. Il portait moins son attention sur les guerres et sur les conquêtes, sur les aventures des capitaines et des rois que sur le secret travail des paix fécondes, sur les divers mouvements de la pensée, de la religion, des arts et des mœurs.

Voltaire, qui avait déjà tracé le tableau de ces lignes de force, au moment de leur aboutissement définitif dans le miroir des vérités rationnelles du XVIIIe siècle dans «*Le siècle de Louis XIV*», refaisait

dans cette somme historique, cet abrégé de l'Histoire universelle, tout le chemin, étape par étape, du progrès humain. S'intéressant d'abord à l'Histoire de l'Orient (Chine, Inde, monde musulman), il donna, pour des raisons d'information, une place privilégiée à celle de l'Europe depuis Charlemagne jusqu'au règne de Louis XIII. L'"Essai" comporte des considérations et des raccourcis sur les vastes horizons de l'Histoire européenne et orientale dans la libre conquête d'une domination universelle des faits. À une ample introduction, qui fait état d'informations et de problèmes concernant le monde antique, succède une préface dans laquelle est exposé le but de l'oeuvre : choisir, « *dans le vaste magasin*» des faits, seulement les plus significatifs, afin de bien marquer les moments essentiels de cette quête de la raison. Ayant recueilli ces fils lointains, l'historien, comme un restaurateur de fresques anciennes, retrouve les lignes et les coloris originaux et se plaît à voir, juxtaposées dans diverses compositions, les formes dans lesquelles la raison est venue graduellement s'affirmer. Chaque époque est présentée comme un mouvement essentiel de la lente progression de l'humanité, échappant aux superstitions et au dogmatisme dans la conquête des progrès matériels et de la raison. C'est donc la civilisation qui fut exaltée, plus que les guerres et les héros, car Voltaire voulut voir, au milieu des plus grands désordres, « *un amour de l'ordre qui anime en secret le genre humain et qui a prévenu sa ruine totale*». Il orienta son récit vers une histoire des civilisations, mais sans employer ce mot. Dans la conclusion, il écrivit : « *Trois choses influent sans cesse sur l'esprit des hommes, le climat, le gouvernement, et la religion : c'est la seule manière d'expliquer l'énigme de ce monde.*»

### Commentaire

La première allusion à cet ouvrage date du 1er juin 1741, dans une lettre à Frédéric II. Voltaire l'aurait entrepris pour fournir à la marquise du Châtelet l'aide gracieuse qu'elle lui avait demandée pour pouvoir lire sans fatigue l'Histoire moderne. La rédaction s'étala sur trente-quatre ans, avec des interruptions. En 1753, le libraire Néaulme, de La Haye, avait publié un "*Abrégé de l'histoire universelle depuis Charlemagne jusques à Charlequint par M. de Voltaire*". Après avoir démenti en être l'auteur, Voltaire le corrigea puis ajouta, en 1754, un troisième tome, ce qui aboutit à la publication de 1756.

La composition de cet éloquent inventaire des absurdités sanglantes de l'espèce humaine est dramatique. L'arrière-pensée démonstrative est perceptible en chaque page. L'un des principaux fils conducteurs de cet ouvrage est l'idée qu'à travers les horreurs du passé, dans un monde où n'intervient aucune Providence, l'humanité peut survivre et améliorer son sort pour peu qu'elle ne cherche son salut qu'en elle seule, grâce à des créations utiles et à l'action de grands hommes. Voltaire y poursuivait son combat contre la religion. Dans le chapitre intitulé "*De l'Alcoran, et de la loi musulmane. Examen si la religion musulmane était nouvelle, et si elle a été persécutante*", il écrivait : « *On voit évidemment que toutes les religions ont emprunté tous leurs dogmes et tous leurs rites les unes des autres.*» Le grand effort de cet essai est donc de frayer la voie à une nouvelle approche historique, moins attentive au détail de la poussière superficielle des événements qu'aux faits culturels et aux grandes forces souterraines qui conditionnent et commandent l'apparition de ces événements. Au Québec, on est sensible au fait que Voltaire se demandait pourquoi dépenser tant pour cette « *terre de Caïn*» qu'était à ses yeux le Canada, alors que « *les Anglais avaient pris possessions des meilleures terres et des plus avantageusement situées qu'on puisse posséder dans l'Amérique septentrionale au-delà de la Floride.* » À propos de 1608, il ironisa : « *Deux ou trois marchands de Normandie équipèrent quelques vaisseaux et établirent une colonie dans le Canada, pays couvert de neiges et de glaces huit mois de l'année, habité par des barbares, des ours et des castors.* » Dans "*Candide*" paru quelques mois à peine avant la bataille des plaines d'Abraham, on trouve la célèbre expression : « *Vous savez que ces deux nations sont en guerre pour quelques arpents de neige vers le Canada, et qu'elles dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut.* »

Publié chez Cramer, à Genève, en 1756, puis réédité en 1761, en 1769 avec "*La philosophie de l'Histoire*" (1765) devenue "*Discours préliminaire*" de l'"Essai", enfin en 1775 avec des ajouts.

Aujourd'hui méconnu, voire oublié, l'«*Essai sur les mœurs*» reste avec l'«*Encyclopédie*», un témoignage majeur des ambitions des Lumières.

---

**“Poème sur la religion naturelle”**  
(1756)

---

En 1757, puis 1759, Voltaire fut sollicité pour s'entremettre dans des négociations entre Frédéric II et la cour de Versailles, mais ses démarches n'aboutirent pas.

Il ébaucha ses “*Mémoires*” (1758 à 1760, mais qui ne parurent sous ce titre qu'en 1784).

Dans les années 1758-1759, les pasteurs genevois intriguèrent pour l'expulser des “*Délices*”.

Il reprit des formules déjà expérimentées avec, notamment, “*Zadig ou La destinée*” et la thèse pessimiste du “*Poème sur le désastre de Lisbonne*”, dans un texte qui parut sans nom d'auteur, et dont, avec une parfaite mauvaise foi, il nia la paternité, tout en se réjouissant sous cape qu'on le lui attribue. Tant de duplicité ne s'explique pas seulement par la prudence que lui avait inculquée deux séjours à la Bastille et quelques exils de précaution : c'est aussi qu'il regardait cette oeuvre comme «une petite coïennerie» indigne de sa réputation de grand poète tragique et épique :

---

**“Candide ou l'optimisme”**  
(1759)

Roman de 100 pages

Élevé dans le château d'un baron, un certain jeune homme appelé Candide, qui est doté d'un «*jugement assez droit avec l'esprit le plus simple*», mène la vie la plus agréable en compagnie de son précepteur, le Dr Pangloss. Et pour cause : il tient de ce dernier que le monde est absolument bon, vu que toute cause amène la meilleure fin d'une manière inéluctable. Jusqu'au jour où le châtelain trouble cette quiétude : ayant surpris le cher Candide sur le sein de sa fille Cunégonde, il l'envoie sur l'heure à tous les diables d'un grand coup de pied au derrière. Réduit à rouler sa bosse, le jeune homme parcourt divers pays qui se chargent de lui montrer que ce monde répond tort peu au mirifique enseignement de Pangloss. Qu'il se trouve en Angleterre, en France ou en Italie, force lui est de constater que le mal prévaut sur le bien de la manière la plus sauvage. Plus il avance, plus il déchanté. Devenu comme le jouet de la fatalité, il essuie toutes les vexations imaginables, y compris un morne séjour chez les pirates. Toujours escorté de Pangloss, qui reste sourd à l'évidence, Candide s'est fait d'autres amis en cours de route : Martin, l'antipode de Pangloss, et le fidèle Cocambo.

Tous quatre finissent par échouer à Constantinople. Au milieu de tant de revers Candide ne trouve même pas ce brin de consolation que l'amour peut apporter. La preuve, c'est que, rejoint par la belle Cunégonde, il ne sait vraiment que lui dire, tant il la trouve décatie et ennuyeuse comme la pluie. Il est près de songer au suicide. Mais un Turc plein de sagesse lui enseigne enfin le moyen de rendre la vie supportable : oublier le monde le plus possible en cultivant son jardin. Instruit à l'école du malheur, Candide s'efforce, désormais, de suivre ce conseil.

Pour une analyse, voir VOLTAIRE - “Candide”

---

Voltaire se lança plus résolument que jamais dans la lutte contre le fanatisme, l'intolérance et la superstition, en couvrant de sarcasmes les adversaires des philosophes : il ridiculisa ainsi le Père Berthier, rédacteur du “*Journal de Trévoux*” très hostile à l'«*Encyclopédie*” en composant :

---

**“Relation de la maladie, de la confession, de la mort et de l’apparition du jésuite Berthier”**  
(1759)

Pamphlet

---

---

Voltaire s’en prit encore aux ennemis des «philosophes» dans :

---

---

**“Socrate”**  
(1759)

Pièce de théâtre

---

---

Voltaire décocha aussi plusieurs épigrammes contre l’académicien Lefranc de Pompignan, visé également dans :

---

---

**“La vanité”**  
(1760)

Pamphlet

---

---

Voltaire s’attaqua au vieux jésuite Fréron dans des épigrammes dont l’une est restée célèbre :

*«L’autre jour, au fond d’un vallon,  
Un serpent mordit Jean Fréron.  
Devinez ce qu’il arriva :  
Ce fut le serpent qui creva.»*

Il le poursuivit encore dans :

---

---

**“L’Écossaise”**  
(1760)

Comédie

L’héroïne, Lindane, est la dernière héritière d’une grande famille ruinée par la haine implacable que lui voue la famille ennemie des Murray. La jeune femme, qui vit à Londres dans une pauvre auberge, supporte dignement une affreuse misère. Indifférent aux obstacles placés devant lui par son ancienne fiancée, lady Alton, le jeune lord Murray, amoureux de Lindane, parvient à faire gracier le père de celle-ci, contraint de s’exiler pour échapper à une injuste condamnation à mort. Ainsi les deux familles, divisées par la haine, sont-elles réunies par l’amour. Les douloureuses épreuves de la pauvre Lindane et de son père trouvent un heureux dénouement dans un mariage d’amour

Commentaire

Elle fut représentée pour la première fois le 26 juillet 1760 comme l’œuvre d’un certain M. Hume, «pasteur de l’Église d’Édimbourg, parent et ami du célèbre philosophe», traduite par Jérôme Carré. Un de ces drames «larmoyants» si chers aux gens du XVIIIe siècle, la pièce, par son dénouement, respectait les exigences du genre de la comédie où le sourire doit finalement percer à travers les larmes. Campés d’un trait incisif, certains personnages de second plan retiennent également

l'attention : tels l'aubergiste, le généreux marchand Freeport et, en particulier, ce Fréron, journaliste à gages, en qui Voltaire a voulu satiriquement représenter le vieux jésuite Fréron ennemi juré des «Lumières» et des «philosophes» qu'il attaquait dans de violents quatrains. Sans atteindre à l'émotion poétique ou à la profondeur, néanmoins charmante et discrètement attendrie, brillant surtout par l'esprit de son auteur, "*L'Écossaise*" demeure parmi les plus vivantes des pièces de Voltaire.

---

**"Le pauvre diable "**  
(1760)

Poème satirique

Un jeune rimailleur qui est loin de réussir, ayant fait un jour la connaissance de Fréron, décide de se lancer dans la critique. Cela lui vaut la haine de toute la société d'alors, importunée par le parti pris de celui que Voltaire présente brièvement en ces termes :

*«De Loyola chassé par ses fredaines  
Vermisseau né du cul de Desfotaines  
Digne en tous sens de son extraction  
se nommait Jean Fréron.»*

Lefranc de Pompignan, chez qui le jeune poète s'est réfugié, lui donne en guise de secours ses "*Cantiques sacrés*" (sacrés, parce que personne n'y touche) et son chef-d'œuvre, "*Zoraïde*". Devant les quolibets qu'il recueille à la lecture de ces textes, il prend la fuite et, dans un café, rencontre Gresset qui lui conseille de composer plutôt des vers moraux. Après divers incidents, il échoue chez l'abbé Trublet, où :

*«Trois mois entiers ensemble nous pensâmes  
Lûmes beaucoup et rien n'imaginâmes.»*

Dégoûté par cette nouvelle expérience, il écrit alors un drame injouable. Après un court passage dans un antre de convulsionnaires, il apprend qu'il hérite la fortune d'un de ses oncles. Dès lors, on l'admire et on le fête jusqu'à épuisement de son argent. Force lui est donc d'accepter une place de portier et d'écouter avec attention le conseil que lui donne son nouveau maître :

*«Va dans ta loge et surtout garde-toi  
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.»*

Commentaire

Il fut mentionné sous le titre "*Ouvrage en vers aisés de feu M. Vadé mis en lumière par sa cousine Catherine Vadé*", pseudonyme que Voltaire a utilisé à plusieurs reprises et qui est le nom d'un poète burlesque, créateur d'un genre poissard, qui s'est fait, non sans esprit, poète des Halles. L'ouvrage parut réellement en 1760, mais Voltaire l'antidatâ (1758) afin de renforcer l'effet comique (Vadé était mort en 1757). "*Le pauvre diable*" est l'un des meilleurs poèmes satiriques de Voltaire pour lequel il ne fut que prétexte à traiter ses nombreux ennemis de méchante façon et à tirer, en terminant son poème, une moralité assez proche de celle qui ressort de "*Candide*". À tous ces rimailleurs, beaux esprits, malotrus, il donne sans hésiter la préférence à l'humble femme qui tricote les bas dont il aura besoin, adoptant finalement l'attitude du simple qui n'est pas loin d'être celle du sage. La verve qu'il y déploie rappelle Juvénal. Elle est renforcée encore par l'aisance du rythme des vers décasyllabiques, dont il use avec bonheur.

---



“*Tancredi*”  
(1760)

Tragédie

En 1005, Syracuse est la dernière cité libre de Sicile. Son gouvernement est partagé entre les Grecs de Byzance et les musulmans, à la tête desquels se trouve le preux Solamir. En vue de mettre fin aux luttes intestines qui opposent le parti d'Argire à celui d'Orbassan, un mariage est projeté entre ce dernier et Aménaïde, fille d'Argire. Celle-ci cependant aime le vaillant chevalier Tancredi qui, banni de Syracuse, est en butte aux attaques de l'un et l'autre parti. Elle lui envoie un message l'invitant à revenir dans sa patrie, où le peuple serait tout disposé à l'accueillir ; toutefois, pour ne pas compromettre Tancredi, au cas où le message sera intercepté, elle fait en sorte que le destinataire paraisse en être Solamir. Le messager est capturé. Accusée d'intelligence avec l'ennemi de sa patrie et de sa foi, Aménaïde renonce à se défendre, afin de taire le nom de son amant, et est condamnée à mort. Mais Tancredi, se rendant incognito à Syracuse, provoque un jugement de Dieu et tue Orbassan, venu en lice prouver la culpabilité de sa fiancée. Cette mort pourtant n'unit pas les deux jeunes gens : Aménaïde s'indigne contre Tancredi, lequel ne l'a défendue que par générosité, mais, la croyant réellement coupable de trahison, la hait ; Tancredi, de son côté, désespéré de ce qu'il s'imagine être la trahison d'Aménaïde, participe à un combat contre les musulmans, tue Solamir et, dans la mêlée, est lui-même blessé à mort. Découvrant enfin leur méprise, Aménaïde et Tancredi se réconcilient in extremis.

Commentaire

Le fait que la pièce soit une chevalerie tragique sur des héros du Moyen Âge, qu'elle ait pour théâtre la Syracuse du XI<sup>e</sup> siècle, ne trahit nullement chez Voltaire un goût déjà presque romantique pour le Moyen Âge : la couleur locale, l'atmosphère historique sont pratiquement inexistantes ; et seule l'obstination des protagonistes à ne pas dissiper l'équivoque fait rebondir et progresser mécaniquement l'action.

La tragédie de Voltaire a inspiré un certain nombre d'œuvres musicales, dont la plus connue est le “*Tancredi*” de Rossini représenté à Venise en 1813. Toute la partition est traitée avec un brio, un fougue, une ardeur passionnée qui, déjà, faisaient pressentir le Rossini de la grande époque.

En 1760, Voltaire, après avoir vécu avec des rois, devint roi chez lui. Tout en gardant “les Délices” assez longtemps, il s'établit dans un château à Ferney, ville du pays de Gex, voisine de la Suisse, ayant donc «*un pied en France, l'autre en Suisse*», car «*un philosophe doit toujours avoir un trou pour échapper aux chiens qui courent après lui*», voyant d'un côté le Jura, de l'autre le lac Léman et les Alpes. Il le reconstruisit selon ses plans, érigea une église attenante. Il acquit du président de Brosses des droits seigneuriaux. Riche et indépendant, celui qu'un rapport de police décrivait «*grand, sec, l'air d'un satyre*», qui était doté d'une santé de fer, souffrant constamment de coliques, voulut y jouir d'une retraite studieuse mais animée et commença à mener la vie qu'il allait mener jusqu'à sa mort. Affirmant : «*J'idolâtre la campagne*», il était plus heureux à soixante ans qu'à trente : «*Oh ! le bon temps que ce siècle de fer !*», répétait-il, en se souvenant d'un vers du “*Mondain*” : «*Toutes les commodités de la vie se trouvent dans mes deux maisons (il en avait une autre à Tournay), une société douce et de gens d'esprit remplit les moments que l'étude et les soins de ma santé me laissent.*»

Voulant que Ferney devint le modèle de ce que pouvait être un domaine quand le seigneur y réside au lieu d'aller à la cour, il se dépensa sans compter pour le mettre en valeur et y vécut dans l'excitation permanente d'un grand entrepreneur en agriculture, en élevage, en horlogerie, en faïencerie, en fabriques de bas de soie et de montres : «*Je bâtis mais je m'amuse, je joue avec la vie.*» Il cultiva son jardin avec un art consommé de propriétaire terrien et de seigneur de village, arpentant ses vignes, goûtant au miel de ses quatre cents ruches et au lait tiède de ses vaches. Il

développa l'industrie locale, faisant travailler jusqu'aux mendiants, si bien que «*d'un hameau misérable de quarante sauvages*», «*quarante malheureux dévorés d'érouelles*», il réussit à faire un village prospère d'un millier d'habitants. S'il organisa sa fortune, qui fit de lui l'écrivain le plus riche du siècle, il fit aussi, en vrai philanthrope, prospérer le village par son travail et son sens de l'organisation. Les exemptant de la gabelle, il fut tenu pour un bienfaiteur par les gens de la région, catholiques et protestants vivant en paix, actifs, utiles, solidaires.

Il y fit bâtir une église qui est la seule de l'univers consacrée à Dieu seul : «*Je préfère bâtir pour le maître plutôt que pour les valets*». Il en fit aussi bien vite un haut lieu intellectuel, le centre des Lumières, car, loin de céder à la tentation du repli, de la retraite, il y rassembla des êtres selon son cœur, actifs, tolérants, réalisant une utopie réelle, de petite dimension. Il reçut l'élite mondaine et cultivée de l'Europe. Y passèrent Casanova, d'Alembert, Condorcet, Helvétius. Diderot ne vint jamais et il le regretta. Le château était toujours rempli, Voltaire étant devenu, selon ses propres termes, «*l'aubergiste de l'Europe*». Donnant des repas où il faisait rire, faisant jouer des pièces de théâtre, organisant des bals et des feux d'artifice, il avait en moyenne cinquante hôtes à demeure ; parmi eux, des princes régnants, les plus grands noms de France et d'Europe et naturellement des poètes, des philosophes, des savants, des acteurs, des aventuriers comme Casanova. Dans ces visites au grand homme, passage obligé de leur grand tour d'Europe, les étrangers bien nés purent admirer la vitalité et l'énergie de ce seigneur de village pourtant âgé. Surplombant le monde, il se moque de ce qu'il veut et juge comme il lui plaît. N'ayant plus besoin de protecteur, c'était lui alors qui protégeait les autres, qui sollicitait pour de jeunes écrivains, pour de jeunes savants, des places, des pensions dans tous les pays. Il se réjouissait : «*Je ne me suis jamais senti plus gaillard*».

Il n'en négligea pas pour autant sa correspondance qui demeure pour nous le témoignage le plus vivant, le plus spontané sur sa prodigieuse activité et sur l'ambiance pittoresque de Ferney. Il écrivait ou dictait alors plus de vingt lettres par jour. Il correspondait notamment avec plusieurs souverains, les rois de Pologne (Stanislas Leszcynski), du Danemark, de Suède, la margrave de Bayreuth, soeur de Frédéric II, et, surtout, l'impératrice Catherine II de Russie. Leurs relations furent beaucoup plus sereines que celles qu'il entretenait avec Frédéric. C'est que, dès le début, celle que Voltaire appelait «*la Sémiramis du Nord*» les avait placées sur un tout autre plan. Beaucoup plus jeune que Voltaire, elle lui prodiguait les louanges ; elle le félicitait de gagner l'immortalité en se faisant le défenseur de l'opprimé, le libérateur spirituel du genre humain. Voltaire se montrait «*fou d'admiration*», lui décernait les éloges les plus outrés, la prenait pour le modèle du «*despote éclairé*», du «*souverain philosophe*». Loin de condamner celle qui avait fait assassiner son mari pour s'approprié seule tout le pouvoir et dont le gouvernement totalitaire compte pour l'un des plus sanguinaires que le monde ait connus, devenu en France son agent d'influence généreusement rémunéré, il l'encensait parce qu'elle se montrait généreuse avec les artistes de son genre, les pensionnant en fonction de l'apologie qu'ils faisaient de son régime de terreur. Elle lui avait fait croire qu'elle envahissait la Pologne pour la libérer. Ce n'est même plus seulement par mauvaise foi qu'il l'absolvait de ses crimes, ni par ignorance. Il ne faisait que défendre sa caste de courtisans, osant même écrire à Sébastien Dupont qu'il mettait au courant des largesses de l'impératrice : «*Vous voyez bien par ce que je raconte qu'elle n'a pas fait tuer son mari, et que jamais nous autres philosophes nous ne souffrirons qu'on la calomnie.*» En fait, elle le manipulait : si elle se mettait dans la position du disciple en face du maître et si son affection, son admiration étaient sincères, elle se servait du vieux philosophe pour faire croire à l'Europe que l'autocrate de Russie était un souverain libéral ; elle amena Voltaire à souscrire au partage de la Pologne, aux massacres des Turcs, et il n'y vit que du feu. Il écrivait aussi au duc de Choiseul, vieil ami et ministre des affaires étrangères, et à la duchesse, à Turgot, au duc de Richelieu, à Thiérot (son ami d'enfance, à qui il écrivit : «*Croyez moi, il n'y a de bonheur dans ce monde, pour notre corps, que d'avoir ses cinq sens en bon état et, pour notre âme, que d'avoir un ami, tout le reste n'est que chimères.* » [1729] - «*Les beaux esprits se rencontrent*» [lettre du 30 juin 1760]), au comte d'Argental (un autre correspondant permanent, qui était chargé de ses rapports avec les Comédiens-Français et qui proposait des corrections aux tragédies, Voltaire les appelant, lui et sa femme, «*mes anges*»), à l'abbé Moussinot (chanoine de Saint-Merry, qui lui servait de factotum et lui faisait parvenir tout ce dont il avait besoin), à Cideville (conseiller au parlement de Rouen, qui s'occupait de l'édition

de ses livres), à Mme de Graffigny (l'autrice des "*Lettres péruviennes*"), à Mme du Deffand, à Mlle de Lespinasse, à d'Alembert, à Condorcet.

De quoi entretenait-il les destinataires de ses lettres? De ses constructions, de ses soucis de gentilhomme campagnard et de grand seigneur, du rayonnement de la France («*Ce qui fait le grand mérite de la France, son seul mérite, son unique supériorité, c'est un petit nombre de génies sublimes ou aimables, qui font qu'on parle français à Vienne, à Stockholm et à Moscou. Vos ministres, vos intendants et vos premiers commis n'ont aucune part à cette gloire*»), de ses tragédies, qu'il fit représenter sur le petit théâtre qu'il avait édifié près de sa demeure et où il jouait lui-même au côté de la gironde Mme Denis dont le talent lui tirait des larmes. Avant que ses pièces ne se soient jouées sur la scène de la Comédie-Française, il aimait à les roder devant un public choisi. Après les représentations, une manière de spectacle son et lumières terminait la soirée.

Il leur parlait aussi de sa santé, s'étant vu s'est vu, depuis la quarantaine, comme un moribond ; accablé de maux, il mourait de temps en temps mais il ressuscitait, et son agonie, qui se prolongea quarante ans, ne prit fin que lorsqu'il eut dépassé quatre-vingt-quatre ans. Il ne faut pas croire que pour autant il ait perdu de sa verve primesautière, de sa gaieté et de sa malice ; il n'est, pour s'en convaincre, que de lire les deux lettres qu'il écrivit à Mme Necker (lettres du 21 mai et du 19 juin 1770), qui voulait faire faire sa statue : «*M. Pigalle doit, dit-on, venir modeler mon visage, mais il faudrait que j'eusse un visage ; on en devinerait à peine la place.*» Il s'y railla lui-même avec esprit : «*Quand les gens de mon village ont vu M. Pigalle déployer quelques instruments de son art : "Tiens, tiens", disaient-ils, "on va le disséquer ; cela sera drôle"*». Mais il parlait surtout des visites qu'il recevait.

La querelle entre Voltaire et Rousseau donna lieu à une lettre agressive de celui-ci (juin 1760) puis à une riposte :

---

---

**“Lettres à M. de Voltaire sur “La nouvelle Héloïse”**  
(1761)

Pamphlet

Commentaire

Ces quatre lettres étaient attribuées au «*marquis de Ximenez*», mais leur auteur est Voltaire qui, cependant, écrivait à d'Argental, le 16-18 février 1761, «*Mandez-moi qui les a faites, ô mes anges ! vous qui avez le nez fin.*» Il écrivait à Damilaville le 18 février : «*Le marquis de Ximenez n'a fait aucune difficulté d'y mettre son nom*», pour la bonne raison que cet amant de Marie-Louise avait à se racheter pour un méfait commis quelques années auparavant : en quittant “Les Délices”, il avait emporté le manuscrit de “*L'Histoire de la guerre de 1741*”, qui fut imprimé à l'insu de l'auteur.

Mais Fréron savait que Voltaire en était l'auteur et se récriait : «*Il n'est pas possible qu'un homme qui a du goût, de l'esprit et de l'honnêteté, se soit abandonné à de pareilles indécentes contre M. Rousseau.*»

Ces lettres venimeuses scellèrent la rupture entre les deux rivaux, désormais ennemis.

---

---

**“Anecdotes sur Fréron écrites par un homme de lettres à un magistrat qui voulait être instruit des moeurs de cet homme”**  
(1761)

Pamphlet

## Commentaire

Le pamphlet fut publié anonymement, mais on reconnut parfaitement Voltaire au style et à «ce talent particulier qu'il avait pour dire des injures».

---

Porté par l'aura dont il jouissait, Voltaire, qualifié de «Don Quichotte des malheureux», se fit le défenseur des opprimés, des victimes du fanatisme religieux ou de l'arbitraire de la justice. Pour eux, avec cette obstination généreuse, ce dévouement entier, qui est un des côtés les plus sympathiques et les plus indiscutables de son caractère, il employa son crédit, son talent, son temps son argent, sans compter : rien ne le rebutait et il arriva à des résultats étonnants.

Il défendit un pasteur protestant condamné à mort.

En 1760, il recueillit à son foyer l'arrière-petite-nièce de Corneille, qui était née dans l'obscurité et dans l'indigence, qu'il a mise à l'abri du besoin par une rente viagère de 1.500 livres, lui assurant son éducation.

En 1762, dans la France monarchique et absolutiste du temps, où le catholicisme était la religion d'État, il lança l'affaire Calas. L'année précédente, on avait trouvé, rue des Filatiers à Toulouse, pendu dans son grenier, le jeune protestant Marc-Antoine Calas. La rumeur publique assurait que son père, le marchand Jean Calas, père de six enfants, néo-catholique qui se pliait aux obligations de la religion officielle mais qui aurait continué à professer le protestantisme à l'intérieur de son foyer, aurait reproché à son fils de vouloir se convertir au catholicisme et l'aurait tué. Aussi le clergé, l'opinion publique, la police, les juges, avaient-ils reniflé les relents détestés de la religion réformée, et avait-il été, sans preuves, sans aveu de sa part, condamné par le parlement, le 9 mars 1762, roué deux heures durant puis étranglé sur la place Saint-Georges. Voltaire, informé du procès et bouleversé par le récit du supplice, révolté contre le christianisme, convaincu que les juges avaient condamné un innocent par fanatisme, lança une extraordinaire campagne, organisa la défense posthume et voulut la réhabilitation. Il trouva des partenaires protestants et libéraux qui l'aidèrent dans cette entreprise, souleva l'opinion nationale et internationale, collecta des fonds, et, cette affaire prenant des proportions semblables à celles, plus tard, de l'affaire Dreyfus, il finit, après une nouvelle instruction, un appel et un recours en cassation, par faire réhabiliter Calas à Paris le 9 mars 1765, à l'unanimité, ce qui lui donna une stature qu'aucun écrivain n'eut jamais.

Il sauva en même temps Sirven, un autre protestant accusé à tort du meurtre de sa fille, pour d'identiques motifs et qui, s'étant réfugié en Suisse, avait été condamné par contumace.

Voltaire continuait son combat contre Jean-Jacques Rousseau, car, après les publications d'"*Émile*" et du "*Contrat social*", aux divergences philosophiques venait s'ajouter une sérieuse brouille politique. Il venait de la bourgeoisie : pour lui, le meilleur gouvernement était celui d'un monarque éclairé ou mieux encore celui d'une élite dont il faisait partie. Pour Rousseau, né pauvre, l'idéal, c'était l'égalité absolue parce que «*les fruits sont à tout le monde et la terre n'est à personne*», ce qui mettait Voltaire en furie contre ce «*bâtard du chien de Diogène*», «*ce polisson de Jean-Jacques*» qui voulait faire la révolution à Genève et soulever la populace contre ses gouvernants, ce «*gueux qui veut dévaliser les hommes du bien du fruit de leurs efforts*», etc. Devenu un «*anti-Jean-Jacques*», il n'eut de cesse de nuire à ce traître «*qui a changé de camp*». Rousseau, qui voyait en Voltaire son plus grand persécuteur et la main du «grand homme» derrière toutes les manoeuvres contre lui, lui envoya sa célèbre lettre "*Monsieur, je vous hais*", datée du 17 juin 1760.

Voltaire s'était toujours intéressé à Pierre le Grand. À sa mort en 1725, il avait brûlé d'être son historiographe. Il fit dans ce dessein plusieurs avances à la cour de Russie, qui prirent vite le ton de la supplication : on ne lui répondit d'abord pas, et, blessée, sa passion pour la Russie connut une longue éclipse. Ce n'est qu'après la rupture avec Frédéric II que furent enfin comblés ses vœux : au début de 1757, son ami Ivan Ivanovitch Chouvalov, chambellan devenu le favori de la tsarine Élisabeth II, esprit éclairé, francophone et francophile, lui proposa d'écrire la vie du tsar. Voltaire ne se tint plus de joie : «*Me voilà naturalisé russe*», répétait-il. Bien qu'il y fut engagé par les Russes, il ne partit cependant

point pour Saint-Pétersbourg pour s'y livrer aux recherches : il argua de son âge (il avait alors soixante-trois ans), de sa mauvaise santé, mais il craignait plutôt de rencontrer les mêmes mésaventures qui l'avaient séparé du roi de Prusse. Il se mit donc au travail sur des documents qui lui furent envoyés de Russie, et l'oeuvre avança lentement n'étant achevée qu'en 1763 :

---

### **“Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand”**

(tome I, 1761 - tome II, 1763)

#### Essai

Avant Pierre le Grand, le peuple russe était «dans la barbarie». «*Enfin Pierre naquit, et la Russie fut formée.*» La ville de Saint-Pétersbourg surgit des marécages. Et il fut un souverain tolérant, «éclairé» par la «philosophie des Lumières» ; qui est excusé d'avoir tué son fils ; qui s'est débarrassé de ceux qui faisaient obstacle au progrès et incarnaient le passé (les nobles, les privilégiés et surtout l'Église) ; qui, législateur rigoureux, aurait achevé en 1722 le code qu'il avait entrepris.

#### Commentaire

La valeur historique de cet essai est à peu près nulle ; elle fut aussitôt reconnue telle par les contemporains, même par les amis de Voltaire. L'ouvrage a naturellement les défauts communs aux travaux historiques du XVIIIe siècle : autant que Montesquieu, Voltaire ignore, par exemple, la réalité particulière du peuple russe. D'ailleurs, des caractères historiques de la Russie il ne veut point se soucier : avant Pierre le Grand, ce peuple était, dit-il, «dans la barbarie» et il ne juge pas utile d'en ajouter plus. Ce mépris pour le Moyen Âge est certes courant au XVIIIe siècle, mais le silence de Voltaire n'est pas simple ignorance ou préjugé d'époque : il répond à un dessein bien déterminé qui est celui-même du livre.

L'«*Histoire de l'empire de Russie*» veut d'abord être un panégyrique de Pierre le Grand. Voltaire a pris une fois pour toutes le parti de louer et il effaça toutes les taches qui pourraient assombrir le portrait de son héros ; ainsi le tsar fut-il excusé d'avoir tué son fils ; ainsi, bien qu'il n'achevât jamais le code qu'il avait entrepris, Voltaire assura-t-il qu'il le fit en 1722. Les censeurs russes, à qui fut soumis l'ouvrage, protestèrent honnêtement contre ces exagérations flatteuses : il ne voulut rien entendre. En fait, Voltaire a recréé un Pierre le Grand à sa manière et selon les exigences de sa philosophie. S'il n'insista pas sur l'histoire de la Russie avant Pierre, c'est que le tsar est justement pour lui le héros éclairé qui fit naître, par la seule force de la loi, une nation civilisée d'un peuple jusqu'à son avènement plongé dans les plus sombres ténèbres de la barbarie. Pierre a tout fait à partir de rien : «*Enfin Pierre naquit, et la Russie fut formée.*» Dans cette phrase éclate la joie de Voltaire qui voulut voir, dans la nouvelle Russie, enfin l'avènement de la philosophie dans le monde. Son tsar est une sorte de magicien, et sa baguette est la loi. Il lui fallait un prince et un État qui fussent des exemples et pussent témoigner que ses idées politiques n'étaient point des chimères, que tout pouvait être fait et refait, pourvu qu'on ait un code, des lois, un despote (avec des philosophes pour l'éclairer), pourvu enfin qu'on fût débarrassé de ceux qui font obstacle au progrès et incarnent le passé : les nobles, les privilégiés et surtout l'Église. Le Pierre le Grand de Voltaire est tout à la fois ce créateur absolu, ce législateur rigoureux, ce prince tolérant qui a brisé la puissance du clergé. On peut se demander s'il ne s'agit pas ici, plus d'une utopie, comme on en écrivit au XVIIIe siècle, que d'une histoire. Le livre, à cause de ses exagérations et de son mépris des faits, déplut à la cour de Russie. Il ne fut même pas traduit, et Voltaire en conçut un grand dépit. Mais, s'il y a peu d'exactitude dans ce livre, on y trouve par contre beaucoup d'enthousiasme et de flamme.

---

**“Extrait des sentiments de Jean Meslier”**  
(1762)

Document

Commentaire

Jean Meslier était le curé de la petite paroisse d'Étrépiigny, près de Mézières, dans les Ardennes. À sa mort, en 1729, on avait découvert, une énorme liasse de papiers portant un titre interminable : *“Mémoires des pensées et des sentiments de Jean Meslier... où l'on voit des démonstrations claires et évidentes de la vanité et de la fausseté de toutes les religions”*, etc. Le contenu de ce manuscrit, véritable bombe à retardement, révélait la pensée puissante d'un athée matérialiste et d'un critique social virulent, le plus radical des penseurs révolutionnaires du siècle de Louis XIV : *«La plupart de ces peuples entrevoient déjà assez les erreurs et les abus dont on les entretient. Ils n'ont besoin que d'un peu d'aide et de lumières pour en voir clairement la vanité. Mais ils ont plus besoin surtout de bonne union et de bonne intelligence pour se délivrer de la puissance tyrannique des grands de la terre.»* Le pauvre curé était un homme très doux, imprégné d'une grande tendresse pour ses ouailles. Il était rempli d'une pitié informée pour ses brebis villageoises, pour ces paysans qu'on vit se révolter périodiquement de 1630 à 1789, des Lanturlus de Bourgogne aux Nu-Pieds de Haute-Normandie, des Croquants du Périgord aux Lustucrus du Boulonnais, des Miquelets du Roussillon aux Bonnets Rouges de Bretagne. En attendant qu'ils rédigent eux-mêmes leurs cahiers de revendications pour les états généraux, le soir, à la chandelle, dans le presbytère, le curé de campagne rédigea sur un cahier secret les revendications de ses paroissiens dont il connaissait la misère qu'il décrivait d'ru. La religion lui apparaissait comme un sédatif, un tranquillisant et un somnifère, qui conduit à *«tout souffrir des méchants, se laisser dépouiller, fouler aux pieds»*. Ses discours étaient empreints d'un communisme anti-autoritaire et libertaire. Il prêchait (sous Louis XIV) la grève générale et l'insoumission des travailleurs : *«Quittez entièrement le service de ces superbes et inutiles gens, excommuniez-les entièrement de votre société et, par ce moyen, vous les verrez bientôt sécher comme sécheraient des herbes et des plantes dont les racines ne suceraient plus le suc de la terre.»* Il fut l'auteur enragé de ce vœu : *«que tous les nobles fussent pendus et étranglés avec les boyaux des prêtres»*, formule que lui reprirent Diderot, Naigeon, Voltaire, Pouchkine (*«Avec les boyaux du dernier pape nous étranglerons le dernier tsar»*), les étudiants de Mai 68 (*«Étrangler le dernier sociologue avec les tripes du dernier bureaucrate.»*).

Meslier n'était pas ce qu'on appelle «un bon écrivain». Sa plume est moins gracieuse que celle de Voltaire mais plus vraie. Les phrases de son soliloque révolté sont lourdes, parce qu'elles ont de la terre aux souliers. Elles sont répétitives et insistantes, non pas à la manière de Péguy, qui joue les naïfs en croyant imiter le bégaiement des «simples» et le piétinement des «obstinés», mais à la manière de ses paroissiens paysans. Il était rude parce que la condition de ses ouailles l'était. Il était violent, parce qu'il remâchait son indignation dans la solitude, le secret, sous la pression et la répression, et parce que la violence qu'on faisait à ses villageois l'indignait. Toute la partie du manuscrit du curé rebelle consacrée à une critique historique et rationaliste des livres saints et des dogmes est assez mal reliée à la critique sociale du dernier volume de son Mémoire. Il voulait que ses écrits soient *«adressés à ses paroissiens après sa mort et pour leur servir de témoignage de vérité à eux et à tous leurs semblables»*.

Plusieurs des idées de Meslier le gênant, Voltaire censura plus de la moitié du manuscrit et modifia le reste. De ce curé athée, il fit un philosophe déiste. Il jugeait qu'il n'était pas moral pour un prêtre de professer en chaire une religion et de rédiger en cachette des réfutations de celle-ci, de jouer double jeu, de préférer une pensée clandestine à un martyre public. Il faut cependant remarquer que la morale est un luxe qui n'est pas toujours à la portée des pauvres. Et si Meslier s'était démasqué de son vivant, nous saurions peut-être qu'il fut persécuté, mais nous ne saurions pas pourquoi il l'aurait été ni ce qu'il pensait.

D'autre part, Voltaire pensait que la religion est nécessaire pour le peuple : *«Il est à propos que le peuple soit guidé et non pas qu'il soit instruit : il n'est pas digne de l'être [...] Il me paraît essentiel qu'il*

y ait des gueux ignorants. Car, pour la canaille, le plus sot ciel et la plus sotte terre sont ce qu'il faut [...]. Ce sont des bœufs auxquels il faut un joug, un aiguillon et du foin [...]. Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.» À l'époque où il trafiquait le manuscrit, il écrivit au prince de Brunswick : «Pourquoi le mélancolique prêtre a-t-il adressé ce testament à des hommes agrestes qui ne savaient pas lire? Et s'ils avaient pu lire, pourquoi leur ôter un joug salutaire? La croyance des peines et des récompenses après la mort est un frein dont le peuple a besoin.» On voit que la canaillerie n'est pas ici chez ceux que Voltaire nommait «la canaille». Il aimait les despotes éclairés mais il ne les voulait pas trop éclairants pour leurs peuples. Ce qui le choquait le plus profondément, c'est que Meslier, dans des maximes qui tendent «manifestement à un renversement d'ordre et de justice [...] au grand préjudice des peuples qui gémissent», allait jusqu'à exhorter ses fidèles à s'unir contre leurs tyrans, à mettre en commun leurs efforts, leur savoir et leurs biens, à se soulever.

En tailladant beaucoup et en laissant ce qui lui convenait, Voltaire purgea donc avec soin le texte subversif de Meslier «du poison de l'athéisme» et des ferments du socialisme. Il fit du curé furieux un abbé bien présentable, philosophe, mais poliment déiste, libéral mais respectueux de l'ordre.

Cependant, il remua ciel, terre et gazettes pour lancer cette publication et en faire un best-seller.

Il revint sur le personnage dans sa «Lettre sur les Français» (1767) et dans son «Dictionnaire philosophique» où il écrit : «C'est un homme si profondément ulcéré des crimes dont il a été témoin qu'il en rend la religion chrétienne responsable, en oubliant qu'elle les condamne. Point de miracle qui ne soit pour lui un objet de mépris et d'horreur ; point de prophétie qu'il ne compare à celles de Nostradamus. Il va même jusqu'à comparer Jésus-Christ à don Quichotte, et saint Pierre à Sancho-Pansa : et ce qui est le plus déplorable, c'est qu'il écrivait ces blasphèmes contre Jésus-Christ entre les bras de la mort, dans un temps où les plus dissimulés n'osent mentir, et où les plus intrépides tremblent.» («Fausse critique de Meslier pour contourner la censure»).

On peut reprocher à Voltaire d'avoir fait de son prêtre campagnard un personnage semi-imaginaire qui devait occulter pour longtemps le souvenir du vrai curé et la connaissance qu'on pouvait prendre de son témoignage. Mais sans Voltaire se serait-on intéressé à lui? Si, en 1791, un éditeur anonyme publia «Le bon sens» de d'Holbach sous le nom de Meslier (supercherie destinée à brouiller encore davantage la fortune de l'auteur du «Mémoire»), la publicité faite à ce nom par Voltaire y fut pour quelque chose. Et quand, en 1793, Anacharsis Cloots proposa à la Convention d'ériger une statue dans le temple de la Raison au «premier ecclésiastique abjureur, l'intrépide, le généreux, l'exemplaire Jean Meslier...», il tint un discours qui ne supposait pas une autre connaissance de Meslier que celle de l'«Extrait» donné par Voltaire.

Meslier existerait-il donc dans notre culture si Voltaire ne l'avait rencontré? La question peut faire rêver ceux qui ont du goût pour les reconstructions hypothétiques. À la question réciproque, si Meslier n'avait rien écrit, Voltaire aurait-il été lui-même?, une réponse positive paraît aller de soi : l'auteur des «Lettres philosophiques» n'avait nul besoin du «Mémoire» posthume pour instruire le procès du christianisme. Mais la lecture de Meslier, même en abrégé, l'a enhardi à mener l'offensive de la libre pensée déiste tout en lui fournissant, ici ou là, quelques munitions. Son «Extrait» est un moment de son action et de sa réflexion. C'est aussi le moment inaugural de la connaissance de Meslier : on doit à Voltaire la seule version imprimée, si réduite et si réductrice soit-elle, du mémoire au XVIIIe siècle. Il fallut attendre un bon siècle pour qu'on procure, en 1864, une édition nouvelle, complète, cette fois, de l'œuvre du curé ardennais, et 1972 pour que des historiens sérieux en donnent une édition critique. On put alors lui reprocher de n'être pas un utopiste, d'être plus prophète que révolutionnaire, et que, semblant totalement ignorer l'industrie et les artisans des villes, son modèle de société demeure celui des communautés agraires archaïques. Ne faut-il pas pardonner cette ignorance à une soutane crottée de terre ardennaise à l'époque de Louis XIV, à ce primitif du XVIIe siècle qui ne fut pas du tout un inventeur d'utopies abstraites et d'épures sociales si parfaitement parfaites qu'elles seraient aussi parfaitement tyranniques? Ce penseur paysan avait les pieds si fermes sur la terre des Ardennes que son rêve fut la revendication simplement impatiente à force de colère d'un de ces voyants dont les visions apparaissent aujourd'hui comme des prévisions.

**“*Traité sur la tolérance*”**  
(1763)

Essai

Dans un premier chapitre (“*Histoire abrégée de la mort de Jean Calas*”), Voltaire stigmatise le fanatisme religieux des juges de Toulouse qui avaient condamné à mort le protestant Jean Calas. Il soutient la thèse du suicide en travaillant sur le mobile du meurtre : un père peut-il tuer son fils pour l'empêcher de se convertir sans sombrer dans le fanatisme? or tout le monde convient que Calas n'est pas un fanatique ; d'autre part, les preuves sur lesquelles les juges se sont appuyés furent fournies par les autorités religieuses, elles-mêmes fanatiques.

Puis Voltaire expose les principes sur lesquels se fondait la Réforme.

Ensuite, il entreprend de montrer les avantages humains qu'offre la tolérance dans les pays où elle est en vigueur. Il entend prouver que l'intolérance, n'étant ni de droit divin ni de droit naturel, ne saurait être non plus de droit humain. La preuve en est que l'Antiquité classique l'ignorait ; quant aux Romains, s'ils ont persécuté les chrétiens, ce ne fut point pour des raisons religieuses, mais tout simplement parce qu'ils attentaient à la sécurité de l'État. Loin d'être fondée sur un principe noble, l'intolérance trouve sa source dans ce que la vie sociale offre de plus bas : le fanatisme. En effet, celui-ci ne naît que dans l'esprit des peuples élevés dans la superstition, et celle-ci «*est à la religion ce que l'astrologie est à l'astronomie : la fille très folle d'une mère très sage.*» À une époque où la raison envahit toute la vie sociale, l'intolérance est un non-sens tandis que la tolérance est un «*apanage de la raison*». C'est le mérite de la philosophie d'avoir su dissiper les brumes du fanatisme et de l'obscurantisme, d'avoir trouvé, par-delà les divisions, le thème universel, divin, qui rassemble tous les hommes dans la recherche commune du bien. La philosophie, la philosophie seule, cette soeur de la religion, a désarmé les mains que la superstition avait si longtemps ensanglantées ; et l'esprit humain, sorti de son ivresse, est resté stupéfait des excès auxquels l'avait porté son fanatisme. La tolérance, fille de la raison, est une des exigences suprêmes de la civilisation et de la société : elle est un facteur de paix sociale, de respect et d'amour réciproques.

Commentaire

Autour de ce thème central, Voltaire s'abandonnait à de nombreuses discussions que venaient rehausser d'audacieuses pointes d'une très grande perspicacité. Dans sa concision nerveuse, dans sa chaude éloquence et dans l'incomparable élégance de son style, c'est un chef-d'oeuvre de polémique peut-être jamais égalé, qui résume en soi toutes les qualités du genre et qu'il convient d'inscrire au compte de ce grand mouvement d'émancipation qui devait conduire à la liberté religieuse moderne.

---

Son éloignement et sa gloire le protégeant, Voltaire put enfin dire ouvertement tout ce qu'il avait à dire. Appuyés sur une érudition incertaine bien qu'étendue, sur des raisonnements souvent spécieux, il écrivit des articles qu'il rassembla dans un ouvrage alphabétique contre le fanatisme dont l'idée s'était imposée à lui pendant son séjour à Berlin en 1752. Mais elle fut d'abord ajournée. Puis le projet fut repris en 1760, mené à bien en moins de quatre ans, et complété de 1765 à 1769. Ce fut donc, avec l’*“Essai sur les mœurs”*, l'une des œuvres que l'écrivain médita et travailla le plus longuement, et, sans doute, l'une de celles auxquelles il attachait le plus de prix :

---

**“*Dictionnaire philosophique ou la raison par l'alphabet*”**  
(1764)

Pour des commentaires sur quelques-uns des articles, voir VOLTAIRE – “*Dictionnaire philosophique*”

---



**“Le blanc et le noir”**  
(1764)

Nouvelle de 14 pages

Rustan a bien de la peine à croire que tous les événements qu'il croit avoir vécus se sont seulement produits en rêve.

---

Pour fournir une dot à l'arrière-petite-nièce de Corneille, Voltaire entreprit une édition du théâtre complet de Pierre Corneille, avec quelques pièces de son frère Thomas, de Racine et de quelques dramaturges étrangers, qu'il a traduites pour servir d'objet de comparaison, et avec des :

---

**“Commentaires sur Corneille”**  
(1764)

Critique littéraire

Pour Voltaire, Corneille était un grand homme, qui avait tout créé, dont les défauts sont ceux de son siècle, tandis que ses beautés sont à lui.

Commentaire

Grâce aux profits de cette publication, Voltaire put marier l'arrière-petite-nièce de Corneille à un officier de dragons. Mais ces “*Commentaires*” lui ont valu le reproche d'avoir osé critiquer un auteur devenu classique.

---

Épargné dans la pièce de Palissot, “*Les philosophes*”, Voltaire n'intervint que mollement en faveur de Diderot, ainsi que pour le pasteur Rochette, condamné à mort en 1762 pour avoir exercé un culte prohibé.

Rousseau, dans sa retraite, continuait à écrire et notamment ses “*Lettres de la montagne*” (1764) dans lesquelles il dénonçait Voltaire comme le véritable auteur du “*Sermon des cinquante*”, ce qui était dangereux à une époque où on ne badinait pas avec l'athéisme. C'était vrai, mais il cria à la délation, fit publier et distribuer à tous ses amis une circulaire dans laquelle il insulta Rousseau, le traitant de «*fou méchant*», «*qui cache l'âme d'un scélérat sous le manteau de Diogène*».

Il commit un nouveau pamphlet anonyme :

---

**“Sentiment des citoyens”**  
(décembre 1764)

Pamphlet de huit pages

Voltaire apprenait au monde que le moralisateur Jean-Jacques Rousseau avait abandonné ses cinq enfants à l'assistance publique.

Commentaire

Toute sa vie, Voltaire nia avoir été l'auteur de cette brochure. Il y mit même tant de dénégation, tant d'art à brouiller les pistes que le doute, malgré l'évidence, subsista jusqu'à sa mort. En 1790, son propre secrétaire, Wagnière, déclara devant notaire : «Je sousigné, déclare que feu Monsieur de

Voltaire, justement irrité des injures que lui avait dites M. Rousseau dans ses *“Lettres de la Montagne”*, et par d'autres outrages, s'en vengea par la petite brochure intitulé *“Sentiments des citoyens”*. Fait à Ferney-Voltaire, le 3 janvier de 1790». Depuis lors et sans discussion possible *“Sentiments des citoyens”* fait partie des oeuvres complètes de Voltaire et figure dans toutes les éditions.

---

En pleine activité polémique, pour se distraire de ses autres travaux d'historien et de critique, pour respecter la consigne qu'il s'était donnée : *«Je me suis mis à être un peu gai, parce qu'on m'a dit que c'est bon pour la santé»* (lettre à l'abbé Trublet, 1761), étant au témoignage d'une de ses visiteuses de Ferney *«gai, causant. Nous avons parlé de la mort en étouffant de rire»*, Voltaire écrit :

---

### ***“Jeannot et Colin”***

(1764)

#### Roman

Deux amis collégiens, Jeannot et Colin, étaient unis par les liens de l'amitié la plus tendre, mais la vie, c'est-à-dire les préjugés sociaux, les sépara. Le père de Jeannot fit fortune et *«Jeannot monta en chaise, en tenant la main à Colin avec un sourire de protection assez noble. Colin sentit son néant et pleura.»* L'écroulement subit de cette fortune trop rapidement acquise, la générosité du fidèle Colin, resté un modeste travailleur, réunissent à nouveau les deux amis.

#### Commentaire

Ce petit conte allègre, charmant, d'une grâce exquise, plein d'une verve enjouée, d'une sagesse malicieuse et d'une ironie apaisée, au ton plaisant et badin tout en étant édifiant, se ressentait de la mode de simplicité et de vertu que Jean-Jacques Rousseau avait contribué à répandre. L'histoire sans prétention est assez touchante. La leçon de morale qui peut se résumer dans cet adage qu'on en a retenu : *«Toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami»* est appuyée par une étude très fine des frivolités ambitieuses de la vie mondaine en contraste avec la vie simple et laborieuse de ceux qui trouvent leur bonheur dans le travail, une étude qui rappelle, par son côté universel et humain, *“Le bourgeois gentilhomme”* de Molière, et qui, par son côté actuel, faisait écho à des discussions multiples relatées par les gazettes du temps sur les sottises prétentions des nobles, les bienfaits de l'éducation pratique, la dignité du commerce, l'utilité des métiers, etc..

---

Continuant son travail philosophique, sous l'identité d'un prétendu abbé Bazin, Voltaire publia :

---

### ***“La philosophie de l'histoire”***

(1765)

#### Essai en cinquante chapitres

Voltaire expose son point de vue sur les différentes races d'êtres humains, en relatant succinctement l'histoire politique et religieuse des divers royaumes : Babylonie, Chaldée, Phénicie, Inde, Chine, Égypte, Grèce, Arabie et Palestine, Empire romain.

## Commentaire

L'ouvrage fut dédié «*À très haute et très auguste princesse Catherine Seconde, impératrice de toutes les Russies, protectrice des arts et des sciences, digne par son esprit de juger des anciennes nations, comme elle est digne de gouverner la sienne.*» Les chapitres sont fort courts, chacun d'eux ne comptant que cinq à six pages. Voltaire profitait de son anonymat pour fustiger à son aise toutes les religions révélées, dont le dogmatisme, selon lui, est propre à engendrer l'intolérance. Toutefois, son masque ne l'empêcha pas de se trahir, ainsi dans une note, en bas de page, dans le chapitre consacré aux Chaldéens : «*Notre sainte religion, religion si supérieure en tout à nos lumières, nous apprend que le monde n'est fait que depuis environ six mille années selon la Vulgate, ou environ sept mille selon les Septante. Les interprètes de cette religion ineffable nous enseignent qu'Adam eut la science infuse et que tous les arts se perpétuèrent d'Adam à Noé. Si c'est là, en effet, le sentiment de l'Église, nous l'adoptons d'une foi ferme et constante, soumettant d'ailleurs tout ce que nous écrivons au jugement de cette Sainte Église qui est infaillible. En un mot, nous prévenons toujours le lecteur que nous ne touchons en aucune manière aux choses sacrées. Nous protestons contre toutes les fausses interprétations, contre toutes les inductions malignes, que l'on voudrait tirer de nos paroles.*» Le faux abbé n'hésite guère à toucher à ces choses sacrées que sont les oracles, les superstitions et les préjugés populaires avec un mépris et une ironie non dissimulés. Mais Voltaire décide tout à coup d'arrêter le jeu en parvenant à l'examen de l'Empire romain. «*La philosophie de l'histoire*» s'arrête abruptement à cette apogée par une très cavalière annonce : «*Le reste manque. L'éditeur n'a rien osé ajouter au manuscrit de l'abbé Bazin. S'il retrouve la suite, il en fera part aux amateurs de l'histoire.*» Le texte fut placé plus tard en tête de l'«*Essai sur les mœurs*».

---

Voltaire intervint dans le conflit entre le Conseil et les citoyens de Genève (décembre 1765). Il lutta courageusement contre les «*Arlequins anthropophages*» qui, en juillet 1766, avaient, à un jeune homme de vingt ans, le chevalier de La Barre, qui avait mutilé un crucifix, imposé un supplice et une exécution d'une cruauté raffinée : poing coupé, langue arrachée, tête tranchée, corps brûlé avec sur lui un exemplaire du «*Dictionnaire philosophique*» : «*On dit que cet infortuné jeune homme [le chevalier de la Barre] est mort avec la fermeté de Socrate ; et Socrate a moins de mérite que lui : car ce n'est pas un grand effort, à soixante et dix ans, de boire tranquillement un gobelet de ciguë ; mais mourir dans les supplices horribles, à l'âge de vingt et un ans, cela demande assurément plus de courage. Cette barbarie m'occupe nuit et jour. Est-il possible que le peuple l'ait soufferte? L'homme, en général, est un animal bien lâche ; il voit tranquillement dévorer son prochain, et semble content, pourvu qu'on ne le dévore pas : il regarde encore ces boucheries avec le plaisir de la curiosité.*» (lettre à M. le comte d'Argental, 23 juillet 1766). Il revint sur les affaires dont il s'était occupé auparavant :

---

**«Avis au public sur les parricides imputés aux Calas et aux Sirven»**  
(1766)

### Pamphlet

---

En 1770, Voltaire entama une campagne pour l'affranchissement des serfs de l'abbaye de Saint-Claude dans le Jura qui finalement n'aboutit qu'en 1789, plus de dix ans après sa mort. Il collabora un temps à «*L'Encyclopédie*» de Diderot et d'Alembert. Plus militant que jamais, il consacra une part importante de la correspondance à ses activités satiriques et surtout polémiques qui étaient celles qui lui tenaient le plus à cœur, même s'il n'avait pas pour autant renoncé au théâtre ni à la poésie et qu'il écrivait encore des ouvrages historiques. Chef du parti des philosophes, il leur recommandait de cesser leurs querelles, de s'unir pour la lutte ; il condamnait, en le traitant de «*pauvre fou*», celui qui avait trahi le parti, Jean-Jacques Rousseau.

Se consacrant à une véritable activité de journaliste (de vulgarisation, d'opinion, d'enquête), il lança une incroyable quantité de libelles, de brochures qui, sous plus de 175 pseudonymes ou sous l'anonymat, avec toutes les stratégies d'approche graduée, d'enveloppement, de noyautage, de désaveux, de démentis, se répandaient aussitôt dans toute l'Europe, son grand combat étant la lutte contre «*l'Infâme*» (le fanatisme, l'intolérance, l'Église catholique), le mot d'ordre, à la fin de ses lettres, étant toujours le même : «*Écrasons l'infâme !*» (en abrégé : «*Écr.L'inf.*») car, malgré son scepticisme sur le genre humain, il était fort optimiste sur l'issue du combat : «*Le monde se déniaise furieusement. Une grande révolution dans les esprits s'annonce de tous côtés*» (lettre à d'Alembert, 1765). Il composa aussi quantité d'oeuvres courtes : facéties, pamphlets, écrits antichrétiens, souvent anonymes, toute une littérature de combat à laquelle appartient :

---

---

**“Petite digression”**  
(1766)

Apologue

*«Dans les commencements de la fondation des Quinze-Vingts, on sait qu'ils étaient tous égaux, et que leurs petites affaires se décidaient à la pluralité des voix. Ils distinguaient parfaitement au toucher la monnaie de cuivre de celle d'argent ; aucun d'eux ne prit jamais du vin de Brie pour du vin de Bourgogne. Leur odorat était plus fin que celui de leurs voisins qui avaient deux yeux. Ils raisonnèrent parfaitement sur les quatre sens, c'est-à-dire qu'ils en connurent tout ce qu'il est permis d'en savoir ; et ils vécurent paisibles et fortunés autant que des Quinze-Vingts peuvent l'être. Malheureusement un de leurs professeurs prétendit avoir des notions claires sur le sens de la vue : il se fit écouter, il intrigua, il forma des enthousiasmes : enfin on le reconnut pour le chef de la communauté. Il se mit à juger souverainement des couleurs, et tout fut perdu.*

*Ce premier dictateur des Quinze-Vingts se forma d'abord un petit conseil, avec lequel il se rendit le maître de toutes les aumônes. Par ce moyen, personne n'osa lui résister. Il décida que tous les habits des Quinze-Vingts étaient blancs : les aveugles le crurent ; ils ne parlaient que de leurs beaux habits blancs, quoiqu'il n'y en eût pas un seul de cette couleur. Tout le monde se moqua d'eux, ils allèrent se plaindre au dictateur, qui les reçut fort mal ; il les traita de novateurs, d'esprits forts, de rebelles, qui se laissaient séduire par les opinions erronées de ceux qui avaient des yeux, et qui osaient douter de l'infailibilité de leur maître. Cette querelle forma deux partis. Le dictateur, pour les apaiser, rendit un arrêt par lequel tous leurs habits étaient rouges. Il n'y avait pas un habit rouge aux Quinze-Vingts. On se moqua d'eux plus que jamais : nouvelles plaintes de la part de la communauté. Le dictateur entra en fureur, les autres aveugles aussi : on se battit longtemps, et la concorde ne fut rétablie que lorsqu'il fut permis à tous les Quinze-Vingts de suspendre leur jugement sur la couleur de leurs habits.*

*Un sourd, en lisant cette petite histoire, avoua que les aveugles avaient eu tort de juger les couleurs : mais il resta ferme dans l'opinion qu'il n'appartient qu'aux sourds de juger de la musique.»*

Commentaire

Ce petit récit symbolique sous-entend une morale. Les aveugles sont les êtres humains en général démunis face aux interrogations métaphysiques. Le dernier paragraphe rappelle que nous savons analyser lucidement les convictions d'autrui mais que nous nous réfugions aussi dans nos certitudes inébranlables. Tout n'est donc pas si anodin. L'auteur fait passer son message, porte en réalité un jugement, condamnant la sottise et l'obscurantisme (ce n'est pour rien que Voltaire a choisi des aveugles) qui prétendent à l'infailibilité. Il dénonce le fanatisme : «*intriguer*», «*former des enthousiastes*», «*fureur*», «*juger*» ; le dogmatisme : «*se mit à juger souverainement des couleurs*».

---

Reconnu donc comme le chef de file des «philosophes», le «patriarche de Ferney», non content d'écrire à un rythme frénétique, toujours sur la brèche, toujours querelleur, luttant contre toutes les

formes de la «*superstition*», décidé à accélérer «*la révolution dans les esprits*» qu'il sentait fermenter et dont il appelait de ses vœux l'irruption, publia des ouvrages philosophiques, des pamphlets antireligieux et des contes philosophiques :

---

---

**“*Dialogue du douteur et de l'adorateur*”**

(1766)

Essai

---

---

**“*Dernières paroles d'Épictète*”**

(1766)

Essai

---

---

**“*Les idées de La Mothe Le Vayer*”**

(1766)

Essai

---

---

**“*Le philosophe ignorant*”**

(1766)

Essai

---

---

**“*Commentaire sur le livre “Des délits et des peines”*”**

(1766)

Essai

---

---

À partir de l'ouvrage de Beccaria, “*Des délits et des peines*”, Voltaire scrutait les fondements du droit pénal, faisait la critique de la justice française où le procès est secret, les jugements vagues, et un code de lois pour préciser les délits inexistant.

---

---

**“*Questions sur les miracles*”**

(1766)

Essai

---

---

**“*Lettre au docteur Pansophe*”**

(1766)

Essai

---

---

**“Aventure indienne”**  
(1766)

Nouvelle de deux pages

Pythagore, qui est en Inde et qui s’est converti à la croyance en la métempsycose, entend la plainte de l’herbe qui est broutée par le mouton, la plainte de l’huitre qu’il allait manger, quand il est alerté par les préparatifs de l’exécution de deux hommes accusés d’hérésie qu’il parvient à sauver. Mais, venu à Crotone y prêcher la tolérance, il fut brûlé dans l’incendie de sa maison.

Commentaire

Voltaire rend son récit plaisant par une ironie discrète qui consiste à simplement juxtaposer plusieurs épisodes, à jouer avec la narration qui est retardée par des détails oiseux («*l’animal qui porta Silène...*»). Il est habile à se mettre dans la peau des différents protagonistes, à les faire parler. Il ne craint pas l’exagération plaisante («*l’énormité du crime qu’il allait commettre*»). Il se moque de Pythagore (qui se dit : «*Tous ces gens-là ne sont pas philosophes*») ; des femmes dont c’est l’hystérie, la frustration sexuelle, qui produiraient les crises d’intolérance ; du rite qui veut qu’on meure «*en tenant une vache par la queue*», «*la vache qu’on ne trouve pas à point nommé*» étant évidemment une allusion à l’état de grâce dans lequel un chrétien peut ne pas se trouver, malheureusement, au moment de mourir ; de l’absence de justice divine : Pythagore est «*brûlé, lui qui avait tiré deux Indous des flammes*». Le bûcher est une «*fête qu’on allait donner au peuple indou*». Puis il tire une morale de cette fable, tout en décochant de petites flèches : «*Il fit entendre raison aux juges*» (c’est encore assez facile) «*et même aux dévotes*» (ça, c’est très difficile et «*ce n’est arrivé que cette seule fois*» !) Pythagore est très curieux, très soucieux d’apprendre mais ridicule dans sa croyance en la métempsycose, très sensible, très réfléchi, très candide, très simplet, très illusionné («*Tous ces gens-là ne sont pas philosophes*»), très imaginaire, mais malgré tout déterminé. On dirait un de ces adeptes des mouvements dits du nouvel-âge qui pullulent aujourd’hui ! Voltaire se livre ainsi à une certaine satire de la société française : les juges et les dévotes, et avec elles les sectateurs religieux qui, même s’ils sont prétendument indiens, représentent en fait des gens comme les jansénistes et les jésuites qui se combattaient en France pour d’aussi futiles raisons. Le conte veut montrer que, dans toute la nature, règne la domination d’une espèce par une autre, et qu’il faut, au moins dans l’espèce qui est censée être intelligente, l’espèce humaine, ne pas se détruire pour de vaines questions métaphysiques, mais pratiquer la tolérance.

---

**“Le Huron ou l’Ingénu, histoire véritable tirée des manuscrits du P. Quesnel”**  
(1767)

Nouvelle de 60 pages

Un jeune homme, qui est né de parents français au Canada, qui y est devenu orphelin et a toujours vécu parmi les Hurons, est donc barbu et a la peau très blanche. En dépit d’un accent curieux, il parle un français très convenable. Il ne se souvient plus de l’identité de ses parents, mais il se sait fils de la nature. Il débarque un jour à Saint-Malo où le prieur de la Montagne et sa sœur le reconnaissent pour leur neveu, Hercule de Kerkabon. Lors du dîner qu’à cette occasion a offert le prieur, était à côté du Huron Mlle de Saint-Yves, «*Basse Bretonne*» fort jolie qui, timide mais de complexion amoureuse, s’éprend du jeune homme. Comme, en «*bon sauvage*» qu’il est, «*il dit toujours naïvement ce qu’il pense et qu’il fait ce qu’il veut*», il est surnommé «*l’Ingénu*». Se confiant à son intelligence naturelle que n’ont point corrompue les préjugés, il a plein d’étonnements candides et une franchise rude qui ne manque pas de heurter la société bretonne où le hasard l’a conduit, car il profère une série de jugements pleins de sagacité. Aussi connaît-il bien des mésaventures, même s’il s’instruit avec une rapidité étonnante. Converti par sa nouvelle famille, il est baptisé par l’évêque de Saint-Malo. Mlle de

Saint-Yves lui sert alors de marraine, et il s'éprend d'elle de Saint-Yves. Il ne peut toutefois l'épouser, la parenté spirituelle qui existe entre eux étant un obstacle selon les lois de l'Église. De plus, l'abbé de Saint-Yves, son frère et son tuteur, prétend l'unir au sot fils du bailli. Un jour, elle est réveillée en sursaut : l'Ingénu, ayant fait irruption dans sa chambre, l'épouse sans plus de façons. À ses cris on accourt ; elle aide à apaiser le fougueux amant, mais après cette aventure, elle est enfermée dans un couvent.

Après avoir vaillamment repoussé une attaque anglaise en Basse-Bretagne, il se rend à Versailles pour y trouver le prix de ses services et tâcher d'obtenir la main de sa fiancée. En chemin, il soupe avec des huguenots ; puis, passant par Paris, parvient à Versailles. Loin d'obtenir satisfaction, il se voit éconduire et mettre à la Bastille pour avoir déplu à un commis, son «*ingénuité*» lui ayant fait dénoncer les vices de la cour de Louis XIV.

Il a pour compagnon de captivité un janséniste, nommé Gordon, qui l'éduque et le change «*de brute en homme*», s'émerveillant de sa perspicacité et de la justesse de son esprit : «*Son entendement, n'ayant point été courbé par l'erreur, était demeuré dans toute sa rectitude.*» Gordon ne manque pas de philosophie, mais la franchise et la raison naturelle du Huron l'embarrassent grandement, car elles révèlent l'inanité des querelles religieuses. Son bon sens parvient à modifier certaines de ses opinions.

Pendant ce temps, le prieur et sa sœur, ayant appris qu'il est en prison, tentent en vain de le faire relâcher. Mlle de Saint-Yves, s'échappant du couvent où on l'avait fait enfermer, part pour Versailles et arrive à déjouer ses poursuivants. Elle se confie au jésuite Tout-à-tous qui l'introduit chez une dévote. Admise auprès de M. de Saint-Pouange, sous-ministre débauché, tout-puissant par la protection de Louvois, elle sollicite l'élargissement de son amant mais s'entend signifier qu'elle ne l'obtiendra qu'au prix de son honneur. D'abord elle repousse avec horreur pareille proposition. Mais, usant d'une infâme casuistique, le Père Tout-à-tous l'incite à céder ; la dévote, escomptant une récompense, la traîne au rendez-vous.

L'Ingénu recouvre donc la liberté. Ses parents et amis bretons, réunis à Paris, fêtent l'événement, ignorant ce qu'il en a coûté à Mlle de Saint-Yves. Celle-ci est désespérée : une révolution se produit en elle, qui allume une fièvre dévorante ; elle tombe malade de douleur et de honte ; des médecins ridicules s'empressent à son chevet, et elle meurt, tandis qu'autour d'elle tous pleurent et rient. Saint-Pouange, qui n'est pas foncièrement mauvais, est désireux de la revoir, mais rencontre à la porte la bière où repose son corps. Comme il éprouve des remords, il fait accepter à Hercule de Kerkabon, instruit par l'expérience et devenu philosophe, une charge d'officier : «*Le temps adoucit tout.*»

### Commentaire

Voltaire a certainement connu :

- «*Le grand voyage au pays des Hurons, avec un dictionnaire*», du P. Sagard Théodat (1632) qui a pu le renseigner sur les mœurs et la langue des Hurons ;
- «*Les nouveaux voyages*» du baron de la Hontan (1703-1715) qui a lancé le mythe du «bon sauvage» qui eut tant de succès au XVIIIe siècle, qui fut repris, en particulier, par Jean-Jacques Rousseau ;
- «*L'histoire de la baronne de Luz*», de Charles Pinot-Duclos (1741), où on trouve une situation romanesque assez semblable à celle de «*L'ingénu*» ;
- «*Les lettres iroquoises*» de Maubert de Gouvest (1752) où un jeune sauvage, délégué par les Iroquois pour étudier la civilisation française, fait un séjour à Paris et note ses impressions. Il a la franchise du Huron de Voltaire, est enfermé comme lui à la Bastille et reçoit en prison la visite d'un janséniste.

Voltaire reprenait aussi la technique du «*naïf étranger*», que Montesquieu avait exploitée dans ses «*Lettres persanes*» (1721).

On pourrait croire qu'en vieillissant il est venu se rafraîchir à une source qu'il avait jusque-là peu goûtée : la défense de la «*simple nature*», la nature primitive du «*bon sauvage*», contre les coutumes imposées par la civilisation et que ne ratifie pas la raison, thème chéri de son ennemi, Jean-Jacques Rousseau. Le problème traité est celui du bonheur social, entravé par les conventions et l'ingérence de la religion dans la vie intime des individus. L'amour est le ressort qui déclenche les

événements, et les événements appellent les réflexions. Cette fiction, présentée sous la forme d'un court roman, permet à Voltaire de répandre certaines de ses idées philosophiques. Il critique les abus sociaux et s'en prend tour à tour aux jésuites, aux jansénistes, aux hauts fonctionnaires, aux médecins.

La vérité que présentent ces lestes croquis demeure cependant toujours caricaturale. Ce Huron est le primitif qui promène par le monde les sentiments, les idées que l'auteur a voulu se donner, qui, par ses questions naïves, fait le procès de notre vieille civilisation, de notre société corrompue, de nos faiblesses, de nos hypocrisies, des préjugés aussi bien de la province (la «*Basse-Bretagne*» y est fortement égratignée) que de la cour de Versailles, des bienséances. Il est, à première vue, un de ces sauvages du Canada sur lesquels Voltaire ironisait dans la lettre qu'en 1755 il adressa à Rousseau en réponse au «*Discours sur l'inégalité*». En fait, cet Ingénu n'est, après tout, qu'un demi-sauvage.

Voltaire s'amusa de ce paradoxe : c'est un Huron qui, en traversant l'Atlantique, apporte les «*lumières*» à la France arriérée de l'Ancien Régime, est le messenger de la modernité. En 1767, il venait d'inventer, avant la lettre, le Québécois mythique, la mythologie littéraire québécoise étant issue d'un métissage culturel entre la France et l'Amérique immémoriale, d'une rencontre de l'Amérique libre des cabanes et de l'Europe asservie des cathédrales.

Le Huron a la faculté d'apprendre facilement les langues et de déchiffrer la Bible, faculté que Rousseau aurait sans doute réprouvée, et il est animé d'une curiosité intellectuelle dont Émile n'a jamais fait preuve. Il ne met pas en cause l'existence de la société et ne doute nullement des agréments qu'elle procure ; il n'en combat que les préjugés et les hypocrisies. C'est un Alceste ; non pas un Alceste à la Rousseau, hérissé contre l'état social, mais un Alceste à la Voltaire, un Alceste qui regarde, pour un moment, la société avec des yeux neufs, juge sévèrement les institutions sur lesquelles elle repose, et nous montre du doigt les réformes à accomplir. Le Huron est au fond un réformateur de la société. C'est Voltaire qui, attentif aux moindres indications de la mode, s'est, pour un moment, déguisé en sauvage, mais n'a nullement l'intention de le rester, qui défendait la «*simple nature*» mais faisait aussi la satire des thèses de Rousseau sur la nature.

Le héros sympathique de ce roman d'apprentissage, protagoniste habituel de Voltaire, mais plus vivant que Zadig et que Candide par sa jeunesse, sa hardiesse, sa fraîcheur, lui permit de critiquer les jésuites («*Soyez sûre, ma fille, que quand un jésuite vous cite saint Augustin, il faut que ce saint ait pleinement raison.*»), les jansénistes, les hauts fonctionnaires, les médecins ; de dénoncer les conventions et les abus sociaux ; de traiter le problème du bonheur social entravé par les coutumes imposées par la civilisation et que ne ratifie pas la raison ; de s'attaquer même aux absurdités religieuses et à la politique absolutiste de la France au temps de la révocation de l'édit de Nantes.

«*Tendre, vive et sage* », cette amante infortunée qu'est Mlle de Saint-Yves ressemble aux sensibles victimes des romans à la mode : Clarisse Harlowe, Julie d'Étange. Il se peut que Voltaire, selon sa méthode habituelle d'imitation critique, ait voulu à l'emphase lyrique de ces héroïnes opposer la sensibilité plus discrète de Mlle de Saint-Yves. Mais elle ressemble aussi à d'autres personnages voltairiens : à l'Écossaise, à Nanine, et, par-delà, à Zaïre elle-même. Voltaire avait créé un type d'amoureuse qu'avec Mlle de Saint-Yves il s'efforça d'adapter au goût d'un public déjà préromantique. Mais si cette nouvelle satirique est aussi un roman d'amour, il ne nous touche pas, les amours malheureuses de Mlle de Saint-Yves et du jeune sauvage n'attendrissant point Voltaire (dont la conception de la femme est tout à fait traditionnelle : «*Dieu n'a créé les femmes que pour apprivoiser les hommes*»), n'émeuvent guère le lecteur. L'amour n'est que le ressort qui déclenche les événements, ceux-ci appelant les réflexions.

Ce conte philosophique est écrit avec beaucoup d'esprit. Voltaire y déploie sa verve de conteur. Le ton est gai, vif, mordant. On apprécie la vérité de certains portraits et de certaines scènes, la saveur de certains croquis pris sur le vif, particulièrement dans les premiers chapitres. L'arrivée soudaine de ce jeune Huron dans cette vieille famille bretonne esclave de ses traditions produit des effets que Voltaire note avec un art supérieur. Les questions posées à l'étranger, la sympathie qu'on lui porte et, en même temps, l'effarement que provoquent sa franchise imperturbable et son invincible logique, tout cela est d'un comique de qualité exquise. L'abbé de Kerkabon, Mlle de Kerkabon, sa sœur, l'abbé de Saint-Yves, l'interrogant bailli, Mlle de Saint-Yves sont esquissés avec une sûreté de touche, une légèreté et une gaîté sans égales. Le satiriste qu'est Voltaire exploite toutes les ressources de l'ironie



: périphrases, euphémismes, retournement paradoxal, accumulations hétéroclites, causalités dérisoires.

Le portrait du prieur au début (chapitre 1) : *«Le prieur, déjà un peu sur l'âge, était un très bon ecclésiastique, aimé de ses voisins, après l'avoir été autrefois de ses voisines. Ce qui lui avait donné surtout une grande considération, c'est qu'il était le seul bénéficiaire du pays qu'on ne fût pas obligé de porter dans son lit quand il avait soupé avec ses confrères. Il savait assez honnêtement de théologie ; et quand il était las de lire saint Augustin, il s'amusait avec Rabelais ; aussi tout le monde disait du bien de lui»* montre comment Voltaire jouait admirablement des adverbes ou prépositions logiques «*car*», «*même*», «*c'est pourquoi*», «*mais*»...), pour mieux disqualifier une vérité tout extérieure et inexacte, tout en économisant, par la parataxe, ces mêmes outils logiques, pour mieux laisser le lecteur rétablir par lui-même une causalité cachée mais réelle.

L'Ingénu possède toutes les brillantes qualités qui firent le succès de Voltaire.

Le texte fut écrit entre l'été 1766 et l'été 1767. Une ébauche, conservée à Saint-Petersbourg, met en scène un bon sauvage aux prises avec la religion, les différences portant sur le rôle de Mlle de Saint-Yves et sur le cadre historique. Il fut publié en 1767 avec pour seule indication «à Utrecht», mais il le fut sans doute chez Cramer, à Genève. Les premiers exemplaires parvinrent à Paris au mois d'août 1767. Voltaire le mentionna pour la première fois, le 21 juillet 1767, mais ne voulut pas convenir qu'il en était l'auteur, et, lorsqu'il autorisa un éditeur parisien à publier cette nouvelle, elle fut présentée comme une œuvre de Monsieur du Laurens, fameux satiriste anticlérical, qui venait de publier, en 1764, *“L'évangile de la raison”* et allait publier *“Le compère Mathieu”*. Du Laurens, d'ailleurs, ne risquait rien ; ses écrits étaient encore plus violents et il y avait longtemps qu'il avait quitté la France pour la Hollande. L'éditeur parisien Lacombe donna pour titre à l'œuvre : *“Le Huron ou l'Ingénu”*, titre sous lequel elle est également connue. Il présenta l'histoire du Huron, qui se passe sous le règne de Louis XIV, comme étant une *«Histoire véritable tirée des manuscrits du père Quesnel»* (le fameux théologien mort au début du siècle). Les premiers exemplaires parvinrent à Paris au mois d'août 1767. L'œuvre eut un grand succès de librairie, et de nombreuses suites et adaptations en furent données. Rousseau voulut se moquer : *«Je ris toujours de vos Parisiens, de ces esprits si subtils, de ces jolis faiseurs d'épigrammes, que leur Voltaire mène incessamment avec des contes de vieilles, qu'on ne ferait pas croire aux enfants.»* (lettre du 8 février 1765).

C'est, aujourd'hui encore, l'une des œuvres de Voltaire dont la réputation résiste le mieux, même si elle n'égale pas celle de *“Candide”*.

---

---

### **“Lettres sur les Français”**

(1767)

#### Essai

Voltaire y révéla ce qu'il pensait du curé Meslier. Assurément, il le tenait pour *«le plus singulier phénomène qu'on ait vu parmi tous ces météores funestes à la religion chrétienne»*. Il était pour lui un allié objectif. Mais, à ses yeux, le curé était allé trop loin en voulant éclairer les paysans de son village : *«Pourquoi leur ôter un joug salutaire, une crainte nécessaire?»* Trop loin aussi en voulant anéantir toute religion. C'est pourquoi les extraits qu'il avait donnés de son *“Testament”* sont *«heureusement purgés du poison de l'athéisme»*.

Il considérait que le cas du curé Meslier relèverait de la psychiatrie, s'interrogeait *«sur le travers d'esprit de ce mélancolique prêtre»* qui était *«un homme sombre et un enthousiaste, d'une vertu rigide»*. Jamais l'écart entre Meslier et son éditeur n'a été mieux marqué qu'en cette fin de 1767, c'est-à-dire vers le temps où avec d'Holbach, Diderot et leurs amis, le matérialisme athée progressait dans l'opinion.

Commentaire

Voltaire avait donc parfaitement conscience du caractère mythique de son curé d'Etréigny. Il a tenté, sans y parvenir, comme le montre ce texte, de substituer cette image fausse (mais rassurante) à l'image vraie (mais dangereuse).

---

**“Examen important de Milord Bolingbroke”**  
(1767)

Pamphlet

Commentaire

C'est un pamphlet anti-chrétien.

---

**“Homélie prononcées à Londres en 1765”**  
(1767)

Essais

Commentaire

Voltaire s'y dissociait de l'athéisme radical du baron d'Holbach et de ses amis.

---

**“Dîner du comte de Boulainvilliers”**  
(1767)

---

En 1767, Voltaire écrit à d'Alembert : « *C'est l'opinion qui gouverne le monde et c'est à vous de gouverner l'opinion.* », lui définissant ainsi un programme qui était d'abord le sien. Après une brouille passagère (1768-1769) avec Marie-Louise, il fut, jusque vers 1772, possédé d'une telle fureur d'écrire et d'imprimer qu'on s'essouffle un peu à suivre le détail de cette production proliférante :

---

**“Les droits des hommes et les usurpations des papes”**  
(1768)

Essai

Commentaire

Ce fut un témoignage de l'anticléricalisme militant de Voltaire.

---

**“Conseils raisonnables à M. Bergier pour la défense du christianisme”**  
(1768)

Essai

Commentaire

Ce fut un témoignage de l'anticléricalisme militant de Voltaire.

---

---

**“*La profession de foi des théistes*”**

(1768)

Essai

Commentaire

Ce fut un témoignage du déisme sincère de Voltaire.

---

---

**“*La guerre civile de Genève ou Les amours de Robert Covelle*”**

(1768)

Poème héroïque

Robert Covelle était un citoyen de Genève qui avait été censuré par les pasteurs genevois pour avoir fait un enfant à une jeune fille et qui s'était refusé à entendre la censure à genoux.

Voltaire reprochait à ces pasteurs de juger les citoyens et citoyennes accusés du crime de fornication, et de les obliger à recevoir leur sentence à genoux. Il reprochait aussi aux Genevois d'aimer trop l'argent. Et il s'en prenait aussi à Jean-Jacques Rousseau

Mais son poème avait pour but de prêcher la concorde aux deux partis ; ce qui d'ailleurs se produisit quelque temps plus tard.

---

---

**“*L'homme aux quarante écus*”**

(1768)

Nouvelle de 70 pages

Le narrateur est un Français moyen à qui sa modeste propriété devrait rapporter quarante écus de rentes. Malheureusement, le fisc lui enlève douze écus ; le pouvoir législatif et exécutif, copropriétaire de droit divin de toutes les terres, lui a pris par ailleurs quelque vingt écus au cours de la dernière guerre ; et comme il ne les avait pas, on l'a mis froidement en prison. Lorsqu'il recouvre la liberté, il rencontre un riche seigneur possédant huit millions comptant et qui, de ce fait, n'est soumis à aucune taxe. Il veut se faire expliquer ce mystère par un géomètre et se voit instruit par ce dernier du système de répartition des taxes dans divers autres pays. Sa curiosité en toute matière le pousse ensuite à provoquer les confidences d'un agriculteur insatisfait de son sort. D'où de nouvelles discussions, qui auront pour effet de l'enfoncer plus avant dans sa perplexité. Mais voici que de nouveaux problèmes vont se poser : le dommage causé par les communautés monastiques à la société, l'inutilité de la peine de mort, l'importance de l'instruction et du livre, la diffusion des Lumières, etc. Peu à peu, il acquiert une certaine culture, et, grâce à quelque héritage, il améliore sa condition et se constitue une petite bibliothèque. Il n'est plus du tout, il s'en faut, le petit «*homme aux quarante écus*», mais bien le sage Monsieur André, que nous pouvons voir à table, au milieu d'invités respectueux, discutant toutes sortes de questions économiques, sociales, littéraires, artistiques et même théologiques, fort aise, en somme, d'être né à une époque de progrès où peut encore triompher la raison humaine.

## Commentaire

Du point de vue de l'exécution, c'est le récit le moins heureux de l'auteur. L'intrigue est noyée, en effet, dans un fatras philosophique assez fâcheux. L'unité de ce récit, passablement disparate, réside avant tout dans l'intérêt passionné que montre l'écrivain pour le problème social. Voltaire estime, en effet, que la société est frustrée par les ingérences de la religion, par la mauvaise répartition des impôts, par l'organisation défectueuse de la justice et enfin par tous les méfaits de l'ignorance.

---

### **“La princesse de Babylone”**

(1768)

Nouvelle de 80 pages

Le vieux Bélus, roi de Babylone, a une fille, Formosante, si jolie et si charmante qu'il ne sait comment la marier. Un ancien oracle annonçait que la princesse ne pourrait appartenir qu'à celui qui tendrait l'arc gigantesque du chasseur légendaire Nemrod. Une compétition a lieu entre le roi d'Égypte, le schah des Indes et le grand khan des Scythes. Aucun des trois souverains ne peut venir à bout de l'épreuve ; mais un jeune inconnu, du nom d'Amazan, lequel est loin d'être un prince, mais est tout simplement un homme libre, non seulement parvient à bander l'arc, mais encore sauve la vie du roi des Scythes. Ce jeune homme d'une rare beauté, et dont la modestie n'a d'égale que la valeur, fait forte impression sur la princesse, et, quand il doit brusquement quitter la cour de Babylone pour se rendre au chevet de son père mourant, il laisse à Formosante un phénix aussi superbe qu'intelligent. La belle princesse s'impatiente d'attendre Amazan qui ne revient plus. Accompagnée du fidèle phénix, elle part à sa recherche. Le pharaon la rejoint, coupe le cou à l'oiseau sacré et tente de séduire la jeune fille. Elle se tire de l'embûche par une ruse et, sur les conseils que lui a donnés l'oiseau, elle va brûler son corps sur un bûcher, d'où, aussitôt, il ressuscite.

Formosante parvient chez les Gangarides et s'émerveille de cet extraordinaire pays où tous les hommes sont libres et vivent selon la pure nature. La mère d'Amazan lui apprend qu'elle est la cousine de celui qu'elle aime, mais que son fils vient de la quitter pour se rendre en Chine. Lorsque Formosante arrive en Chine, le jeune homme est reparti pour la Scythie. Elle le poursuit, n'arrivant à un endroit que pour apprendre qu'il vient de le quitter. Ils passent ainsi chez les Chinois si sages et si raffinés, chez les Scythes brutaux, chez les Cimmériens, chez les Sarmates (Polonais), chez les princes du Nord, chez les Bataves (Hollandais). Amazan parvient enfin dans l'île d'Albion, puis auprès du Vieux des sept montagnes : là, en bon sauvage, il s'étonne de la bizarrerie des cérémonies incompréhensibles pour lui et du pouvoir de cet homme qui ne repose sur rien ; il est plus surpris encore par les propositions singulièrement déshonnêtes que lui font les prélats romains, séduits par sa beauté. Jusqu'alors, la fidélité d'Amazan, qui croit cependant que sa maîtresse l'a trompé avec le roi d'Égypte, est demeurée incorruptible ; elle ne cède qu'à une fille d'opéra dans la ville des oisifs qui a connu au siècle passé la plus étonnante gloire dans tous les domaines de l'esprit, mais qui a singulièrement dégénéré depuis (Paris). Suit une description des mœurs de la Bétique.

Enfin les deux amants se retrouvent, se pardonnent et s'épousent au milieu de la joie de leurs peuples, chez qui ils vont faire régner la liberté. Voltaire termine ce récit par une invocation aux Muses, les priant de lui épargner qu'on fasse une suite à son histoire comme on l'avait fait avec ses précédents contes.

## Commentaire

Ce conte philosophique fut un des derniers que Voltaire fit publier de son vivant. À côté de “*L'homme aux quarante écus*”, paru la même année, il fait figure de simple divertissement. Telle était d'ailleurs bien l'intention de l'auteur, qui écrivait à ce sujet à Mme du Deffand : «*J'ai reçu de Hollande une “Princesse de Babylone” ; j'aime mieux “Les quarante écus”, que je ne vous envoie point, parce que vous n'êtes pas arithméticienne. Si elle vous amuse, je ferai plus de cas de l'Euphrate que de la*

*Seine*». Ce n'est d'ailleurs pas en Hollande, mais à Genève chez les Cramer, sans nom d'auteur et sans indication d'éditeur, que parut le conte, en 1768. Il en parut la même année, à Paris, une édition datée de Genève sous le titre de "*Voyages et aventures d'une princesse babylonienne pour servir de suite à ceux de Scarmentado*" (allusion à un petit écrit satirique du même auteur, l'"*Histoire des voyages de Scarmentado*"), par un vieux philosophe qui ne radote pas toujours" : mais cette édition est une contrefaçon, et fort infidèle. Ce petit roman est une histoire d'amour, qui n'est que le prétexte à une poursuite qui permet de peindre en quelques traits les peuples par lesquels passe la princesse. Le tableau des Cimmériens n'est qu'une suite de louanges à leur souveraine, l'impératrice de Russie, Catherine II, amie de Voltaire, et de son prédécesseur Pierre le Grand. Celui sur les princes du Nord permet de faire l'éloge de Gustave III et de Christian VII. Celui sur l'île d'Albion est une amusante évocation du flegme britannique et du progrès scientifique en Angleterre. Le vieux des sept montagnes est le pape. La Bétique est l'Espagne, pays de l'Inquisition.

"*La princesse de Babylone*" n'est pas un des meilleurs contes philosophiques de Voltaire : tout y sent le procédé ; la satire est assez laborieuse et surtout elle n'a pas d'objet bien déterminé. Sans doute y prêche-t-on l'état de nature et de liberté où vivent les Gangarides, la tolérance, et dénigre-t-on la sottise du pouvoir absolu ; mais ce tableau de diverses nations de l'univers n'est qu'un prétexte à des louanges quelque peu hyperboliques des souverains dont Voltaire était l'ami, louanges qui font d'autant mieux ressortir les défauts propres aux Français, les vices de gouvernement. Mais cela ne va pas bien loin. L'aventure est fade et, s'il n'y avait de temps en temps quelque mot malicieux, voire féroce, qui relève la sauce, on n'y prendrait guère d'intérêt.

---

---

**"L'A.B.C ou Dialogues entre A, B, C"**

(1768)

Essai

---

**"Épîtres"**

(1768)

Essais

- "Épître aux Romains"
  - "Épître à Boileau"
  - "Épître à Saint-Lambert"
  - "Épître à l'auteur du livre des "Trois imposteurs""
  - "Épître à une dame un peu mondaine et trop dévote" :  
« Dans ta jeunesse fais l'amour,  
Et ton salut dans ta vieillesse. »
- 
- 

**"Le pyrrhonisme de l'Histoire"**

(1768-1769)

Essai

---

---

**"Les Guèbres"**

(1769)

Tragédie en vers

Commentaire

Cette tragédie à thèse ne fut pas représentée.

---

---

**“Collection d'anciens Évangiles”**  
(1769)

Pamphlet

Commentaire

C'est un témoignage de l'anticléricalisme militant de Voltaire.

---

---

**“Les adoreurs”**  
(1769)

Pamphlet

Commentaire

C'est un témoignage de l'anticléricalisme militant de Voltaire.

---

---

**“Tout en Dieu”**  
(1769)

Essai

Commentaire

C'est un témoignage du déisme sincère de Voltaire.

---

---

**“Dieu et les hommes”**  
(1769)

Essai

Commentaire

C'est un témoignage du déisme sincère de Voltaire.

---

---

Ces convictions déistes étaient même si profondes que Voltaire alla jusqu'à rompre des lances avec les philosophes matérialistes, dont l'athéisme lui semblait menacer l'ordre social. C'est ainsi qu'en 1770, il réaffirma son déisme en attaquant le “*Système de la nature*” du baron d'Holbach dans :

---

---

**“Dieu. Réponse au “Système de la nature””**  
(1770)

Essai

Commentaire

Ce texte consacra la rupture de Voltaire avec le clan des philosophes.

---

Le 17 avril 1770, dix-sept « philosophes » réunis chez Mme Suzanne Necker, lancèrent une souscription pour offrir à Voltaire une statue le représentant. L'écrivain ayant fini par accepter le projet, la statue fut commandée à Pigalle, qui, l'écrivain ayant déclaré : « *Il faut laisser monsieur Pigalle le maître absolu de la statue. C'est un crime en fait de beaux-arts de mettre des entraves au génie.* » modela la tête à Ferney, sculpta le corps décharné d'un vieillard. Cette statue porte l'inscription suivante : «Monsieur de Voltaire par les gens de lettres / ses compatriotes et ses contemporains. 1776»

---

**“Le pour et le contre”**  
(1770)

Pamphlet

Commentaire

On y trouve ce vers resté célèbre : «*Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.*» que Voltaire commenta : «*Je suis rarement content de mes vers, mais j'avoue que j'ai une tendresse de père pour celui-là.*» (lettre à M. Saurin, 10 novembre 1770).

---

**“Questions sur l’“Encyclopédie”, par des amateurs”**  
(1770 à 1772)

Traité en 9 volumes

Commentaire

C'était un dernier vaste tour d'horizon, par ordre alphabétique, que faisait Voltaire des connaissances et des problèmes philosophiques qui l'intéressent, et où il entend régler son compte à l'athéisme.

---

**“Lettres de Memmius à Cicéron”**  
(1771-1772)

---

**“Il faut prendre un parti”**  
(1772)

---

**“Le dépositaire”**  
(1772)

Comédie

---

**“Les systèmes”**  
(1772)

Satire

---

**“Les cabales”**  
(1772)

Satire

Commentaire

On a retenu ces vers :

*«Il est vrai, j'ai raillé Saint-Médard et la bulle,  
Mais j'ai sur la nature encor quelque scrupule.  
L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer  
Que cette horloge existe et n'ait pas d'horloger.»*

---

**“Épître à Horace”**  
(1772)

Essai

Commentaire

Voltaire y dressait déjà ce bilan de sa vie : *«J'ai fait un peu de bien et c'est mon meilleur ouvrage.»*

---

**“La tactique”**  
(1773)

Essai

Commentaire

C'est un réquisitoire contre la guerre.

---

En 1773, une crise de strangurie affaiblit sensiblement Voltaire dont la vieillesse était devenue un suspense européen commenté dans toutes les capitales du continent. Des émissaires venus de Ferney annonçaient sa mort prochaine en réprimant des sanglots, mais il se réveillait toujours pour rire de son propre décharnement : *«J'approche tout doucement du moment où les philosophes et les imbéciles ont la même destinée.»* (lettre à M. le marquis d'Argence de Dirac, 3 septembre 1770). Mais il retrouva son ardeur pour s'employer encore, en perpétuel critique du fonctionnement de la justice, à la réhabilitation de Thomas Arthur Lally-Tollendal, général des armées françaises en Inde



pendant la Guerre de Sept Ans qui avait été rendu responsable de la chute de Pondichéry et des mauvaises conditions de paix imposées par les Anglais, accusé de haute trahison, condamné à mort et exécuté en 1766. Prétendant que cet Irlandais, d'un caractère de «*fou, étourdi, chimérique, absurde, violent, intéressé, fougueux et brutal*», mais soutenant la prétention des Stuarts au trône d'Angleterre, n'avait pu rendre l'Inde aux Anglais qu'il détestait, Voltaire prit sa défense en 1768 dans le "*Précis du siècle de Louis XV*", et caractérisa cette exécution comme une injustice criante dans maintes lettres de sa correspondance. En avril 1773, le fils illégitime de Lally, Trophime Gérard de Lally-Tollendal, demanda son assistance dans sa campagne pour faire casser l'arrêt de 1766. Avec un enthousiasme étonnant, heureux de s'en prendre encore à l'injustice judiciaire, une des têtes de l'hydre qu'il fallait écraser, Voltaire se lança dans la préparation des :

---

---

**“Fragments sur l’Inde et sur le général Lally”**

(1773)

Essai

Voltaire poursuivait la critique de la justice française qu'il avait déjà faite dans son "*Commentaire sur le livre “Des délits et des peines” de Beccaria*" : le procès est secret, les jugements vagues, et un code de lois pour préciser les délits inexistant. Lally fut exécuté par le glaive de la justice mais ne fut coupable que de son mauvais caractère et d'une cabale animée contre lui.

Il profita du fait que le théâtre de la guerre était en Inde pour satisfaire sa curiosité sur les civilisations orientales, surtout en vue de sa campagne contre la religion judéo-chrétienne. L'Inde est, d'après lui, la plus ancienne civilisation, plus ancienne que la chinoise, et montre toute la grandeur et tout le ridicule de l'espèce humaine. Sa religion, également la plus ancienne, est monothéiste, mais ses brahmanes cachent ses vérités sublimes et maintiennent, chez les Hindous, des croyances et pratiques ridicules. Mais, à la fin, il trouva en Inde un petit royaume, Bishnapore, qui répondait à ses désirs utopiques, un royaume où tout était au mieux, mais qui, en réalité, n'a peut-être jamais existé.

---

---

Bientôt, Trophime Gérard de Lally-Tollendal, voulant que rien de préjudiciable ne fût écrit sur son père, fut en conflit avec Voltaire qui voyait l'affaire dans le contexte plus général de l'histoire coloniale franco-britannique et de la jurisprudence française. La rupture se fit discrètement en 1774 et ce ne fut qu'en 1778, quatre jours avant sa mort, que Voltaire commenta, dans une lettre devenue célèbre, la cassation de l'arrêt de 1766 par le Conseil du Roi : «*Le mourant ressuscite en apprenant cette grande nouvelle ; il embrasse bien tendrement M. de Lally, il voit que le roi est le défenseur de la justice ; il mourra content.*»

---

---

**“Le crocheteur borgne”**

(1774)

Nouvelle de 6 pages

À Bagdad, le crocheteur borgne Mesrou vit heureux quand il voit passer une belle princesse dans un char. Il la sauve d'un danger mais, tombant, elle lui montre tant de beautés qu'il succombe, est brutal et heureux autant qu'elle toute la nuit. Priant alors Mahomet, il est métamorphosé en un beau jeune homme possesseur d'un magnifique palais jusqu'à ce qu'une servante jetant l'eau des ablutions d'un bon musulman le réveille, le crocheteur borgne, ayant bu de l'eau-de-vie, s'était endormi mais il n'a pas de regret car il «*n'avait point l'œil qui voit le mauvais côté des choses*».

## Analyse

### Intérêt de l'action

La nouvelle est avant tout un conte oriental dans l'esprit des "*Mille et une nuits*", le lieu étant Bagdad. Ce serait une histoire fantastique puisqu'il y a métamorphose, mais elle se révèle n'être qu'une fantaisie, un rêve dont on s'éveille. Aussi, finalement, la nouvelle peut-elle être définie comme étant philosophique.

Pour le déroulement, il faut souligner la désinvolture de Voltaire : le nom de la dame qui n'est pas encore fait ; l'invention fantaisiste des péripéties (l'aventure de la bête fauve, le sauvetage, l'aide acceptée, le prodige de la métamorphose de Mesrour, maître de l'anneau.

Tout se passe en tout au plus deux jours. Il y a un retour en arrière (le souvenir de ce que Mesrour a bu la veille?).

En ce qui concerne le point de vue, il faut remarquer les interpellations du lecteur : «*comme vous le voyez*» - «*on dira peut-être*» - «*vous allez voir*».

La focalisation demeure constante, mais nous pouvons d'abord croire qu'elle change complètement quand il est question, à Bagdad, d'un musulman fort dévot, de ses ablutions que jette la servante, réveillant Mesrour endormi et qui a rêvé à cause de l'eau-de-vie bue.

### Intérêt littéraire

La langue, étant celle du XVIIIe siècle, présente quelques archaïsmes : «*sur la place*» pour «à l'endroit même» - «*balançait*» pour «hésitait» - «*amant*» pour «amoureux» - «*être aise*» pour «être heureux» - «*petits-maîtres*». Il y a une hyperbole («*la déesse*»), toute une poésie conventionnelle : «*la nuit*», «*l'aurore avec Tithon*», «*l'astre dont la terre attendait le retour*» et qui est le soleil, l'humour de formulations telles que «*Il aurait fallu être aveugle pour ne pas voir qu'il était borgne, les galanteries d'un borgne sont toujours des galanteries et les galanteries font toujours sourire*» - «*de jolis pieds consolent d'avoir de mauvaises jambes*» - «*la délicatesse qu'on dit inséparable d'un véritable amour et qui en fait quelquefois le charme et plus souvent l'ennui*» - «*les droits que son état de crocheteur lui donnait à la brutalité*» - «*brutal et heureux*» - «*toute infortune porte en elle sa consolation*» - «ce qu'elle laissa voir à Mesrour lui ôta le peu de raison que la vue du visage avait pu lui laisser».

### Intérêt documentaire

Il faut reconnaître qu'on n'a qu'une Bagdad de convention, celle des "*Mille et une nuits*". Voltaire s'amuse à évoquer toute une société musulmane, depuis le crocheteur (dont le crochet lui sert à se saisir des charges qu'il transporte sur son dos) jusqu'à la princesse et au maître de l'anneau (accessoire fantastique conventionnel), en passant par le «*musulman fort dévot*» qui fait ses ablutions, tandis que «*le paradis de Mahomet*» est le plaisir sensuel, selon une conception qui a beaucoup fait rêver les Occidentaux. Cette question de la sensualité fournit une excellente transition avec le point suivant.

### Intérêt psychologique

L'essentiel tient à l'ironie avec laquelle Voltaire parle des rapports amoureux, des relations sexuelles. La rencontre entre ce crocheteur borgne, sale et grossier, et cette princesse belle, raffinée et délicate, est tout à fait improbable. Pourtant, comme elle lui a révélé en tombant une partie cachée de son anatomie, il perd «*le peu de raison*», etc., il oublie qu'il est «*amant*», c'est-à-dire amoureux, il manque à «*la délicatesse qu'on dit inséparable d'un véritable amour et qui en fait quelquefois le charme et plus souvent l'ennui*» (traduction : on dit qu'il faut être délicat avec les femmes, mais, quand on l'est trop, c'est-à-dire qu'on ne les touche pas, qu'on ne les violente pas un peu, elles ne l'apprécient pas), il profite des «*droits que son état de crocheteur lui donnait à la brutalité*» et il est «*brutal et heureux*».

Mais elle, elle en redemande : «*les faiblesses de Mélinade*», ce sont ses orgasmes, et ils apportent à Mesrour des forces pour lui en donner d'autres, le plaisir reçu naissant du plaisir donné et inversement.

### Intérêt philosophique

Est amusante cette idée que, de nos yeux, l'un regarderait vers le bien, l'autre vers le mal, d'où l'idéal d'être borgne, de n'avoir que l'œil qui regarde vers le bien. Mesrour, tout à la fois borgne, crocheteur et philosophe, est heureux parce qu'il ne vit que dans le présent. Il va commencer à être moins sage et moins heureux quand il va commencer à être amoureux, car aimer, c'est se mettre à espérer, et espérer, c'est vivre tendu vers l'avenir et c'est donc être malheureux. De plus, il est amoureux d'une princesse ; le fait qu'elle ait un œil de plus, donc deux, est tout à fait naturel, mais il introduit l'idée essentielle chez Voltaire : celle du relativisme car, pour un borgne, l'idéal de la beauté, c'est d'avoir un seul œil.

Au passage, on voit aussi le relativisme des conceptions de la vertu : voilà qu'on se met à croire, dans cette société, qu'une femme est plus protégée quand elle est seule que quand elle est en compagnie : c'est le monde à l'envers.

Autre remarque fine : elle est étonnée qu'un borgne ait tant d'agilité, comme s'il y avait un rapport. Et elle va connaître le plaisir physique qui n'a rien à voir avec l'apparence extérieure. Mais il lui en est donnée une belle quand survient, comme une récompense, la métamorphose, moment magique, hors de la réalité. Mesrour y revient, mais il n'est pas malheureux, comme il aurait pu l'être par regret, parce que, n'ayant pas l'œil qui voit le mauvais côté des choses, il accepte son sort.

D'où la morale : méfiance à l'égard de l'amour, éloge de l'optimisme, de la pensée positive, de la vie dans le présent et non dans le passé et / ou dans l'avenir.

---

### **“Le taureau blanc”** (1774)

#### Nouvelle de 38 pages

La malheureuse princesse Amaside, fille d'Amasis, roi de Tanis en Égypte, rencontre un taureau blanc gardé par une vieille et toute une ménagerie de bêtes sur les bords du Nil. Il n'est autre que Nabuchodonosor, métamorphosé par les magiciens sur l'ordre du roi d'Égypte. Elle reconnaît en lui son amant qu'elle n'a plus revu depuis sa métamorphose. Quant au sage Mambres, «*ancien mage et eunuque des pharaons*», il n'a pas manqué de retrouver en la vieille la fameuse pythonisse d'Endor. Elle lui révèle qu'en effet le taureau est bien Nabuchodonosor ; que les bêtes qui le gardent ne sont autres que le serpent de la Genèse, l'ânesse de Balaam, le poisson de Jonas, le chien de Tobie, le bouc émissaire, le pigeon et le corbeau de l'arche de Noé. Les relations de la jeune Amaside et du taureau sont bientôt connues de toute la Cour, et le pharaon décide de sévir : le taureau blanc sera immolé. Heureusement, le sage Mambres use d'un habile subterfuge : le taureau Apis venant de mourir, il proclame le taureau blanc son successeur, et c'est en adorateur que le pharaon se présente devant lui. Tout s'arrange et la princesse peut épouser Nabuchodonosor qui retrouve sa forme humaine.

### Commentaire

Le conte, prétendument traduit du syriaque par Don Calmet, était daté de Memphis ; mais, en fait, il avait été publié à Genève, chez les Cramer et, naturellement, Voltaire nia que cette œuvre fût de lui : «*À mon âge de quatre-vingts ans, écrit-il à d'Argental, il ne me sied pas de me battre contre les taureaux, comme un Espagnol.*» La même année parut une seconde édition, datée de Londres (elle sortait cependant des presses du même imprimeur) et intitulée : “*Le taureau blanc, traduit du syriaque, par M. Maniaki, interprète au roi d'Angleterre pour les langues orientales*”.

C'est une histoire assez banale et des plus minces. C'est tout juste pour Voltaire un prétexte à se moquer ouvertement des récits de l'Ancien Testament. Son serpent est un bon bougre, mais ses maladresses involontaire causent toujours des catastrophes dont il es sincèrement navré. Au passage, l'auteur se moque de tous les personnages de la Bible L'apparition des trois prophètes, Daniel, Ézéchiél et Jérémie, vagabonds misérables et affamés, prêts à tout pour un bon repas et qui, au moment du danger, se transforment en pies, est d'une parfaite irrévérence. Mais tout cela ne tire pas à conséquence et cette moquerie est toute gratuite. Nous sommes loin de la subtile ironie, de la sagesse désabusée des contes de la meilleure période de Voltaire.

---

***“Histoire de Jenni ou le Sage et l’Athée”***

(1775)

Roman

Commentaire

Voltaire proposait une sorte de traité de paix aux athées.

---

***“Les oreilles du comte de Chesterfield et le chapelain Goudman”***

(1775)

Nouvelle

Commentaire

Voltaire y fut le premier à faire référence aux Maoris de Nouvelle-Zélande. Ils avaient la réputation d'aimer la guerre et d'être cannibales.

Baudelaire nota : « Dans “Les oreilles du Comte de Chesterfield”, Voltaire plaisante sur cette âme immortelle qui a résidé, pendant neuf mois, entre des excréments et des urines. Voltaire, comme tous les paresseux, haïssait le mystère. Au moins aurait-il pu deviner dans cette localisation une malice ou une satire de la Providence contre l'amour, et, dans le mode de la génération, un signe du péché originel. De fait, nous ne pouvons faire l'amour qu'avec des organes excrémentiels. Ne pouvant supprimer l'amour, l'Église a voulu au moins le désinfecter, et elle a fait le mariage. »

---

***“Le cri du sang innocent”***

(1775)

Essai

Commentaire

Ce fut une tentative de réhabilitation posthume du chevalier de La Barre pour laquelle Voltaire, en habile journaliste, avait trouvé un titre terrible.

---

**“Lettre de M. de Voltaire à l'Académie française”**  
(1775)

Pamphlet

Commentaire

C'était une vive critique de l'engouement d'alors pour Shakespeare. À mesure qu'il gagnait de l'autorité dans le monde des lettres, Voltaire se fit de plus en plus satirique à l'égard du théâtre anglais, appelant Shakespeare «*un sauvage avec quelque imagination*» et «*un Corneille à Londres, ailleurs un grand fou*» Il désapprouvait l'indifférence des Anglais pour les conventions, la règle des trois unités, la versification ; pour l'exubérance de leur fantaisie ; pour le mélange d'éléments comiques et d'éléments tragiques dans la même pièce.

---

---

Voltaire parvint à mener à bien l'édition Cramer et Bardin, dite «encadrée» de ses “*Œuvres complètes*” (1775, 40 volumes).

---

---

**“Lettres chinoises, indiennes et tartares”**  
(1776)

**“La Bible enfin expliquée”**  
(1776)

Essai

Commentaire

Fruit d'une très longue méditation, cette lecture méthodiquement irrévérencieuse était une somme de critique biblique. Voltaire y attribua, sans vergogne, au curé Meslier, une dizaine de «*railleries innocentes*» dont le Mémoire ne contient pas un mot.

---

---

**“Un chrétien contre six juifs”**  
(1776-1777)

Pamphlet

---

---

**“Le prix de la justice et de l'humanité”**  
(1777)

Essai

Commentaire

Ce fut un manifeste pour l'humanisation du code criminel.

---

---

**“Dialogues d’Éphémère”**  
(1777)

---

---

Voltaire, qui écrivait à un de ses correspondants : «*Je crains bien de n’être qu’un vieux cuisinier dont le goût est absolument dépravé*», se lança à l’âge de quatre-vingt-trois ans dans une dernière tragédie :

---

---

**“Irène”**  
(1778)

Tragédie en cinq actes

L’impératrice Irène se tue de peur de coucher avec le vainqueur et le meurtrier de son mari, Léon IV, alors qu’elle n’aime point ce mari, et qu’elle adore ce meurtrier...

Commentaire

La pièce, d’abord intitulée “*Alexis*”, roule uniquement sur le remords continu d’aimer à la fureur le meurtrier de son mari, montre un combat éternel de l’amour et de la vertu. Elle fut reçue à l’unanimité par la Comédie-Française le 2 janvier 1778. La première représentation, donnée devant tout ce que Paris et Versailles comptaient de plus illustre, en particulier la reine Marie-Antoinette, le comte d’Artois, le duc et la duchesse de Bourbon, fut très brillante. Il ne s’agissait pas de juger la pièce, mais de rendre hommage au grand homme du siècle. Il fut malade quelques jours, mais, dès qu’il fut remis sur pied, il s’occupa de nouveau de sa pièce : il en redemanda au souffleur le manuscrit et constata que des changements avaient été opérés à son insu ; il tomba dans un accès de fureur dont on n’a pas d’idée ; Mme Denis, obligée d’avouer qu’elle avait consenti à ces changements, fut bousculée violemment.

---

---

En 1778, Voltaire avait cinquante millions de rente. Il s’enorgueillissait : « *Parti de rien, je suis parvenu à vivre comme un fermier général. Et par quel art? Parce qu’il faut être en France enclume ou marteau.* »

Mme Denis, s’ennuyant à Ferney, finit par convaincre Voltaire, alors âgé de quatre-vingt-quatre ans mais attiré par les feux de la rampe et les lumières de la ville, de quitter son canton et de revenir à Paris après vingt-huit ans d’exil. Il put constater que, considéré comme «*l’homme universel*» et le champion de la tolérance, il jouissait d’une immense popularité, recevant les hommages de Benjamin Franklin, de Diderot, du duc d’Orléans (le futur Louis-Philippe), de Mme Du Barry. Le 30 mars, il reçut l’hommage de l’Académie française, et la foule le porta en triomphe à la Comédie-Française où il assista, sous les acclamations, à la sixième représentation d’*“Irène”*, sa dernière tragédie, et au couronnement de son buste sur la scène, à sa propre apothéose. À sa sortie, on s’accrochait à son carrosse comme s’il avait été celui d’un saint. On acclamait d’abord le chantre de Henri IV, le seul des Bourbons qui fut populaire, mais aussi le défenseur de Calas.

Mais, épuisé par ces quelques semaines fiévreuses, croulant sous cette gloire monumentale, il tomba malade et rédigea une ultime profession de foi : «*Je meurs en adorant Dieu, en aimant mes amis, en ne haïssant pas mes ennemis, et en détestant la superstition*». Il écrivit encore de courtes lettres où il se jugea : «*J’ai fait un peu de bien, c’est mon meilleur ouvrage*» ; où il demanda à Diderot de «*porter des coups mortels au monstre dont je n’ai mordu que les oreilles*» (c’est évidemment de «*l’Infâme*» qu’il s’agit) ; où il se réjouit de la cassation de l’arrêt du Parlement qui avait condamné Lally-Tollendal à mort et que ses incessantes interventions avaient enfin obtenue ; où, dans son ultime billet à son médecin, Tronchin, il «*demande pardon de donner tant de peine pour un cadavre*», prenant congé du

monde qu'il avait étonné par sa vitalité sur cette phrase pleine d'un humour assez lugubre, au soir du 30 mai 1778.

Il fit encore preuve d'esprit : « *Je m'arrêterais de mourir, s'il me venait un bon mot ou une bonne idée.* » Mais il mourut, chez le marquis de Villette, sur le quai qui a conservé son nom.

Comme il n'avait pas reçu les secours de la religion, on refusa de lui accorder une sépulture chrétienne et il n'aurait eu droit qu'à la fosse commune. Grâce aux habiles duperies de son neveu, l'abbé Mignot, jeune homme qui, de nuit, emporta secrètement le corps juste avant l'arrivée d'une lettre d'interdiction de l'évêque, il fut enterré selon les règles de l'Église, à l'abbaye de Scellières, près de Romilly-sur-Seine, dans le diocèse de Troyes. En 1814, sa sépulture fut violée, mais on a pu le faire entrer au Panthéon.

Défense avait été faite à l'Académie de faire célébrer une messe de requiem. Le 26 novembre, un «*Éloge de Voltaire*», composé par Frédéric II de Prusse, fut lu à l'Académie de Berlin. Son cœur fut longtemps conservé à Ferney dans une urne, au-dessous de laquelle on lisait ce vers : «Son esprit est partout et son cœur est ici.» Mais, dès sa mort, le domaine avait été vendu par l'ingrate Mme Denis. Il fut longtemps propriété privée avant d'être acquis par l'État en 1999 et géré par le Centre des monuments nationaux. On y sent palpiter le cœur et l'esprit malicieux de l'homme qu'il fut, parmi les charmilles de son jardin, les objets, les tableaux qui l'entouraient

Ainsi, il avait eu, comme l'a définie Paul Valéry, une «vie qui a l'air d'un conte d'entre ses contes : il y a du vaudeville, de la féerie, les reflets de drame et des apothéoses dans son histoire.»

Très nerveux, frénétique même, éternel malade, il avait donc eu une longue vie où, ayant presque en entier occupé le XVIIIe siècle, on peut considérer qu'il l'incarne. Ses idées, son engagement, ses oeuvres expriment, de façon exemplaire, l'esprit des «Lumières». Honni par les uns, adulé par les autres, se mettant toujours en scène, tout ayant été calculé pour lui, il ne laissa pas indifférent.

Rien n'est plus difficile que de porter un jugement d'ensemble sur ce génie lucide, mobile et ardent que fut Voltaire, d'Alembert l'appelant «Monsieur le multiforme». Il fut surtout écrivain, mais fut aussi homme d'affaires, gérant d'ailleurs son oeuvre comme une affaire, diplomate, gentleman farmer, industriel, exportateur, fondateur de sociétés, s'occupant lui-même de ses placements, de ses propriétés, de ses constructions.

Doué d'une merveilleuse souplesse et d'une énergie sans égale, pour qui l'ennui était le grand adversaire du bonheur, il a publié une quantité astronomique d'écrits, abordant tous sujets, maniant tous les tyles, pratiquant tous les genres : la tragédie, l'épopée, l'épigramme, le discours en vers, la satire, le traité philosophique, le dialogue, le pamphlet, l'ouvrage historique, le conte, les lettres. Mais on est frappé par la spectaculaire divergence entre la hiérarchie qu'il établissait entre ses propres oeuvres (il plaçait au sommet les tragédies et les poèmes épiques, puis les oeuvres philosophiques et, tout en bas, les contes) et celle, exactement inverse, que lui a substituée le XXe siècle, qui ignore souvent jusqu'aux titres de ses tragédies. Plus frappant encore peut-être est l'immense décalage entre le nombre de ses oeuvres et les titres passés à la postérité. Il avait bien affirmé : «*Variété, c'est ma devise*», mais cette oeuvre, trop copieuse, trop vaste, trop éparpillée à travers tant de genres et de styles, lui valut une étiquette d'amateur touche-à-tout, déjà auprès de Diderot («Voltaire aura beau faire, il ne sera toujours que le second dans tous les domaines»). Aujourd'hui, l'écrivain le plus universel des temps modernes est toujours vu de deux façons opposées : d'un côté, ses oeuvres sont considérées comme superficielles ; de l'autre, qu'elles soient plus «littéraires» ou «à idées», elles apparaissent reliées par le fil conducteur de l'apologie de la libre pensée et de la tolérance.

Le dramaturge, qui a produit cinquante pièces, admirateur éclairé de la perfection classique, se voulut le continuateur de Corneille et de Racine, affirma son attachement aux trois unités et à l'alexandrin. Malgré l'intérêt qu'il porta au début de sa carrière au théâtre de Shakespeare, il refusa de voir la scène française livrée à l'anarchie et aux audaces du théâtre élisabéthain. En même temps, il fut attaché aux ressources du pathétique et voulut attendrir son public avant de le convaincre, nourrit ses drames d'une idéologie cohérente qui fait de l'ensemble de son oeuvre théâtrale l'illustration de sa pensée politique, religieuse et morale. Mais ses intrigues sont complexes, chargées d'événements,

peu vraisemblables et, au lieu de favoriser une renaissance du genre tragique, il a précipité son déclin.

Le poète, qui a affirmé la valeur de la poésie (« *Un mérite de la poésie dont bien des gens ne se doutent pas, c'est qu'elle dit plus que la prose, et en moins de paroles que la prose.* »), qui a composé autant de vers que Hugo, vers qui ne sont pas tous aussi mauvais qu'on l'a dit, en particulier dans les épigrammes qu'il a troussées, mais sont souvent des vers faciles et corrects auxquels on peut reprocher du prosaïsme et des rimes négligées, ne fut pas reconnu par la postérité, Jean d'Ormesson notant avec cruauté : «Le génie poétique ne l'avait pas touché de son aile».

L'historien a bâti, sur une documentation scrupuleuse, des ouvrages où il donna une orientation nouvelle à cette discipline en se montrant plus soucieux des faits culturels et des grandes forces souterraines qui conditionnent et commandent l'apparition des événements ; il fut pourtant épinglé par Ernest Renan qui considérait qu'il avait, «avec sa spirituelle légèreté et sa facilité trompeuse, fait plus de tort aux études historiques qu'une invasion de barbares». Il fut, en effet, trop partial et éclaira les événements au gré de ses passions.

Doté d'une intelligence remarquable, il s'affirma philosophe, mais un philosophe non spéculatif, non doctrinaire, qui dénonça les dangers de la métaphysique, qui n'eut d'autre système que la haine des systèmes, qui évita les longs raisonnements pour défendre la raison, l'incrédulité, la tolérance et l'humanisme des Lumières, pour saper les fondements des religions, professer un déisme utile à la société, proposer un bonheur terrestre qui réside dans la capacité d'être fidèle à un moi aux exigences changeantes, et affirmer sa foi en une civilisation perfectible : «*Si tout n'est pas bien, tout est passable*». Pour lui, le «philosophe» ne se définit pas par l'adhésion à une doctrine plus ou moins fautive, mais par une attitude : observer le fait et raisonner sur lui avec «candeur». Aussi le romantique Schiller put-il lui refuser la profondeur, et les Goncourt ne voir chez lui «que de l'esprit mais aucune pensée. Jamais de son esprit ne jaillit une pensée ayant la moindre parenté avec Pascal, avec Bacon, avec n'importe quelle grande cervelle philosophique.» Il voulut plutôt être un moraliste pratique (à quelqu'un qui lui disait : «*La vie est dure*», il aurait répondu : «*Comparée à quoi?*»).

Lançant des «*fusées volantes*» au comique irrésistible ou à l'indignation passionnée, ce terrible gamin, léger et malicieux, s'affirma comme un pamphlétaire, comme un polémiste de génie, y allant de ses saillies spirituelles, de ses lazzis incessants contre les jésuites, de ses moqueries toujours efficaces, de ses piques qui dégonflaient les baudruches de la suffisance, de l'intolérance ou des orthodoxies pesantes. En font foi ces citations qu'on ose, même s'il a asséné : « *L'art de la citation est l'art de ceux qui ne savent pas réfléchir par eux-mêmes.* » :

- « *Mon Dieu, si vous existez, sauvez mon âme, si j'en ai une.* »
- « *Quand nous voyons une belle machine, nous disons qu'il y a un bon machiniste, et que, ce machiniste a un excellent entendement. Le monde est assurément une machine admirable : donc il y a dans le monde une admirable intelligence, quelque part où elle soit. Cet argument est vieux et n'en est pas plus mauvais.* »
- « *Dieu? Nous nous saluons, mais nous ne nous parlons pas.* » ('*Lettre à Piron*')
- « *Si Dieu nous a fait à son image, nous le lui avons bien rendu.* »
- « *Dieu est un comédien jouant devant un public trop effrayé pour rire.* »
- « *Prier Dieu, c'est se flatter qu'avec des paroles, on changera la nature.* »
- « *Dieu ne doit point pâtir des sottises du prêtre.* »
- « *Le pape est une idole à qui on lie les mains et dont on baise les pieds.* »
- « *C'est une des superstitions de l'esprit humain d'avoir imaginé que la virginité pouvait être une vertu.* »
- « *Les dévots se sont faits dévots de peur de n'être rien.* »
- « *La vie n'est que de l'ennui ou de la crème fouettée.* »
- « *Qui n'aime point les vers a l'esprit sec et lourd.* »
- « *Si l'homme est créé libre, il doit se gouverner.* »
- « *Les rois sont avec leurs ministres comme les cocus avec leurs femmes : ils ne savent jamais ce qui se passe.* »



- « Les hommes en général ressemblent aux chiens qui hurlent quand ils entendent de loin d'autres chiens hurler. »
- « Qui n'a pas l'esprit de son âge  
De son âge a tout le malheur. »
- « En tout temps, en tous lieux, le public est injuste,  
Horace s'en plaignait sous l'empire d'Auguste. » ('À Mademoiselle Clairon')
- « Ce n'est pas l'amour qu'il fallait peindre aveugle, c'est l'amour-propre. » (Lettre à Damilaville, 11 mai 1764).
- « Les Français : un composé d'ignorance, de superstition, de bêtise, de cruauté et de plaisanterie. »
- « Je crois que les Français vivent un peu dans l'Europe sur leur crédit, comme un homme riche qui se ruine insensiblement. » (lettre au roi de Prusse, 27 mai 1737)
- « À la cour, mon fils, l'art le plus nécessaire  
N'est pas de bien parler, mais de savoir se taire. »
- « C'est encore peu de vaincre il faut savoir séduire. »
- « C'est n'être bon à rien de n'être bon qu'à soi. » (lettre à Mme Gabriel Cramer)  
« Si l'auteur m'émeut, s'il m'intéresse, je ne le chicane pas, je ne sens que le plaisir qu'il m'a donné. » (lettre à Laharpe, 1775)
- « C'est assurément ne pas connaître le cœur humain que de penser qu'on peut le remuer par des fictions. »
- « C'est l'amour de nous-mêmes qui assiste l'amour des autres ; c'est par nos besoins mutuels que nous sommes utiles au genre humain. »
- « En philosophie, il faut se défier de ce qu'on croit entendre trop aisément, aussi bien que des choses qu'on n'entend pas. »
- « Il se figurait alors les hommes tels qu'ils sont en effet, des insectes se dévorant les uns les autres sur un petit atome de boue. »
- « Il vaut mieux hasarder de sauver un coupable que de condamner un innocent. »
- « Il y a certainement des gens heureux de vivre, dont les jouissances ne ratent pas et qui se gorgent de bonheur et de succès. »
- « L'art de la médecine consiste à distraire le malade pendant que la nature le guérit. »
- « L'esprit est tout le contraire de l'argent ; moins on en a, plus on est satisfait. »
- « L'homme est né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude ou dans la léthargie de l'ennui. »
- « L'intérêt que j'ai à croire une chose n'est pas une preuve de l'existence de cette chose. »
- « La beauté plaît aux yeux, la douceur charme l'âme. »
- « La femme coquette est l'agrément des autres et le mal de qui la possède. »
- « La grande affaire et la seule qu'on doive avoir, c'est de vivre heureux. »
- « La plus petite intrigue fait dans un temps ce que les plus grands ressorts ne peuvent opérer dans un autre. »
- « La politique a sa source dans la diversité plus que dans la grandeur de l'esprit humain. »
- « Le mieux c'est l'ennemi du bien. »
- « Le pain dans sa patrie vaut encore mieux que des biscuits en pays étranger. »
- « Le seul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de vous, c'est d'en faire. »
- « Le superflu, cette chose si nécessaire. »
- « Le temps, qui seul fait la réputation des hommes, rend à la fin leurs défauts respectables. »
- « Le travail éloigne de nous trois grands maux : l'ennui, le vice et le besoin. »
- « Le travail est l'opium du peuple, et je ne veux pas mourir drogué. »
- « Les compliments sont le protocole des sots. »
- « Les faiblesses des hommes font la force des femmes. »
- « Les femmes ressemblent aux girouettes : elles se fixent quand elles se rouillent. »
- « Les larmes sont le langage muet de la douleur. »
- « Les livres les plus utiles sont ceux dont les lecteurs font eux-mêmes la moitié. »
- « Les malheurs particuliers font le bien général ; de sorte que plus il y a de malheurs particuliers et plus tout est bien. »
- « Les mortels sont égaux ; ce n'est point la naissance, / C'est la seule vertu qui fait leur différence. »

- « *Les paroles sont aux pensées ce que l'or est aux diamants ; il est nécessaire pour les mettre en oeuvre, mais il en faut peu.* »
- « *Les passions sont les vents qui enflent les voiles du navire ; elles le submergent quelquefois, mais sans elles il ne pourrait voguer.* »
- « *Les querelles d'auteurs sont pour le bien de la littérature, comme dans un gouvernement libre les querelles des grands et les clameurs des petits sont nécessaires à la liberté.* »
- « *Les rivières ne se précipitent pas plus vite dans la mer que les hommes dans l'erreur.* »
- « *Malheur à qui ne se corrige pas, soi et ses œuvres ! Il faut se corriger, eût-on quatre-vingts ans. Je n'aime point les vieillards qui disent : « J'ai pris mon pli. » Ah ! vieux fou, prends-en un autre. Rabote tes vers, si tu en as fait, et ton humeur, si tu en as.* »
- « *Pour la plupart des hommes, se corriger consiste à changer de défauts.* »
- « *Malheureux, dont le cœur ne sait pas comme on aime, / Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer !* »
- « *N'est-il pas honteux que les fanatiques aient du zèle et que les sages n'en aient pas ? Il faut être prudent, mais non pas timide.* »
- « *On a trouvé, en bonne politique, le secret de faire mourir de faim ceux qui, en cultivant la terre, font vivre les autres.* »
- « *On doit des égards aux vivants ; on ne doit aux morts que la vérité.* »
- « *On parle toujours mal quand on n'a rien à dire.* »
- « *On rougirait bientôt de ses décisions, si l'on voulait réfléchir sur les raisons pour lesquelles on se détermine.* »
- « *La lecture agrandit l'âme.* »
- « *Peu de gens lisent ; et parmi ceux qui lisent, il y en a beaucoup qui ne se servent que de leurs yeux.* »
- « *Plus les hommes seront éclairés, et plus ils seront libres.* »
- « *Osez penser par vous-même !* »
- « *Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères.* »
- « *Rien n'est plus aisé à faire qu'un mauvais livre, si ce n'est une mauvaise critique.* »
- « *Si la nature ne nous avait faits un peu frivoles, nous serions très malheureux ; c'est parce qu'on est frivole que la plupart des gens ne se pendent pas.* »
- « *Si les hommes étaient assez malheureux pour ne s'occuper que du présent, on ne sèmerait point, on ne bâtirait point, on ne planterait point, on ne pourvoit à rien : on manquerait de tout au milieu de cette fausse jouissance.* »
- « *Usez, n'abusez pas ; ni l'abstinence ni l'excès ne rendent un homme heureux.* »
- « *Un instant de bonheur vaut mille ans dans l'histoire.* »
- « *L'instant où nous naissons est un pas vers la mort.* »
- « *Si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner.* »

Sa marque fut l'esprit de critique et d'opposition, l'ironie, le sarcasme, l'irrespect, le mépris de l'autorité, l'interprétation malveillante et sceptique des actes du pouvoir, la défiance du gouvernement, l'attaque sans relâche des institutions politiques et sociales du temps. Il n'a pas fait la démocratie révolutionnaire mais la bourgeoisie ingouvernable. Cependant, par ses indécences, ses injures, ses calomnies, son intelligence, il nous a donné notre liberté.

Voltaire excella dans les nouvelles qui sont la partie la plus vivante de son oeuvre grâce à leur prose alerte et spirituelle, jouant de l'humour ou de l'ironie. On dit qu'il a inventé le conte philosophique, mais il n'a pas recherché ce genre ; la tragédie, l'épopée, l'histoire, le pamphlet philosophique, le discours en vers, la vulgarisation scientifique, la poésie satirique et lyrique avaient suffi jusqu'en 1746 à occuper son génie. Mais, l'ayant trouvé, il a vu tout de suite l'usage qu'il en devait faire, et le profit qu'il en pouvait tirer. Liberté capricieuse, fantaisie débridée, oubli nécessaire des lois austères qui régissent les grands genres : c'étaient là, sans doute, des avantages que cet écrivain primesautier, si attaché qu'il fût aux règles classiques, n'a pas manqué d'apercevoir. Mais il ne lui est pas venu à l'esprit de borner l'intérêt de ces petits ouvrages aux agréments extérieurs que les lecteurs y cherchaient ordinairement. Il a compris de quelle ressource lui serait le conte fantastique, oriental ou

non, en faveur de la propagande philosophique qu'il avait depuis longtemps commencée, et à laquelle, dès cette époque, il était décidé à dépenser toute son activité. Et comme il avait écrit, avec le succès que l'on sait, les *“Lettres philosophiques”*, dont les premières sont si semblables à certaines pages de *“Zadig”* et de *“Candide”*, il était sûr, dans ce nouveau domaine, de ne pas être dépaysé.

Ce qui se présentait donc d'abord à son esprit, c'était un problème philosophique, au sens large du mot : intolérance et fanatisme, arbitraire du pouvoir royal, sottise scolastique, outrecuidance des faiseurs de systèmes sur la génération, les fossiles, le commerce et l'agriculture, iniquité fiscale, abus de la noblesse et du clergé, stupidité de la guerre, existence d'une Providence bienfaisante, etc., toutes questions qui, aux yeux du lecteur moderne, paraissent manquer de nouveauté, mais qui étaient alors d'une actualité brûlante ; cette actualité, il faut, en se reportant à l'histoire du temps, en prendre soigneusement conscience, sous peine de s'ennuyer à la lecture des contes, ou de les admirer sur commande, comme on le fait trop souvent. Parmi ces idées, il en est une qui ne fait pas toute la matière des romans de Voltaire, mais qui, outre qu'elle anime *“Zadig”* et *“Candide”*, n'est jamais oubliée dans les autres : c'est celle de la destinée humaine, de l'optimisme et du pessimisme, c'est-à-dire de la Providence. En 1746, Voltaire a écrit *“Le monde comme il va”*. Ce titre pourrait convenir à l'ensemble de son œuvre romanesque. C'est en effet le monde comme il va qu'il déroule sous nos yeux, et ce monde va mal, de plus en plus mal, sauf quelques éclaircies, à mesure que le philosophe vieillit. L'humanité n'a pas encore, hélas ! atteint l'âge philosophique. La sottise, l'ignorance, la cruauté, l'orgueil, le fanatisme sont loin d'être abolis chez les particuliers et, chose plus grave, chez ceux qui les gouvernent. La préparation de l'*“Essai sur les mœurs”* lui fournit une profusion d'exemples attristants qui lui firent oublier les perspectives consolantes. Mais, comme on le voit à propos de *“Candide”*, ses sarcasmes et son « hideux sourire » ne sont pas, tant s'en faut, le signe d'un pessimisme intégral et négatif. Pas plus que ne le fera Victor Hugo, Voltaire n'abandonne sa foi dans le progrès des Lumières. Il enrage seulement de voir que l'humanité, au fond perfectible, soit encore si sottise, et que, par moments, elle paraisse en voie de régression.

Ces idées ne sont pas, dans les contes, matière à raisonnements et à démonstrations : *« Je suis comme les petits ruisseaux ; ils sont transparents parce qu'ils sont peu profonds. »* Il les met en action. Il n'en fait pas non plus des allégories, Discorde, Envie, Fanatisme, Ignorance, mais des personnages agissants et parlants, qu'il mêle à de multiples aventures, et dont les gestes et les paroles nous font comprendre, sans intervention apparente de l'auteur, le ridicule, l'absurdité, l'horreur de telle institution, de tel préjugé, de telle croyance. Ils sont d'une amusante variété, originaires de tous les pays, Auvergnats, Péruviens, Hurons, Westphaliens, Turcs, Portugais, Persans, sans compter les habitants de Sirius et de Saturne, et la scène se transporte, par des moyens vraisemblables ou imaginaires, chaise de poste, bateau, comète, licorne, moutons enchantés, dans les lieux les plus divers, fabuleux ou réels, où se produisent toujours des choses étonnantes. Ces personnages ne vivent pas d'une vie pleine et entière, objective, indépendante de l'écrivain qui les promène, et nous ne prenons pas sérieusement part à leurs infortunes. Nous sommes dans le domaine non du roman proprement dit, où auteur et lecteur partagent pour ainsi dire le destin des héros, mais du conte, du conte philosophique destiné aux grands enfants que sont les êtres humains, et qui se propose, en mettant en scène d'amusants fantoches, de les faire utilement réfléchir.

Mais, parmi ces fantoches, il sied de distinguer : les uns ont tout de même assez de vérité pour être des caricatures singulièrement ressemblantes ; ce ne sont que des esquisses, des pochades, mais dessinées en quelques traits magistraux, situées et caractérisées en quelques mots définitifs. Ils représentent une tendance de la nature humaine, un préjugé, une sottise, un tic, tels le baron de Thunder-ten-Tronck, Pangloss, M. de Kerkabon, l'interrogant bailli, et les rois détrônés rassemblés à Venise. Les autres personnages n'ont pas cette vie, même schématique ; ils sont au service de l'auteur et de sa thèse. Leurs gestes et leurs propos remplacent des déductions et des raisonnements. Ils symbolisent des idées. Ils sont les instruments non pas de Voltaire psychologue et créateur de types, mais d'un Voltaire à la vérité moins rare, d'un Voltaire critique des mœurs et des institutions, d'un Voltaire moraliste et philosophe. Parmi eux, il en est un qui mérite une place à part : c'est le héros principal, celui qui le plus souvent donne son nom à l'ouvrage ; c'est Zadig, Memnon, Babouc, Micromégas, Candide, l'Ingénu. Ce n'est pas, sauf exception, un croquis pris sur le vif, mais un personnage dans lequel Voltaire s'est mis lui-même, sous les traits duquel il parcourt le monde, sur

lequel il dirige tous les coups du sort, et auquel il prête ses appréciations sur les choses humaines. C'est un jeune homme plein de bonne volonté, qui recherche un bonheur compatible avec la vertu, qui, jetant sur le monde un regard naïf, «*ingénu*», «*candide*», trouve à chaque pas des sujets d'étonnement ou d'indignation, et que ses intentions excellentes conduisent aux pires mésaventures. Ce personnage, c'est l'ironie voltairienne mise en action. C'est le déguisement sous lequel l'auteur se promène en nous entraînant à sa suite, sans imposer sa personne, mais en la laissant toujours deviner.

Voltaire fut aussi un grand épistolier : avec plus de vingt mille lettres, sa correspondance est la plus volumineuse qui ait jamais existé. Il finit de s'en plaindre : «*Je suis accablé d'une correspondance qui s'étend de Pondichéry à Rome.*» Mais, pendant plus de soixante-dix ans, il s'y consacra dès le réveil, écrivant à tout le monde, à ses protecteurs, à ses protégés, à ses amis, à ses confrères, à des rois, à des ministres, à de grands seigneurs, à des magistrats, à des poètes, à des mathématiciens, à des négociants, à des libraires, à des prêtres catholiques, à des ministres protestants, à des cardinaux, à un pape : il correspondait avec plus de sept cents personnes et presque toutes les nations de l'Europe étaient représentées : l'Angleterre, l'Espagne, la Suisse, l'Italie, la Prusse, l'Empire, la Russie. On peut considérer qu'il a créé une opinion publique européenne.

Chaque correspondant étant utilisé comme un pion sur un échiquier complexe, il écrivait pour solliciter, pour recommander, pour avoir des renseignements, pour être au courant de tout, pour présenter ses œuvres, pour donner de ses nouvelles. Mais il écrivait aussi pour le plaisir d'écrire car il n'y a rien de plus naturel, de moins concerté que ses lettres : il s'y laissait presque toujours aller au courant de la plume, avec parfois une trop grande légèreté, une trop grande rapidité, un ton trop incisif, et même un peu brouillon. Il improvisa sur tout, sans pédantisme, sans lourdeur, même si sa supériorité intellectuelle apparaissait partout. Sur chaque chose, il avait son mot à dire, mais lui, qui savait à peu près tout ce qu'on pouvait savoir de son temps, le disait dans les termes les plus simples, les plus mesurés, les plus justes. Toutes ses manières étaient d'un séducteur ; il mit en œuvre, spontanément, les figures de la rhétorique mondaine, la flatterie délicate, le badinage galant, l'enjouement, mille moyens subtils pour charmer, pour convaincre. Il fut un virtuose de l'art de la repartie et de l'à-propos. Aucune correspondance n'a plus d'intérêt pour connaître à la fois un homme et son époque. Il n'est pas exagéré de dire que, sans elle, l'histoire du XVIII<sup>e</sup> siècle serait très incomplète car il était au courant de tout, il parlait de tous les événements. Plus encore qu'à l'Histoire proprement dite, c'est à la connaissance de l'histoire des belles-lettres et des arts et surtout de l'histoire des idées qu'elle est indispensable. Toutes les questions graves ou frivoles auxquelles ce siècle si curieux, si impatient, s'est intéressé, s'y trouvent : les nouvelles positions philosophiques, la théorie de la génération spontanée de Needham, les nouveautés littéraires, les événements politiques, la réforme des parlements, les grandes affaires judiciaires, le système de Law l'inoculation de la variole, etc.. Sa correspondance est également une partie, et non la moindre, de son œuvre de critique et même de son œuvre de grammairien et de philologue.

Mais ce qui nous intéresse au premier chef, c'est que la correspondance nous donne l'image mouvante, variée, contradictoire de cette personnalité pleine de vie. Il est tout pétri d'amour-propre ; il en a de toutes les sortes : entêtement de ses idées, vanité d'auteur, vanité de bourgeois enrichi et anobli. Si, fasciné par le pouvoir, il paraît courtisan, ce n'est que de manière intermittente et sans que soit jamais exclue l'impertinence puisqu'il fut toujours en demi-faveur auprès des souverains qu'il crut pouvoir conseiller. S'il est un peu trop louangeur pour notre goût, ce n'e fut que par exquise politesse, par délicate urbanité. S'il apparaît parfois intéressé, calculateur, il se montra le plus souvent d'une générosité à toute épreuve. Peu d'hommes de son temps ont été plus serviables, plus respectueux des autres, plus vraiment humains. Et il n' y a pas seulement dans ses beaux élans beaucoup d'ostentation comme on a tendance à le croire. Si ses épanchements, si ses confessions demeurent superficiels, c'es que sa sensibilité est contenue et qu'il n'a rien d'un Rousseau, ni d'un romantique.

Les lettres de Voltaire demeurent, sans la moindre trace de vieillissement, comme son impérissable chef-d'oeuvre.

Comme humain, Voltaire fut un singulier mélange de qualités et de défauts et est peut-être la personne de qui on a pu dire le plus de bien et le plus de mal. Il eut des sentiments généreux et de

nobles mouvements, fit beaucoup de bien et défendit en plus d'une occasion les droits de la justice et de l'humanité. Mais il était d'une mobilité, d'une irascibilité extrêmes ; il se montra vindicatif, peu scrupuleux et quelquefois hypocrite ou même menteur effronté ; son esprit caustique peut paraître en contradiction avec sa morale elle-même parfois élastique parce que sensible à l'efficacité et au profit. Ce bourgeois parisien arriviste, qu'enivrait le contact avec la noblesse, âpre au gain jusqu'à la mesquinerie, était opposé à tout ce qui empêche l'ordre de régner, les affaires de marcher, l'économie de produire. Il aimait le luxe, les habits élégants, les meubles riches ; il avait des tableaux, des porcelaines, des diamants, des pendules, une magnifique vaisselle d'argent. Aussi, par réalisme et par pragmatisme, était-il prêt aux compromis.

Ainsi, doit-on regretter que, considérant la guerre comme un «*fléau inévitable*», il n'ait pas été pacifiste, ni dans sa vie ni dans son oeuvre. Chez le roi Frédéric, il admirait avant tout le stratège, le génie militaire. Et, créateur d'une nouvelle machine de guerre, il essaya de vendre aux ennemis de la France !

S'il s'était montré anticolonialiste dans "*Alzire ou les Américains*", sur le colonialisme de son temps, il réagissait en pensant à son portefeuille : là où il ne possédait personnellement pas d'intérêts, c'était bien évidemment chose à proscrire ; là où il pouvait gagner de l'argent ou risquait d'en perdre, il le justifiait, contribuant même à l'armement de vaisseaux pour dépouiller les colonies de leurs richesses. Quand le blocus établi par l'Angleterre mit temporairement fin à la traite des Noirs, il remarqua cyniquement : «*On dit que nous n'avons plus de nègres pour travailler à nos sucreries. J'ai bien fait de me pourvoir.*» Quand fut connue l'issue de la bataille des plaines d'Abraham qui marquait la perte du Canada (qu'il jugea dans "*Candide*" avec une désinvolture qu'on ne lui pardonne pas au Québec : «*Vous savez que ces deux nations [la France et l'Angleterre] sont en guerre pour quelques arpents de neige vers le Canada, et qu'elles dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut.* »), elle eut pour lui moins d'importance que sa nourriture : «*On dit Québec pris, M. de Montcalm tué. Je suis honteux d'être heureux parmi tant de désastres. Mon cher correspondant, je vous demande un gros baril d'huile, non pas pour verser sur nos plaies qui sont incurables peut-être, mais pour manger des truites et des salades, car quoi que j'aie beaucoup d'huile de noix de mon cru les truites aiment mieux l'huile de Provence.*» Quand Pondichéry fut menacé, il trembla pour les deniers qu'il pourrait y perdre mais s'en consola ainsi en écrivant à madame du Deffand : «*À propos, Madame, digérez-vous? Je me suis aperçu après bien des réflexions sur le meilleur des mondes possibles, et sur le petit nombre des élus, qu'on n'est véritablement malheureux que quand on ne digère point. Si vous digérez, vous êtes sauvée dans ce monde, vous vivrez longtemps et doucement, pourvu, surtout, que les boulets de canon du prince Ferdinand et des flottes anglaises n'emportent pas le poignet de votre payeur de rentes !*» Il pensait aussi au strict intérêt économique de la nation, et on n'en finirait plus de citer tous les passages de sa correspondance où, en s'épanchant sur la guerre de Sept Ans, il ne fit que marteler le même clou : toute entreprise coloniale ne se justifie que par la plus grande richesse qu'elle apporte à la métropole : «*Quand un pays a un superflu d'habitants, ce superflu est employé utilement aux colonies de l'Amérique. Malheur aux nations qui sont obligées d'y envoyer les citoyens nécessaires à l'État. C'est dégarnir la maison paternelle pour meubler une maison étrangère.*»

Il ne fut pas non plus antiesclavagiste, considérant qu'après tout, l'esclavage n'est qu'un état temporaire dans l'évolution de tout peuple : pour lui, on ne passe pas de la barbarie à la civilisation tout d'un coup, on doit franchir plusieurs étapes intermédiaires et l'esclavage, bien que discutable, en est une. Quant à son antijudaïsme radical, il était celui de l'époque, car il partageait beaucoup de ses préjugés (au-dessus desquels, cependant, ont su s'élever d'autres de ses contemporains : Montesquieu parfois, Rousseau souvent, Diderot, Condorcet ou l'abbé Grégoire presque toujours), et il est indissociable de son combat contre le christianisme, ce rejeton du judaïsme.

Était-il féministe ou sexiste, celui qui écrivit d'une part : «*Les femmes ressemblent aux girouettes : elles se fixent quand elles se rouillent.*», et d'autre part : «*La société dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer sont insociables. Les femmes sont capables de tout ce que nous faisons ; et la seule différence qu'il y ait entre elles et nous, c'est qu'elles sont plus aimables*»?

Mais l'écrivain Voltaire manifesta de fortes convictions, encore qu'il entendait bien ne pas être martyr, étant prêt, comme Brassens, à «mourir pour des idées mais de mort lente» ! Protestant avec éclat et intrépidité contre les persécutions, souhaitant que «*le récit de toutes les injustices retentit sans cesse à toutes les oreilles*», à une époque où se constituait le phénomène de l'opinion publique, il se fit le défenseur de toutes les causes justes, des victimes de l'arbitraire, de tous les innocents que les institutions ou les hommes opprimaient, des droits de l'Homme, son dévouement au bien de l'humanité s'étant manifesté autrement que par de belles paroles. Cependant, s'il fut un critique volontiers féroce de la monarchie française, à aucun moment il n'eut le pressentiment d'une révolution quelconque, ni l'appela de ses vœux. Grand avocat des libertés, il fut aussi celui des plus terribles despotes qu'ait connu le siècle.

Celui auquel on attribua la fameuse déclaration : « *Je ne partage pas vos idées, mais je me battraï pour que vous puissiez les exprimer.* » personnifia la tolérance, cette tolérance qui est la première pierre de la démocratie qui consiste, avant toute chose, à accepter les opinions d'autrui comme suffisamment respectables, non seulement pour ne pas les combattre par la force mais même pour consentir à ce que, majoritaires, elles s'imposent comme la règle commune. Cette tolérance n'est pas pour autant l'indifférence, le «consensus mou» selon lequel toutes les opinions se valent ; si nous devons, disait-il, «*nous pardonner réciproquement nos sottises*», nous devons aussi lutter contre les idées que nous jugeons fausses, néfastes. Mais il luttait au moyen de sa plume acérée, d'autres idées, jamais par la violence, la contrainte.

Il fit la promotion de la raison qui doit se déployer dans la liberté pour rendre le bonheur possible un jour. Il exigea la justice au nom de laquelle il vaut mieux toujours «*hasarder de libérer un criminel que de condamner un innocent*», formule dont trois siècles d'Histoire n'ont pas terni l'actualité. On peut même voir un tenant de la lutte des classes en celui qui déclara : «*Il a fallu des siècles pour rendre justice à l'humanité, et sentir qu'il est horrible que le grand nombre semât et que le petit nombre recueillît*». Véritable conscience européenne, il fut une première incarnation moderne de l'intellectuel engagé, bien avant Hugo, Zola ou Sartre. Et son exemple est d'autant plus nécessaire en ces temps de bêtise, d'ignorance et de fanatisme.

Si le penseur qu'est Voltaire ne peut entraîner une adhésion totale, il reste que l'écrivain eut le goût le plus naturellement élégant, qu'il fut le grand maître de la prose limpide, du style mordant, de la langue claire. Angelo Rinaldi a pu regretter : «On n'entendra plus jamais le français de Voltaire, langue sèche, élégante, vive et dense à la fois, parvenue à son degré extrême de perfection sous la plume d'un bateleur hors du commun à la veille de rentrer dans la peau de l'un de ses personnages les plus durables.» (“L'express”, 16 février 1976). Homme-style au plein sens étymologique du mot «style» (poinçon, pointe qui griffe la tablette à écrire), son écriture aiguë et oblique mêle légèreté, rapidité, exactitude, visibilité, multiplicité, étant aux antipodes des écritures pathétiques du préromantisme. Chez lui, la syntaxe mobilise des structures argumentatives simples. Les métaphores et les comparaisons sont rares. Ses procédés sont ceux de l'ironie : réticences, allusions, paradoxes, antithèses, euphémismes, pseudocausalités, périphrases, ellipses, parallélismes, retournements, pastiches, parodies des divers discours de pouvoir (philosophique, religieux, juridique), canulars, pour mieux ridiculiser les grandes phraséologies ampoulées. Valéry, qui le rangeait parmi ces écrivains au style «sec» qui traversent les siècles, caractérisa ainsi cette écriture : «[Voltaire] s'est créé une prose lucide, offensive et prompte aux dépens du grand style des écrivains compacts et sonores dont sa jeunesse avait été nourrie [...]. Voltaire substitue aux argumentations massives une tactique de vitesse, de pointes brèves, de feintes et d'ironie, de harcèlement. Il passe du logique au comique, du bon sens à la fantaisie pure, exploite tous les faibles de l'adversaire et l'abandonne ridicule, s'il ne l'a pas rendu tout à fait odieux» (“Voltaire”, discours prononcé en Sorbonne en 1944, repris in “Variété V”).

De 1785 à 1789, Beaumarchais et Condorcet firent paraître l'édition de Kehl de ses œuvres en soixante-dix volumes, avec de nombreux inédits.

Il fut célébré par les révolutionnaires qui, le 11 juillet 1791, jour anniversaire de sa mort, firent, en grande pompe, entrer son corps au Panthéon, pour satisfaire sa revendication, dans les “*Lettres philosophiques*”, de la considération qui est due aux gens de lettres. Il y fut accompagné par un

immense cortège de citoyens reconnaissants qui serpenta à travers Paris, faisant alterner les corps constitués et des objets symboliques (maquette de la Bastille, statue de Houdon, collection des oeuvres complètes...), lors de la première cérémonie qui se déroula sans la participation du clergé, le premier grand spectacle républicain. Partie de la place de la Bastille, la foule composée des vainqueurs du 14 Juillet, des étudiants en péplum, des guillotineurs, acclama ce gentilhomme bourgeois qui s'était toujours défié de «*la populace*» («*La populace, à laquelle il faut toujours des événements extraordinaires et atroces pour occuper des âmes désœuvrées.*»), de «*la canaille*» («*Quand la canaille se mêle de raisonner, tout est perdu*»). Son épitaphe porte ces mots : «Il combattit les athées et les fanatiques. Il inspira la tolérance, il réclama les droits de l'Homme contre la servitude de la féodalité. Poète, historien, philosophe, il agrandit l'esprit humain, et lui apprit à être libre.»

Au XIXe siècle, son nom est devenu un symbole et partagea la France en deux :

Les monarchistes et les traditionalistes conspuèrent ce «blasphémateur». Chateaubriand eut encore un jugement relativement modéré : «Excepté dans quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, il n'aperçoit que le côté ridicule des choses et des temps, et montre sous un jour hideusement gai l'homme à l'homme. Il charme et fatigue par sa mobilité, il vous enchante et vous dégoûte ; on ne sait quelle est la forme qui lui est propre : il serait insensé s'il n'était si sage, et méchant si sa vie n'était remplie de traits de bienfaisance.» («*Génie du christianisme ou Beautés de la religion chrétienne*», 1802). Mais Joseph de Maistre, qui voulait lui faire élever une statue «par la main du bourreau», fustigea son «rictus épouvantable». Et Musset cracha son dégoût :

«Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire  
Voltige-t-il encore sur tes os décharnés?  
Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire ;  
Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés.  
Il est tombé sur nous, cet édifice immense  
Que de tes larges mains tu sapais nuit et jour.  
La Mort devait t'attendre avec impatience,  
Pendant quatre-vingts ans que tu lui fis la cour ;  
Vous devez vous aimer d'un infernal amour.»

(“*Rolla*”, IV, vers 426 à 434, 1833).

Au contraire, pour les républicains, les bourgeois libéraux et les anticléricaux, son oeuvre fut une référence du libéralisme politique. Sous la Monarchie de Juillet, on l'invoqua, on le cita dans les grands débats sur la laïcité. La République naissante le célébra et le prit un peu en otage parce que l'anticléricisme lui était vital pour s'établir et se consolider. Furent voltairiens Michelet qui salua son «rire terrible, auquel s'écroulent les bastilles des tyrans, les temples des pharisiens», Hugo quand il fut revenu de ses influences familiales, Thiers avant 1870, les «décembristes» russes. Béranger put passer pour son successeur. Flaubert fit sa caricature dans son Homais de “*Madame Bovary*” qui foudroie les jésuites, mais dans sa correspondance affirma : «J'aime le grand Voltaire, autant que je déteste le grand Rousseau. [...] Son “Écrasons l'infâme” me fait l'effet d'un cri de croisade. Toute son intelligence était une machine de guerre.» ; et, dans une lettre de 1858, à propos de fanatiques de «l'Orient» qui opposaient la fatwah au canon, il écrivait : «C'est un Voltaire qu'il leur faudrait». Le centenaire de sa mort, en 1878, fut une fête républicaine. Pour Nietzsche, qui reconnaissait en lui son seul précurseur, qui lui dédia “*Humain, trop humain*”, il fut «un grand seigneur de l'intelligence».

En 1944, Valéry s'interrogeait : «Mais que pourrait-il aujourd'hui? [...] Où est le Voltaire qui incriminera le monde moderne?»

En 1978, la commémoration du bicentenaire de la mort de Voltaire l'a uni à Rousseau alors que ce sont deux esprits tout à fait opposés comme l'avait marqué la chanson populaire qu'Hugo prêta à Gavroche où reviennent alternativement à chaque vers : «C'est la faute à Voltaire», «C'est la faute à Rousseau». D'une part, Voltaire regarda toujours vers le classicisme et le siècle de Racine tandis que Rousseau fut plus porté vers le dix-neuvième siècle à venir, la Révolution, le romantisme. Mais, d'autre part, pour Rousseau, l'être humain est un modèle perdu, alors que, pour Voltaire, il se fait, il reste à faire. Le lien social est essentiel pour Voltaire ; pour Rousseau, la seule authenticité est

personnelle. Voltaire a constaté : «*Jean-Jacques n'écrit que pour écrire ; moi, j'écris pour agir*», sans se rendre compte qu'ainsi il se reléguait à la grande scène de l'Histoire, au beau rôle de l'intellectuel, alors qu'avec «le pour écrire» Rousseau s'ouvrait à la modernité de l'autobiographie. Aussi Jean Guéhenno a-t-il pu statuer : «La limite de Rousseau, c'est Voltaire, et la limite de Voltaire, c'est Rousseau». D'où le double mépris (plus facile chez Voltaire), la double haine (plus intime chez Rousseau qui eut à tuer en lui l'admiration) et, pour finir, ces deux grandeurs parallèles qui se méconnaissent. Ils moururent la même année, Voltaire dans sa gloire, Rousseau presque incognito. Jean-François Prévand, dans sa pièce "*Voltaire Rousseau*", imagina une rencontre en fondant sur leurs correspondances et leurs oeuvres un dialogue constamment éclairé de flammèches : «Rousseau : "Voyez-vous ! Ce qui me chagrine, c'est que vous m'ayiez toujours tenu pour un parfait imbécile !" - Voltaire : "Oh ! Je n'ai jamais prétendu que vous soyiez parfait !"» ; en fait, aussi étonnant que cela puisse paraître, le Français exilé à Genève et le Genevois banni de son pays ne se sont sans doute jamais rencontrés.

En 1994, la célébration du tricentenaire de la naissance de Voltaire a mis l'accent sur ses combats, sa vie ayant été une longue suite d'affrontements avec l'autorité où, loin des pouvoirs, il prit le pouvoir avec sa plume ; sur son éloge de la tolérance à laquelle la montée des nationalismes et des intégrismes rendait toute son actualité.

Les recherches internationales dont il fait actuellement l'objet, le pôle essentiel étant la "Voltaire Foundation" d'Oxford, créée en 1964 par un riche Anglais, professionnel du livre, Théodore Besterman, et qui est engagée dans l'édition critique des "*Œuvres complètes*" et qui mobilise de nombreux savants, distinguent François Arouet de l'écrivain Voltaire.

Voltaire vivant aujourd'hui se servirait de cet instrument pour dénoncer l'illettrisme galopant, la crédulité, la sottise, le divertissement agité, le «poliquement correct», la tyrannie des idéologies, des cléricatismes de toutes doctrines et des «panglossies» de tout système, les despotismes violents ou rampants, les intégrismes, les fanatismes, les massacres renouvelés. Mais nous pouvons nous poser la question de Valéry en 1944 : «Où est le Voltaire qui incriminera le monde moderne?»

En 1970, Jean-François Prévand produisit "*Les Voltaire's folies*" puis, en 2008, "*Les nouvelles Voltaire's folies*", un cabaret-pamphlet plein de savoureuse fraîcheur, composé d'extraits piochés dans les contes et dialogues de Voltaire, abordés sous forme de saynètes jouées et chantées par un quatuor.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)